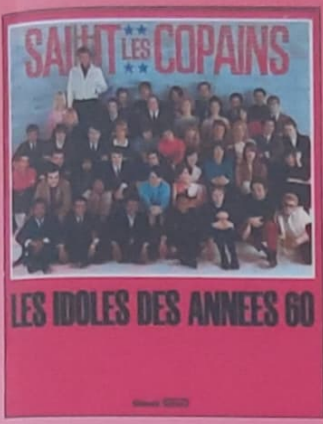
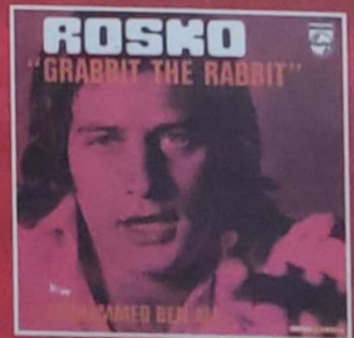
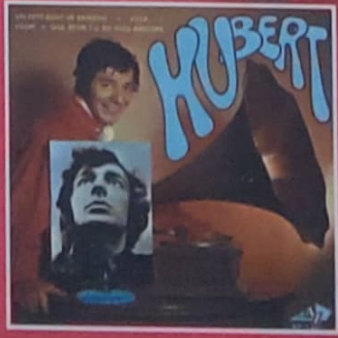
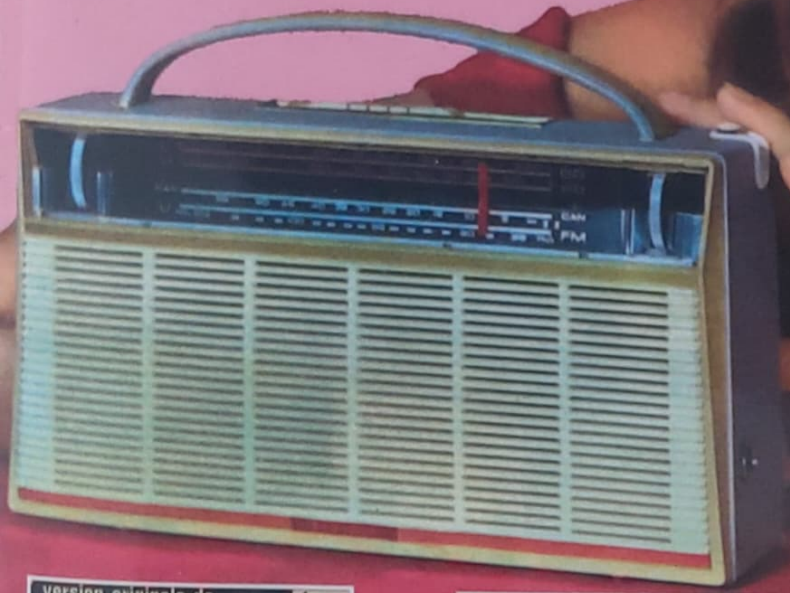


JUKEBOX

M A G A Z I N E



LES ANNEES RADIO 60-69



www.jukeboxmag.com

M 09663 - g - F: 10,00 € - RD

HORS SÉRIE
TRIMESTRIEL N°9
AVRIL 2010
10€



www.jukeboxmag.com
Revue mensuelle publiée
par Jacques Lelanc Editions,
S.A.R.L., au capital de 8000 €
Administration, rédaction et publicité :
44, rue Saint-Lazare, 75009 Paris
Tél. : (33) 01 55 07 81 07
Fax : (33) 01 55 07 81 28
Commission paritaire : 0812 K 86786
Fondateur, Directeur de la publication
et Rédacteur en chef : Jacques Lelanc
Secrétaire de rédaction : Pierre Layani
Chef des informations : Jean-William Thoury
Rédacteur : Bernard Mascaret
Directeur de la promotion : Annie Vincent
Hors Série N°9 : Les Années Radio 1960-69
© 2010 Jacques Lelanc Editions
Tous droits de reproduction (textes et illustrations) réservés
pour tous pays. Les manuscrits ne sont pas rendus, leur envoi
implicite l'accord de l'auteur pour leur libre publication.
Vente au numéro du Hors Série : 10 €. Etranger : 15 €
Tarif abonnements : 12 € - Etranger : 20 €
(12 numéros) - 72 € - Etranger : 90 €
ISSN 1959-4496
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010.
Imprimé en France
Imprimé en U.E. imprimé en E.U.

LES ANNÉES RADIO 1960-69

COUVERTURE : DR

- 3- **FRANK TÊNÔT**
Jacques Lelanc & Christian Nauwelaers
- 7- **MICHEL BRILLIÉ**
Jean Marcou
- 9- **DANIEL FILIPACCHI & FRANK TÊNÔT**
fac-similé
- 11- **DANIEL FILIPACCHI**
fac-similé
- 13- **RADIO MAGAZINE**
Daniel Lesueur
- 22- **SLC SÉQUENCES-PHARE**
Alain Jenneret
- 23- **JEAN-MARIE PÉRIER**
Christian Nauwelaers
- 25- **FRANÇOIS JOUFFA**
Pierre Layani, Jacques Lelanc
- 28- **JACQUES BARSAMIAN**
Jean-William Thoury
- 41- **12 AVRIL 1966**
Jacques Lelanc

- 43- **MONTY**
fac-similé
- 45- **RADIO CAROLINE**
fac-similé
- 48- **ROBERT MADJAR / JAN OLOFSSON**
Christian Nauwelaers
- 52- **HUBERT**
Christian Nauwelaers & Jacques Lelanc
- 61- **MICHEL LANCELOT**
Dominique Martin de la Cruz
- 62- **SALUT LES COPAINS !**
fac-similé
- 68- **BALZAC 10-10**
fac-similé
- 83- **PRÉSIDENT ROSKO**
Jean-William Thoury
- 72- **LUCIEN MORISSE**
fac-similé
- 74- **RÉFÉRENDUM-RADIO**
fac-similé
- 78- **SLC 50 ANS**
Jean-William Thoury & Jacques Lelanc

Photos : Rancurel Photothèque, Bob Lampard, Lecavure Photothèque, JBM Archives,
Jean-Marie Périer/Photo12, Jan Olofsson, DR.

Plus que de la télévision, les années 60 sont celles de la radio et de la presse, à travers une émission-phare, Salut Les Copains, chaque jour de 17 à 19 heures, sur Europe N°1, et d'un magazine mensuel du même nom. Christian Nauwelaers, Jean Marcou, Daniel Lesueur, Alain Jenneret, Pierre Layani, Jean-William Thoury, Dominique Martin de la Cruz et votre serviteur font le point sur cette fantastique épopée avec des interviews et reportages sur Frank Ténôt, Michel Brillié, Radio Magazine, SLC les séquences-phare, Jean-Marie Périer, François Jouffa, Jacques Barsamian, la photo historique du 12 avril 1966,

Robert Madjar, Jan Olofsson, Hubert, Michel Lancelot, le Président Rosko et les 50 Ans de SLC. Plus des pages de fac-similés sur Daniel Filipacchi & Frank Ténôt, Salut Les Copains, l'émission concurrente sur Radio Luxembourg Balzac 10-10, et encore Lucien Morisse, le Référendum-Radio 1962, ainsi que Monty et Radio Caroline. Un âge d'or à revivre intensément qui vous transporterait au temps béni où, à la sortie de l'école, on se précipitait sur son transistor à l'écoute de SLC Salut Les Copains, une émission de Daniel Filipacchi. Le poste est branché, bonne lecture !
Jacques Lelanc



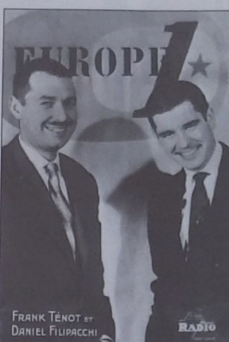
ABONNEZ-VOUS A JUKE BOX MAGAZINE HORS SÉRIE
4 N° par an : 40 € + 2 CD EN CADEAU (soit 30 €, port offert)
A CHOISIR DANS LA PAGE 83

Je désire m'abonner à JUKE BOX MAGAZINE HORS SÉRIE N°4 par an, au prix de 40 € et recevoir 2 CD en cadeau, soit 30 € (port offert), à choisir page 83.
France : 40 € - Etranger : Europe : 50 € / DOM/TOM, Afrique, Asie & Asie : 60 €
Je verse la somme de : €
France : chèque / ou mandat / mandat international / ou virement bancaire / CBPPVES MONTPARNASSE IBAN FR76 1020 7000 2204 0220 2469 78 CCBBFRPPMT0
1^{er} ordre de JACQUES LELANC EDITIONS, 44, rue Saint-Lazare, 75009 Paris
NOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____ e-mail _____

Si nous sommes désormais entrés dans la civilisation de l'image, qui modifie notre rapport au monde et notre perception de celui-ci – au point que la guerre récente a pu se comparer à un élan-tesque jeu vidéo – il ne faudrait pas oublier que c'est une émission de radio, devenue quotidienne le 12 octobre 1969, qui a lancé l'ère de la radio. Ce n'est pas le fait même d'une certaine manière SOUDE, une grande part de la jeunesse avec le succès que l'on sait. C'est un lieu commun, mais c'est aussi une vérité de dire que Salut Les Copains, l'émission d'Europe N°1 puis le mensuel, a largement contribué à l'essor de la culture et de l'identité adolescente en France et ailleurs. Le titre, emprunté à une chanson de Gilbert Bécaud, n'était pas usurpé puisque, même en tenant compte du prisme déformant de la postérité, les années soixante apparaissent comme une sorte de lame de fond des jeunes, un formidable mouvement d'ensemble du style

• nous contre eux • (les adultes) – peut-être un peu illusoire mais qui laisse une trace ineffaçable dans l'histoire récente. Et dans le cœur d'innombrables quinquagénaires – voire de plus jeunes – qui n'avaient pas prévu les difficultés présentes, ni le morcellement – la parcellisation sociale actuelle. Jean-Paul Belmondo a bien résumé le lien entre la génération des jeunes des années cinquante en déclarant : « Nous avions les difficultés de la guerre derrière nous, c'était étonnant. Cette formidable accélération de l'histoire (rendue bien sûr possible par un fantastique boom économique) de quelques hommes-clés, des figures de proue. Des gens qui ont senti et provoqué les choses comme Daniel Filipacchi et Frank Ténôt, entre autres. Ce dernier a bien vu la violence, la dualité et une simplicité immenses, dévoiler à Juke Box Magazine quelques souvenirs et nous donner le point de vue... du capitaine !

FRANK TÊNÔT



FRANK TÊNÔT et DANIEL FILIPACCHI

JBM : Dans les années quarante, vous ne vivez pas que de musique ?

Frank Ténôt : Non, je présentais au tout début à la radio de Bordeaux De Jazz En Jazz, tout en étant agent technique au CEA (Commissariat à l'Energie Atomique). Charles Delaunay était venu présenter des disques et des orchestres à Bordeaux. Lorsque je suis venu à Paris, je suis allé le voir, et j'ai travaillé avec lui pour Jazz Hot jusqu'à fin 1954, je signais sous les initiales FT. Pour ça, j'étais très intéressé par la musique.

– Pourquoi avez-vous quitté Jazz Hot pour Jazz Magazine ?
Frank Ténôt : J'ai été attiré par le charme de Nicole et Eddie Barclay, les fondateurs, qui m'ont offert un petit cachet, un minimum de sécurité financière. Jazz Map appartenait aux disques Barclay. Jacques Couffignal travaillait comme directeur avec Charles Delaunay, s'est fâché avec lui suite à l'échec d'un festival de jazz en 1954. Souplet a quitté Jazz Hot pour rejoindre Barclay. Il s'est occupé des disques et de Jazz Magazine. L'idée de ce mensuel était d'être moins austère, moins technique que Jazz Hot. Jazz Hot (notamment par Vian) était décliné contre Hugues Panassée, le co-fondateur du Hot Club de France avec Charles Delaunay, avec qui il s'est brouillé à mort lors de l'arrivée de bebop. Charles Delaunay soutenait et le Panassée s'opposait.

– Dans les combats des anciens contre les modernes du jazz – les figures moissies contre les raisons algues, selon les expressions d'Épouze – vous étiez nettement dans le deuxième camp ?
Frank Ténôt : Pas du tout. J'aimais autant Louis Armstrong que Charlie Parker. Avec Jazz Mag, Jacques Souplet a voulu une revue ouverte à tous les styles de jazz.

– Selon Luc Bernard, auteur du livre sur Europe N°1 « La Grande Histoire d'Une Grande Radio », vous étiez sur les rangs avant Daniel Filipacchi (et grâce à Lucien Morisse) pour présenter en 1965 l'émission Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz. Puis Maurice Siegel a téléphoné à Daniel Filipacchi pour ce programme et vous l'aurez eu mauvais !
Frank Ténôt : Non, je ne connaissais déjà Daniel. Du temps de Jazz Hot il venait de temps en temps. Il avait produit des disques, notamment une séance avec Duke Ellington, parus plus tard en 33 tours chez Vogue. A Europe 1, Maurice Siegel et Lucien Morisse voulaient nous confier à chacun une soirée pour se partager les six jours de la semaine. C'est Daniel qui a proposé une émission commune à la surprise de tout le monde.

– Comment avez-vous connu Lucien Morisse ?
Frank Ténôt : Il était illustrateur sonore à la télévision et il ve-

rait me consulter ou emprunter mes disques pour illustrer une séquence du journal parlé ou une émission. Sans être un fou de jazz, Lucien Morisse l'était et était très intéressé par l'évolution musicale. Il ne faut pas oublier qu'il avait beaucoup de retard chez nous pour la parution des disques américains. Bien sûr, j'y avais des filières pour moi. Morisse bénéficiait de ces nouvelles.

– Quel fut votre travail pour les firmes de disques ?
Frank Ténôt : J'ai travaillé pour les firmes de disques pour les conseils ou emprunter mes disques pour illustrer une séquence du journal parlé ou une émission. Sans être un fou de jazz, Lucien Morisse l'était et était très intéressé par l'évolution musicale. Il ne faut pas oublier qu'il avait beaucoup de retard chez nous pour la parution des disques américains. Bien sûr, j'y avais des filières pour moi. Morisse bénéficiait de ces nouvelles.

BIO

Né en Alsace, Frank « Frankly Speaking » Ténôt rejoint Bordeaux pendant la guerre. Il y devient secrétaire de la radio. Il est ensuite directeur de programmes de jazz à Radio Bordeaux Lafayette de 1944 à 1946, ensuite à la radiofonction française, collaborant avec Charles Delaunay (fondateur du Hot-Club de France) puis André Froland. De 1946 à 1948, il est secrétaire de rédaction de Jazz Hot (fil de Delaunay), puis membre du comité de rédaction jusqu'en 1954, notamment avec Boris Vian et Lucien Morisse. En décembre 1954, il est l'auteur de Jazz Magazine, des sa création, pour en devenir le directeur-éditeur jusqu'à ce jour. Parallèlement, il entre à Europe N°1 avec Daniel Filipacchi, avec qui il lance Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, en collaboration avec des firmes de disques (voir interview), puis Salut Les Copains, avec l'immense succès que l'on sait. Aujourd'hui, Frank Ténôt est vice-président de Filipacchi Media depuis 1982, président de Hachette-Filipacchi Presse depuis 1981 et président-délégué de Europe N°1 depuis 1986. Il est également l'auteur de cinq livres, dont un tout récent, « Boris Vian. Le Jazz Et Saint-Germain » (éditions du Seuil). Il s'agit d'un somptueux album consacré aux années folles de Saint-Germain-des-Près ou le texte d'Aurélien Frank. Ténôt apporte un regard tendre et lucide sur une époque qui fait l'objet d'un énorme regain d'intérêt aujourd'hui. Les photos sont innombrables et magnifiques, avec des très nombreuses personnalités-clés de ces années dorées, sans compter certains grands Américains en visite à Paris, comme Duke Ellington. Indispensable !

– J'ai d'abord travaillé le catalogue Capitol pour Pacific en 1951, puis j'ai rejoint Ducrétet Thomson, notamment pour des sessions avec des musiciens français et américains. Ensuite, de 1951 à 2001 j'ai travaillé avec Mezz Mezzrow. J'ai fait un bref séjour au Club Francis Du Disque, pour des compilations. Et, à la mort de Boris Vian, en 1959, Eddie Barclay m'a demandé d'être le label manager de Mercury, Atlantic et Veve/Prestige. Surtout sur le jazz.

Dans les années cinquante, avec Daniel Filipacchi, vous vous êtes occupé de l'organisation de concerts. Par exemple, en 1956, vous avez présenté à la fête de cinéma La Kermeuse aux Étoiles Lionel Hampton et Claude Luter qui pour l'occasion avait reconstitué son orchestre du Lorientais.

Cette fête était animée par Europe N°1 et on nous a demandé d'y amener du jazz. Lionel Hampton est venu en benévole. Il passait à l'Olympia à ce moment.

– Lorsque vous avez travaillé chez Barclay avec vous connu Jean Fernandez ?
Frank Ténôt : Très bien. Il était passionné, notamment de jazz. Plus tard il a découvert les Chaussettes Noires.

– Finalement, avec vous, Filipacchi et Barclay, notamment, ce sont les gens du jazz qui ont le mieux réussi...
Frank Ténôt : C'est vrai, mais il faut se replacer dans le contexte. Il y avait des opportunités de création qui n'existent plus. Il y avait une grande demande de création, on accordait des crédits, des ouvertures nouvelles comme la musique de jazz, puis le rock. Les disques Vogue aussi sont nés du jazz sous la direction de Léon Cabot, Cabot & Barbiès. Mais ces crédits ont été réduits, les licences de petites maisons américaines devenues très importantes plus tard. Ce qui m'intéressait pas des gens comme Charles Delaunay.

– Au début des sixties, ce sont des gens du jazz, comme Jean Fernandez ou Jean-Paul Guillemin, qui se sont occupés de groupes comme les Chaussettes Noires ou les Chefs Sauvages...
Frank Ténôt : Daniel a aussi produit des jeunes à cette époque que Decora-RCA, Frankie Jordan, Sylvie Vartan avec son frère Edouard, et Prodiges. Mais c'est l'occupation de Lou Bennett également. Il a été plus que moi producteur.

– L'émotion Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz a-t-elle eu un effet favorable pour le jazz, pour le rendre plus populaire, le faire entrer dans les mœurs ?
Frank Ténôt : Oui, mais il faut remonter plus haut. En France on a eu des années trente des critiques comme Panassée – et avant lui le belge Robert Goffin – à qui on disait le jazz meurt que les Américains

special
176
pages

salut les copains

beatles :
sept
photos
géantes
de
ta-
chab-
les

et l'album du mariage



MAISON 10 x 10 x 10 - 1000000 - 1000000 - 1000000 - 1000000

mademoiselle age tendre

cinquième album collection m.a.t. prix : 3 f.



salut les
copains
L'ANGLETERRE
A L'HONNEUR

LES STONES
SANDIE SHAW
... & PETIT LA
FRANÇOISE
HARDY GUY
MARDEL.....

MOIS ET
ROCKERS...
... LES ANIMAUX
... & CLIFF
RICHARD
ETCETC...
ETC.....

des éditions m.a.t.

LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE

L'U

HENRY MILLER
LES FILLES
DE PORT-GRIMAUD
L'ALCAZAR DE
PARIS
BRIGITTE BARDOT

Certaines Européennes aussi. Leonard Feather en Angleterre, ont vu clair et ont dit du jazz : « Ce n'est pas de la variété courante, c'est un courant musical qui représente une fusion entre l'art africain et l'art occidental ». Avant la guerre, Jazz Hot était une des rares revues de pur jazz, des journaux américains comme Downbeat en parlaient d'un point de vue plus commercial. Quant au Hot Club de France, c'était un groupe d'afficionados, de collectionneurs, de religieux du jazz. Donc le terrain était préparé pour notre émission qui, il y a dix ans, commençait à bénéficier des moyens d'Europe N° 1. Dans Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, on passait aussi dans les dernières nouveautés américaines (Daniel les rendait souvent aux USA) qui des choses très anciennes. C'était une époque privilégiée, entre la décadence des musiques populaires plus andennes et l'avènement du rock'n'roll.

— Pouvez-vous nous parler des débuts de l'émission ? Salut Les Copains ?

— Au début elle était hebdomadaire et présentait chaque jeudi par une étudiante américaine, Suzi, avec son chat. Quand elle est devenue quotidienne sous l'impulsion de Lucien Morisse, en 1959, j'ai d'abord dit non. J'ai pensé qu'on serait déçus, d'abord chez les jazzmen si on passait Elvis Presley ou Bill Haley.

Mais Daniel Filipacchi a tout de suite accepté de passer du rock dans la nouvelle tranchée de cinq sept, puisqu'il continuait à présenter du jazz le soir. Dans les premiers temps on a également programmé pas mal de qualité française comme Gilbert Bécouat ou Georges Brassens.

— L'émission a-t-elle été immédiatement populaire ?

— Oui, le succès a tout de suite été énorme. Il me faut bien oublier qu'Europe N° 1 est la première radio à être entrée dans le créneau jeune, nous étions les seuls à y croire. Au début les autres stations étaient très démodées, en radio.

— Daniel Filipacchi était vraiment le fer de lance de l'émission ?

— Oui, mais j'ai parfois remplacé Daniel. J'ai fait des interventions pour des séquences (MDLR : Le Coin Du Spécialiste) sur des musiques comme les Mar-Keys ou Jimmy Smith.

— Vous avez découvert Ray Charles à Washington en 1961, il en fut même question dans Sonorama, le magazine sonore d'Europe N° 1 (voir JBM N° 45).

— C'est vrai, mais son révélateur en France fut Sacha Distel qui avait sorti ses faces Atlantic chez Versaille. Ray Charles m'est apparu tout de suite comme un phénomène unique, exceptionnel, pas seulement musicalement mais aussi pour son charisme et son magnétisme scénique. En France il a aussi bénéficié de son nom, facile à retenir. Ça a l'air complètement idiot mais ça compte. Même chose pour Sidney Bechet. Et bien entendu leurs concerts ont décuplé leur popularité. A propos de concerts j'ai une anecdote amusante. Pour un spectacle de Mahalia Jackson à l'Olympia, organisé par Daniel et moi, Bruno Coquatrix avait reçu une alerte à la bombe. Ce devait être vers 1961, l'époque de l'OAS. Il m'a alors expliqué que les 9/10^{es} de ce type d'alerte étaient bidons, c'est ainsi que le concert a

eu lieu. Bien sûr, il s'est déroulé sans incident. Mais avant cela il m'avait dit : « De toute façon, vu le genre de répercussion qu'elle entraîne, en cas d'explosion, j'irai tous au ciel ! »

— Qu'il eut l'idée de la création du mensuel Salut Les Copains (dont le N° 1 est paru en juin 1962) ?

— Daniel et moi. On avait déjà Jazz Magazine que l'on avait racheté à Barclay. Compte tenu du courrier de l'émission Salut Les Copains par rapport à Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, une revue du même nom consacrée aux chanteurs avait un certain potentiel. Nous avons prévu de tirer de 100 à 150 000 exemplaires et c'est pour ça qu'on a tablé sur un prix assez cher, à un 1,50 F. C'est

— Raymond Mouly a même produit les deux super 45 tours du rock des Antillaises, en 1962, qui comportaient une fiche de précaution, comme pour le jazz, avec le nom des musiciens, ce qui n'existait pas pour ce genre de disques ! Quelle a été la réaction d'Europe N° 1 à la création du mensuel Salut Les Copains ?

— Mais ça Siegel a dit OK, allez-y, il ne s'en est pas préoccupé. Il n'y a eu aucun accord commercial quel qu'il soit, au départ. On avait déjà décidé le titre post l'émission.

— A ce propos, il selon Luc Bernard, le titre aurait été cédé par Gilbert Bécouat à Jean Friedman d'Europe N° 1, à sa propriété La Cité du Cinéma, un Chénay, pour un franc symbolique, genre, au Chénay, pour un franc symbolique.

— Ça n'est pas exactement ça. Lucien Morisse a demandé à Madame Breton (éditrice de Gilbert Bécouat) l'autorisation d'utiliser le titre, compilé par Bécouat et écrit par Pierre Delanoue, alors également directeur artistique à Europe 1. Pour le journal nous avons bénéficié de l'accord, en échange d'une page de publicité pour les éditions Raul Breton dans chaque numéro.

— Avec Daniel Filipacchi, vous êtes allés chercher des financements pour créer le mensuel, mais sans succès ?

— C'est vrai. On est allé voir des gens qui nous ont dit des choses du style : « Les magazines de musique ne marchent pas. La TV s'impose, inutile de continuer à passer des photos ».

— Toujours selon Luc Bernard, Daniel Filipacchi et vous avez chacun investi 70 000 F dans le lancement de SLC ?

— Non, ensemble. Cela fait environ 300 000 F d'aujour'hui chacun.

— Disco-Revue qui a démarré en 1961 a-t-il été une inspiration pour le magazine Salut Les Copains ?

— Bien sûr. On a même voulu le racheter et incorporer Jean-Claude Berthoin dans le journal, mais j'ai été puni jusqu'au bout et a refusé.

— Les trois ou quatre premiers numéros de SLC faisaient un peu penser, pour la présentation, à Jazz Magazine.

— C'est vrai. Rapidement on a changé d'imprimerie et on est passé de l'offset à l'héli. Le tirage nous le permettait, l'héli dormant à l'époque (une alternative moins chère pour la couleur en cas de tirage élevé. Ce n'est plus tellement le cas de nos jours).

— A SLC, vous aviez de remarquables photographes : Jean-Marie Périer, Benjamin Auger, etc. Quand le succès est venu, Daniel Filipacchi a voulu faire de Salut Les Copains le Paris-Match des adolescents. Au début le journal prévoyait de la publicité pour des disques uniquement. Lorsque le prix de la page a décuplé les firmes de disques n'ont plus pu suivre.

— Selon Luc Bernard, l'émission devait même DÉCOUVRIR des annonceurs ?

— C'est exact. Il y a une règle en radio : ne pas dépasser douze à treize minutes de pub par heure. On a normalement régulé la situation en augmentant les tarifs. On nous reprochait même d'avoir une émission ciblée trop jeune ce qui n'est pas très bon pour la pub.

— Dans son livre paru l'an passé, « Mémoires De Rock & De Folk », Philippe Roehlin prétend que

— Raymond Mouly a même produit les deux super 45 tours du rock des Antillaises, en 1962, qui comportaient une fiche de précaution, comme pour le jazz, avec le nom des musiciens, ce qui n'existait pas pour ce genre de disques ! Quelle a été la réaction d'Europe N° 1 à la création du mensuel Salut Les Copains ?

— Mais ça Siegel a dit OK, allez-y, il ne s'en est pas préoccupé. Il n'y a eu aucun accord commercial quel qu'il soit, au départ. On avait déjà décidé le titre post l'émission.

— A ce propos, il selon Luc Bernard, le titre aurait été cédé par Gilbert Bécouat à Jean Friedman d'Europe N° 1, à sa propriété La Cité du Cinéma, un Chénay, pour un franc symbolique, genre, au Chénay, pour un franc symbolique.

— Ça n'est pas exactement ça. Lucien Morisse a demandé à Madame Breton (éditrice de Gilbert Bécouat) l'autorisation d'utiliser le titre, compilé par Bécouat et écrit par Pierre Delanoue, alors également directeur artistique à Europe 1. Pour le journal nous avons bénéficié de l'accord, en échange d'une page de publicité pour les éditions Raul Breton dans chaque numéro.

— Avec Daniel Filipacchi, vous êtes allés chercher des financements pour créer le mensuel, mais sans succès ?

— C'est vrai. On est allé voir des gens qui nous ont dit des choses du style : « Les magazines de musique ne marchent pas. La TV s'impose, inutile de continuer à passer des photos ».

— Toujours selon Luc Bernard, Daniel Filipacchi et vous avez chacun investi 70 000 F dans le lancement de SLC ?

— Non, ensemble. Cela fait environ 300 000 F d'aujour'hui chacun.

— Disco-Revue qui a démarré en 1961 a-t-il été une inspiration pour le magazine Salut Les Copains ?

— Bien sûr. On a même voulu le racheter et incorporer Jean-Claude Berthoin dans le journal, mais j'ai été puni jusqu'au bout et a refusé.

— Les trois ou quatre premiers numéros de SLC faisaient un peu penser, pour la présentation, à Jazz Magazine.

— C'est vrai. Rapidement on a changé d'imprimerie et on est passé de l'offset à l'héli. Le tirage nous le permettait, l'héli dormant à l'époque (une alternative moins chère pour la couleur en cas de tirage élevé. Ce n'est plus tellement le cas de nos jours).

— A SLC, vous aviez de remarquables photographes : Jean-Marie Périer, Benjamin Auger, etc. Quand le succès est venu, Daniel Filipacchi a voulu faire de Salut Les Copains le Paris-Match des adolescents. Au début le journal prévoyait de la publicité pour des disques uniquement. Lorsque le prix de la page a décuplé les firmes de disques n'ont plus pu suivre.

— Selon Luc Bernard, l'émission devait même DÉCOUVRIR des annonceurs ?

— C'est exact. Il y a une règle en radio : ne pas dépasser douze à treize minutes de pub par heure. On a normalement régulé la situation en augmentant les tarifs. On nous reprochait même d'avoir une émission ciblée trop jeune ce qui n'est pas très bon pour la pub.

— Dans son livre paru l'an passé, « Mémoires De Rock & De Folk », Philippe Roehlin prétend que

comme ça que nous sommes devenus riches. Si on avait pu prévoir le succès très rapide de SLC, on l'aurait mis à 50 centimes ! Les Copains journalistes, on a eu Raymond Mouly qui était à Jazz Magazine, Guy Adrien, Robert Madjar, puis Eric Vincent, Michel Tattinger, Jean-Pierre Frimbois, etc. Du côté des photographes, les clichés de Jean-Marie Périer ont fait merveille, de même que ceux de Tony Frank, Bernard Lebou, Benjamin Auger et les autres. Raymond Mouly et Jean-Marie Périer étaient très copains avec Johnny Hallyday, ce qui a beaucoup servi à Salut Les Copains.

— Daniel Filipacchi était vraiment le fer de lance de l'émission ?

— Oui, mais j'ai parfois remplacé Daniel. J'ai fait des interventions pour des séquences (MDLR : Le Coin Du Spécialiste) sur des musiques comme les Mar-Keys ou Jimmy Smith.

— Vous avez découvert Ray Charles à Washington en 1961, il en fut même question dans Sonorama, le magazine sonore d'Europe N° 1 (voir JBM N° 45).

— C'est vrai, mais son révélateur en France fut Sacha Distel qui avait sorti ses faces Atlantic chez Versaille. Ray Charles m'est apparu tout de suite comme un phénomène unique, exceptionnel, pas seulement musicalement mais aussi pour son charisme et son magnétisme scénique. En France il a aussi bénéficié de son nom, facile à retenir. Ça a l'air complètement idiot mais ça compte. Même chose pour Sidney Bechet. Et bien entendu leurs concerts ont décuplé leur popularité. A propos de concerts j'ai une anecdote amusante. Pour un spectacle de Mahalia Jackson à l'Olympia, organisé par Daniel et moi, Bruno Coquatrix avait reçu une alerte à la bombe. Ce devait être vers 1961, l'époque de l'OAS. Il m'a alors expliqué que les 9/10^{es} de ce type d'alerte étaient bidons, c'est ainsi que le concert a

eu lieu. Bien sûr, il s'est déroulé sans incident. Mais avant cela il m'avait dit : « De toute façon, vu le genre de répercussion qu'elle entraîne, en cas d'explosion, j'irai tous au ciel ! »

— Qu'il eut l'idée de la création du mensuel Salut Les Copains (dont le N° 1 est paru en juin 1962) ?

— Daniel et moi. On avait déjà Jazz Magazine que l'on avait racheté à Barclay. Compte tenu du courrier de l'émission Salut Les Copains par rapport à Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, une revue du même nom consacrée aux chanteurs avait un certain potentiel. Nous avons prévu de tirer de 100 à 150 000 exemplaires et c'est pour ça qu'on a tablé sur un prix assez cher, à un 1,50 F. C'est

— Raymond Mouly a même produit les deux super 45 tours du rock des Antillaises, en 1962, qui comportaient une fiche de précaution, comme pour le jazz, avec le nom des musiciens, ce qui n'existait pas pour ce genre de disques ! Quelle a été la réaction d'Europe N° 1 à la création du mensuel Salut Les Copains ?

— Mais ça Siegel a dit OK, allez-y, il ne s'en est pas préoccupé. Il n'y a eu aucun accord commercial quel qu'il soit, au départ. On avait déjà décidé le titre post l'émission.

— A ce propos, il selon Luc Bernard, le titre aurait été cédé par Gilbert Bécouat à Jean Friedman d'Europe N° 1, à sa propriété La Cité du Cinéma, un Chénay, pour un franc symbolique, genre, au Chénay, pour un franc symbolique.

— Ça n'est pas exactement ça. Lucien Morisse a demandé à Madame Breton (éditrice de Gilbert Bécouat) l'autorisation d'utiliser le titre, compilé par Bécouat et écrit par Pierre Delanoue, alors également directeur artistique à Europe 1. Pour le journal nous avons bénéficié de l'accord, en échange d'une page de publicité pour les éditions Raul Breton dans chaque numéro.

— Avec Daniel Filipacchi, vous êtes allés chercher des financements pour créer le mensuel, mais sans succès ?

— C'est vrai. On est allé voir des gens qui nous ont dit des choses du style : « Les magazines de musique ne marchent pas. La TV s'impose, inutile de continuer à passer des photos ».

— Toujours selon Luc Bernard, Daniel Filipacchi et vous avez chacun investi 70 000 F dans le lancement de SLC ?

— Non, ensemble. Cela fait environ 300 000 F d'aujour'hui chacun.

— Disco-Revue qui a démarré en 1961 a-t-il été une inspiration pour le magazine Salut Les Copains ?

— Bien sûr. On a même voulu le racheter et incorporer Jean-Claude Berthoin dans le journal, mais j'ai été puni jusqu'au bout et a refusé.

— Les trois ou quatre premiers numéros de SLC faisaient un peu penser, pour la présentation, à Jazz Magazine.

— C'est vrai. Rapidement on a changé d'imprimerie et on est passé de l'offset à l'héli. Le tirage nous le permettait, l'héli dormant à l'époque (une alternative moins chère pour la couleur en cas de tirage élevé. Ce n'est plus tellement le cas de nos jours).

— A SLC, vous aviez de remarquables photographes : Jean-Marie Périer, Benjamin Auger, etc. Quand le succès est venu, Daniel Filipacchi a voulu faire de Salut Les Copains le Paris-Match des adolescents. Au début le journal prévoyait de la publicité pour des disques uniquement. Lorsque le prix de la page a décuplé les firmes de disques n'ont plus pu suivre.

— Selon Luc Bernard, l'émission devait même DÉCOUVRIR des annonceurs ?

— C'est exact. Il y a une règle en radio : ne pas dépasser douze à treize minutes de pub par heure. On a normalement régulé la situation en augmentant les tarifs. On nous reprochait même d'avoir une émission ciblée trop jeune ce qui n'est pas très bon pour la pub.

— Dans son livre paru l'an passé, « Mémoires De Rock & De Folk », Philippe Roehlin prétend que

comme ça que nous sommes devenus riches. Si on avait pu prévoir le succès très rapide de SLC, on l'aurait mis à 50 centimes ! Les Copains journalistes, on a eu Raymond Mouly qui était à Jazz Magazine, Guy Adrien, Robert Madjar, puis Eric Vincent, Michel Tattinger, Jean-Pierre Frimbois, etc. Du côté des photographes, les clichés de Jean-Marie Périer ont fait merveille, de même que ceux de Tony Frank, Bernard Lebou, Benjamin Auger et les autres. Raymond Mouly et Jean-Marie Périer étaient très copains avec Johnny Hallyday, ce qui a beaucoup servi à Salut Les Copains.

— Daniel Filipacchi était vraiment le fer de lance de l'émission ?

— Oui, mais j'ai parfois remplacé Daniel. J'ai fait des interventions pour des séquences (MDLR : Le Coin Du Spécialiste) sur des musiques comme les Mar-Keys ou Jimmy Smith.

— Vous avez découvert Ray Charles à Washington en 1961, il en fut même question dans Sonorama, le magazine sonore d'Europe N° 1 (voir JBM N° 45).

— C'est vrai, mais son révélateur en France fut Sacha Distel qui avait sorti ses faces Atlantic chez Versaille. Ray Charles m'est apparu tout de suite comme un phénomène unique, exceptionnel, pas seulement musicalement mais aussi pour son charisme et son magnétisme scénique. En France il a aussi bénéficié de son nom, facile à retenir. Ça a l'air complètement idiot mais ça compte. Même chose pour Sidney Bechet. Et bien entendu leurs concerts ont décuplé leur popularité. A propos de concerts j'ai une anecdote amusante. Pour un spectacle de Mahalia Jackson à l'Olympia, organisé par Daniel et moi, Bruno Coquatrix avait reçu une alerte à la bombe. Ce devait être vers 1961, l'époque de l'OAS. Il m'a alors expliqué que les 9/10^{es} de ce type d'alerte étaient bidons, c'est ainsi que le concert a

eu lieu. Bien sûr, il s'est déroulé sans incident. Mais avant cela il m'avait dit : « De toute façon, vu le genre de répercussion qu'elle entraîne, en cas d'explosion, j'irai tous au ciel ! »

— Qu'il eut l'idée de la création du mensuel Salut Les Copains (dont le N° 1 est paru en juin 1962) ?

— Daniel et moi. On avait déjà Jazz Magazine que l'on avait racheté à Barclay. Compte tenu du courrier de l'émission Salut Les Copains par rapport à Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, une revue du même nom consacrée aux chanteurs avait un certain potentiel. Nous avons prévu de tirer de 100 à 150 000 exemplaires et c'est pour ça qu'on a tablé sur un prix assez cher, à un 1,50 F. C'est

— Raymond Mouly a même produit les deux super 45 tours du rock des Antillaises, en 1962, qui comportaient une fiche de précaution, comme pour le jazz, avec le nom des musiciens, ce qui n'existait pas pour ce genre de disques ! Quelle a été la réaction d'Europe N° 1 à la création du mensuel Salut Les Copains ?

— Mais ça Siegel a dit OK, allez-y, il ne s'en est pas préoccupé. Il n'y a eu aucun accord commercial quel qu'il soit, au départ. On avait déjà décidé le titre post l'émission.

— A ce propos, il selon Luc Bernard, le titre aurait été cédé par Gilbert Bécouat à Jean Friedman d'Europe N° 1, à sa propriété La Cité du Cinéma, un Chénay, pour un franc symbolique, genre, au Chénay, pour un franc symbolique.

— Ça n'est pas exactement ça. Lucien Morisse a demandé à Madame Breton (éditrice de Gilbert Bécouat) l'autorisation d'utiliser le titre, compilé par Bécouat et écrit par Pierre Delanoue, alors également directeur artistique à Europe 1. Pour le journal nous avons bénéficié de l'accord, en échange d'une page de publicité pour les éditions Raul Breton dans chaque numéro.

— Avec Daniel Filipacchi, vous êtes allés chercher des financements pour créer le mensuel, mais sans succès ?

— C'est vrai. On est allé voir des gens qui nous ont dit des choses du style : « Les magazines de musique ne marchent pas. La TV s'impose, inutile de continuer à passer des photos ».

— Toujours selon Luc Bernard, Daniel Filipacchi et vous avez chacun investi 70 000 F dans le lancement de SLC ?

— Non, ensemble. Cela fait environ 300 000 F d'aujour'hui chacun.

— Disco-Revue qui a démarré en 1961 a-t-il été une inspiration pour le magazine Salut Les Copains ?

— Bien sûr. On a même voulu le racheter et incorporer Jean-Claude Berthoin dans le journal, mais j'ai été puni jusqu'au bout et a refusé.

— Les trois ou quatre premiers numéros de SLC faisaient un peu penser, pour la présentation, à Jazz Magazine.

— C'est vrai. Rapidement on a changé d'imprimerie et on est passé de l'offset à l'héli. Le tirage nous le permettait, l'héli dormant à l'époque (une alternative moins chère pour la couleur en cas de tirage élevé. Ce n'est plus tellement le cas de nos jours).

— A SLC, vous aviez de remarquables photographes : Jean-Marie Périer, Benjamin Auger, etc. Quand le succès est venu, Daniel Filipacchi a voulu faire de Salut Les Copains le Paris-Match des adolescents. Au début le journal prévoyait de la publicité pour des disques uniquement. Lorsque le prix de la page a décuplé les firmes de disques n'ont plus pu suivre.

— Selon Luc Bernard, l'émission devait même DÉCOUVRIR des annonceurs ?

— C'est exact. Il y a une règle en radio : ne pas dépasser douze à treize minutes de pub par heure. On a normalement régulé la situation en augmentant les tarifs. On nous reprochait même d'avoir une émission ciblée trop jeune ce qui n'est pas très bon pour la pub.

— Dans son livre paru l'an passé, « Mémoires De Rock & De Folk », Philippe Roehlin prétend que

comme ça que nous sommes devenus riches. Si on avait pu prévoir le succès très rapide de SLC, on l'aurait mis à 50 centimes ! Les Copains journalistes, on a eu Raymond Mouly qui était à Jazz Magazine, Guy Adrien, Robert Madjar, puis Eric Vincent, Michel Tattinger, Jean-Pierre Frimbois, etc. Du côté des photographes, les clichés de Jean-Marie Périer ont fait merveille, de même que ceux de Tony Frank, Bernard Lebou, Benjamin Auger et les autres. Raymond Mouly et Jean-Marie Périer étaient très copains avec Johnny Hallyday, ce qui a beaucoup servi à Salut Les Copains.

— Daniel Filipacchi était vraiment le fer de lance de l'émission ?

— Oui, mais j'ai parfois remplacé Daniel. J'ai fait des interventions pour des séquences (MDLR : Le Coin Du Spécialiste) sur des musiques comme les Mar-Keys ou Jimmy Smith.

— Vous avez découvert Ray Charles à Washington en 1961, il en fut même question dans Sonorama, le magazine sonore d'Europe N° 1 (voir JBM N° 45).

— C'est vrai, mais son révélateur en France fut Sacha Distel qui avait sorti ses faces Atlantic chez Versaille. Ray Charles m'est apparu tout de suite comme un phénomène unique, exceptionnel, pas seulement musicalement mais aussi pour son charisme et son magnétisme scénique. En France il a aussi bénéficié de son nom, facile à retenir. Ça a l'air complètement idiot mais ça compte. Même chose pour Sidney Bechet. Et bien entendu leurs concerts ont décuplé leur popularité. A propos de concerts j'ai une anecdote amusante. Pour un spectacle de Mahalia Jackson à l'Olympia, organisé par Daniel et moi, Bruno Coquatrix avait reçu une alerte à la bombe. Ce devait être vers 1961, l'époque de l'OAS. Il m'a alors expliqué que les 9/10^{es} de ce type d'alerte étaient bidons, c'est ainsi que le concert a

eu lieu. Bien sûr, il s'est déroulé sans incident. Mais avant cela il m'avait dit : « De toute façon, vu le genre de répercussion qu'elle entraîne, en cas d'explosion, j'irai tous au ciel ! »

— Qu'il eut l'idée de la création du mensuel Salut Les Copains (dont le N° 1 est paru en juin 1962) ?

— Daniel et moi. On avait déjà Jazz Magazine que l'on avait racheté à Barclay. Compte tenu du courrier de l'émission Salut Les Copains par rapport à Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, une revue du même nom consacrée aux chanteurs avait un certain potentiel. Nous avons prévu de tirer de 100 à 150 000 exemplaires et c'est pour ça qu'on a tablé sur un prix assez cher, à un 1,50 F. C'est

— Raymond Mouly a même produit les deux super 45 tours du rock des Antillaises, en 1962, qui comportaient une fiche de précaution, comme pour le jazz, avec le nom des musiciens, ce qui n'existait pas pour ce genre de disques ! Quelle a été la réaction d'Europe N° 1 à la création du mensuel Salut Les Copains ?

— Mais ça Siegel a dit OK, allez-y, il ne s'en est pas préoccupé. Il n'y a eu aucun accord commercial quel qu'il soit, au départ. On avait déjà décidé le titre post l'émission.

— A ce propos, il selon Luc Bernard, le titre aurait été cédé par Gilbert Bécouat à Jean Friedman d'Europe N° 1, à sa propriété La Cité du Cinéma, un Chénay, pour un franc symbolique, genre, au Chénay, pour un franc symbolique.

— Ça n'est pas exactement ça. Lucien Morisse a demandé à Madame Breton (éditrice de Gilbert Bécouat) l'autorisation d'utiliser le titre, compilé par Bécouat et écrit par Pierre Delanoue, alors également directeur artistique à Europe 1. Pour le journal nous avons bénéficié de l'accord, en échange d'une page de publicité pour les éditions Raul Breton dans chaque numéro.

— Avec Daniel Filipacchi, vous êtes allés chercher des financements pour créer le mensuel, mais sans succès ?

— C'est vrai. On est allé voir des gens qui nous ont dit des choses du style : « Les magazines de musique ne marchent pas. La TV s'impose, inutile de continuer à passer des photos ».

— Toujours selon Luc Bernard, Daniel Filipacchi et vous avez chacun investi 70 000 F dans le lancement de SLC ?

— Non, ensemble. Cela fait environ 300 000 F d'aujour'hui chacun.

— Disco-Revue qui a démarré en 1961 a-t-il été une inspiration pour le magazine Salut Les Copains ?

— Bien sûr. On a même voulu le racheter et incorporer Jean-Claude Berthoin dans le journal, mais j'ai été puni jusqu'au bout et a refusé.

— Les trois ou quatre premiers numéros de SLC faisaient un peu penser, pour la présentation, à Jazz Magazine.

— C'est vrai. Rapidement on a changé d'imprimerie et on est passé de l'offset à l'héli. Le tirage nous le permettait, l'héli dormant à l'époque (une alternative moins chère pour la couleur en cas de tirage élevé. Ce n'est plus tellement le cas de nos jours).

— A SLC, vous aviez de remarquables photographes : Jean-Marie Périer, Benjamin Auger, etc. Quand le succès est venu, Daniel Filipacchi a voulu faire de Salut Les Copains le Paris-Match des adolescents. Au début le journal prévoyait de la publicité pour des disques uniquement. Lorsque le prix de la page a décuplé les firmes de disques n'ont plus pu suivre.

— Selon Luc Bernard, l'émission devait même DÉCOUVRIR des annonceurs ?

— C'est exact. Il y a une règle en radio : ne pas dépasser douze à treize minutes de pub par heure. On a normalement régulé la situation en augmentant les tarifs. On nous reprochait même d'avoir une émission ciblée trop jeune ce qui n'est pas très bon pour la pub.

— Dans son livre paru l'an passé, « Mémoires De Rock & De Folk », Philippe Roehlin prétend que

comme ça que nous sommes devenus riches. Si on avait pu prévoir le succès très rapide de SLC, on l'aurait mis à 50 centimes ! Les Copains journalistes, on a eu Raymond Mouly qui était à Jazz Magazine, Guy Adrien, Robert Madjar, puis Eric Vincent, Michel Tattinger, Jean-Pierre Frimbois, etc. Du côté des photographes, les clichés de Jean-Marie Périer ont fait merveille, de même que ceux de Tony Frank, Bernard Lebou, Benjamin Auger et les autres. Raymond Mouly et Jean-Marie Périer étaient très copains avec Johnny Hallyday, ce qui a beaucoup servi à Salut Les Copains.

— Daniel Filipacchi était vraiment le fer de lance de l'émission ?

— Oui, mais j'ai parfois remplacé Daniel. J'ai fait des interventions pour des séquences (MDLR : Le Coin Du Spécialiste) sur des musiques comme les Mar-Keys ou Jimmy Smith.

— Vous avez découvert Ray Charles à Washington en 1961, il en fut même question dans Sonorama, le magazine sonore d'Europe N° 1 (voir JBM N° 45).

— C'est vrai, mais son révélateur en France fut Sacha Distel qui avait sorti ses faces Atlantic chez Versaille. Ray Charles m'est apparu tout de suite comme un phénomène unique, exceptionnel, pas seulement musicalement mais aussi pour son charisme et son magnétisme scénique. En France il a aussi bénéficié de son nom, facile à retenir. Ça a l'air complètement idiot mais ça compte. Même chose pour Sidney Bechet. Et bien entendu leurs concerts ont décuplé leur popularité. A propos de concerts j'ai une anecdote amusante. Pour un spectacle de Mahalia Jackson à l'Olympia, organisé par Daniel et moi, Bruno Coquatrix avait reçu une alerte à la bombe. Ce devait être vers 1961, l'époque de l'OAS. Il m'a alors expliqué que les 9/10^{es} de ce type d'alerte

ment lié à la musique
passer des reports.

LA SEMAINE

Radiophonique

NE DOMAINE
14 36

XIV ANNEE
N 14



*Daniel Filipacchi
et Frank Ténot*
(Photo J. LE DEL'OU)

52
PAGES

La Semaine Télévisée

PARIS - DIJON - GRENOBLE - LILLE - LYON - MARSEILLE - METZ - MULHOUSE
NANCY - REIMS - STRASBOURG - BRUXELLES - HORNIGRANDE - GENÈVE
LUXEMBOURG - MONTE-CARLO - TÈLÉ-SAAR - ZÜRICH

25.
frs

Daniel Filipacchi Frank Ténot et de JAZZ

ON entend chaque soir sur Europe N° 1, à 22 h. 15, une grande émission qui est parmi les plus passionnément suivies, et qui d'ailleurs est unique : Pour ceux qui aiment le jazz, par Daniel Filipacchi et Frank Ténot.

Europe N° 1 a été le premier poste à envisager un programme de jazz quotidien (15 minutes par jour, en semaine, 90 m. le dimanche). C'est à « aérochic » toute la clientèle jeune, — on en a la preuve par le retentissement de ces émissions dans les milieux de jazz, et par l'important courrier qui arrive chaque jour pour les producteurs.

Qui semble, ces deux jeunes gens qui assurent cette émission, généralement en direct, en sont à la fois producteurs, réalisateurs, présentateurs ?

Ce sont des « moins de trente ans » : ils sont tous les deux grands, beaux, solides, ils s'entendent parfaitement, ont beaucoup d'idées communes (en particulier sur le jazz). Daniel Filipacchi est un beau garçon sympathique au visage régulier et aux traits fins, au regard expressif, dont le sourire clair éclate de jeunesse.

Frank Ténot porte la moustache, l'air celui de séducteur de Brasseur non plus et les cheveux en brousse. Son regard est sat, vite ironique : il fume la pipe toute la journée et, autre trait distinctif, ne porte jamais de pardessus. Même par 10° au-dessous de zéro ! Un pardessus l'engourdit et le gêne aux entournures, paraît-il !

Ce garçon, lui sans chaud vivement à travailler à l'énergie atomique jusqu'à ces derniers mois, et « coupe maintenant des firmes de disques, spécialement



De g. à dr. : Louis ARMSTRONG, F. TENOT et M. MEZZROW.

de jazz, Filipacchi, lui, à des activités multiples mais est, avant tout et certainement, journaliste. Le jazz a le don d'exalter les passions, at-il dit à ce dernier, vos émissions ne souffrent-elles pas, avec des approbations enthousiastes, des protestations véhémentes ?

Nam, dit-il, par chance ! Il y a en effet, une nouvelle querelle des anciens et des modernes pour le jazz, et il se heurte sans aménité parfois. Mais nous mélangeons les genres, nous avons de bons pour que tout le monde paraisse satisfait. Ce qui est curieux justement, dans cette émission, c'est l'absence d'« angélisme » : l'ensemble nous a reçu, en tout, deux

lettres vraiment méchantes !... Précisons le genre de ces productions : ils entrent dans la catégorie dite « disc-jockey ». Ouverte à dire ? Le Disc-jockey, aux États-Unis, est un animateur qui présente des disques choisis par lui, et les lance dans le public.

Ceci n'existe sur aucune chaîne, précise Daniel Filipacchi, et n'a jamais été fait en Europe avant nous. Et nous avons eu le plaisir de recevoir, pour cette émission qui n'a que quelques mois, l'Éclair du jazz, devenu par un jury présidé par Pierre Bourgeois...

Et vous variez chaque jour la présentation de vos « programmes » ? Vous avez divers types d'émission. Parfois c'est une simple présentation de disques avec quelques mots d'explication. Parfois nous passons des extraits musicaux effectués en studio, spécialement pour nous, par des orchestres de jazz français et américains, de Claude Luter à Baby Jasper, de Louis Lhéry à Sidney Bechet, Lionel Hampton, etc. qui tiennent devant le micro joueur, et parlie. Il y a aussi une émission « concours » : on glisse une erreur dans l'émission, et l'auditeur doit la relever, ou alors on demande d'identifier un disque, devinez, etc. Des choses

Ci-dessous : D. FILIPACCHI et le drummer français Gérard « Dave » POCHONNET. (Photos J.-C. Bernabé)



De gauche à droite : Daniel FILIPACCHI, Sidney BECHET, Charles DELAUNAY et Frank TENOT.

venez à des retours, spécialement, des disques, etc., récompensent les gagnants. Le dimanche c'est le jazz à la demande : nous passons les morceaux demandés par les auditeurs, grâce à nos collections personnelles, heureusement très importantes, car il y a en ce genre des disques très rares, épuisés, et qui n'ont pas été réédités. Il est bien sûr que nous sommes prêts à dépancher...

Tous vos auditeurs doivent être des jeunes ?

Des jeunes, oui, entre dix-huit et trente ans, en général. Mais quelquefois ils sont plus âgés : ainsi nous avons un fidèle auditeur, concouru à Paris, qui a 85 ans, et cet amateur passionné nous écrit régulièrement et est fort averti. J'ajoute que le succès de nos émissions doit être dû aussi, pour une part, à la simplicité de la présentation : nous racontons, discutons à l'occasion, disons nos goûts, c'est la conversation de deux amateurs de jazz. Mais très brève : nous parlons fort peu ! Car ce qui fâche les amateurs de jazz ce n'est pas du blabla, mais du jazz !

C'est excellentement parlé, et bien des producteurs devraient imiter ces deux jeunes.

En tout cas, Daniel Filipacchi et Frank Ténot ont dû trouver la formule parfaite, puisque leurs émissions sont si fidèlement suivies et si ardemment appréciées !

Ci-dessous : le vibroniste français Michel HAUSER et la vibroniste allemande Vera AUCH.



DISQUES

TWIST

la
marque
des
meilleurs
twists



S. L. C. TWIST

(Indicatif officiel de l'émission de Daniel Filipacchi « Salut les copains »
Canadian Pacific — Bye bye love — Cri de ma vie 26.006

LE LOCO-MOTION

Oui c'est lui — Poupée brisée — Work song 26.009

TWISTITI

Heartaches — Salut les copines — Lonely avenue 26.002

LAST NIGHT

Le transistor — Rue des quatre-vents — Tout au long du calendrier 26.001

DITES-MOI LES FILLES

Swanee river rock — In the mood — The twist 26.004

SUR LE PONT D'AVIGNON

The peppermint twist — Your ma said you cried in your sleep last night
— Un p'tit je ne sais quoi 26.003

EDDIE VARTAN et son Orchestre

AMOUR BRÉSILIEN

Il le faudra bien un jour — J'aima, j'aima, j'aima — C'était plus fort
que tout 26.008

LE COUP DU CHARME

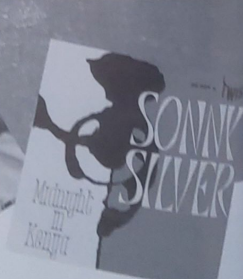
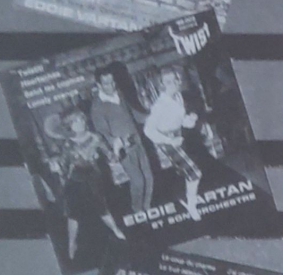
J'ai choisi — Le fruit défendu — Tel c'est pas pareil 26.005

ANNICK BOUQUET

MIDNIGHT IN KENYA

Tanganyika — Salut twist — Ocean drum 26.007

SONNY SILVER



RADIO

PROGRAMME
MAGAZINE

QUI
EST
DONC
DANIEL
FILIPACCHI ?

24 ou 30 MARS
1963
N° 7 • 1 ANNEE • 0,75 NF
BELGIQUE : 10 FB • SUISSE : 1 FS



CHEZ "FILI", LE GENTILHOMME DU JAZZ

TU verras, Daniel, c'est un « cinglé du jazz » et un « cabot », m'avait-on dit.

A 17 heures, l'après-midi même, j'étais dans les studios d'Europe 1. L'émission « Salut les copains » venait de commencer. Daniel Fillpacchi était là : un sourire éblouissant, un physique de jeune premier sportif, vêtu d'un complet sport et d'une chemise rouge. Comme chaque jour depuis trois ans, il s'était installé au micro ; pendant une heure et demie, très décontracté, il allait être en contact direct avec tous ces jeunes qui, chaque jour, lui adressent des lettres pour lui demander de diffuser le « chou-chou de la semaine ».

Ce n'est qu'à la fin de l'émission qu'il se rendit compte de ma présence.

— Une interview ? Venez plutôt dimanche chez moi à Marnay-sur-Seine ; nous serons mieux pour bavarder.

Une maison de rêve

Il neigait quand nous sommes arrivés à Marnay : les flocons napaient de blanc les toits. C'est à la sortie du village, au bord de la Seine, que Daniel Fillpacchi a fait construire sa maison, à côté d'un vieux manoir que lui a laissé son père, décédé l'an dernier.

Au rez-de-chaussée, de grandes



La Seine baigne la propriété de Daniel. Et rien, pas même la pluie, ne l'arrête lorsqu'il a décidé d'aller canoter...



"Fili", passionné de jazz, de radio, et de cinéma, a installé chez lui un studio (et une salle de projection).



Daniel dans sa bibliothèque, avec Frank Tenot et un des fils de ce dernier. Tenot est un des rares privilégiés invités en permanence.



Daniel Filipacchi, à 8 ans : le sourire gavroche du parfait « petit copain ».

IL FAIT TOUJOURS DE LA PHOTO ...MAIS EN AMATEUR



Première grande enquête pour Daniel : retrouver la tombe d'un as allemand abattu en Italie en 1944. Il n'y parvint qu'en faisant ouvrir un grand nombre de sépultures anonymes. À ce souvenir macabre, il préfère ces images de vacances.



baies s'ouvrent sur une immense pelouse. Un escalier de marbre blanc mène au living-room, prolongé par une terrasse qui domine la Seine.

Son chouchou : Ray Charles

Daniel était tendu ; il a peur des interviews. Nous étions assis sur un canapé « Régency » du sous-sol montait de la musique de jazz. Du Ray Charles.

— Quand je l'ai rencontré pour la première fois à New York, me dit Filipacchi, c'était un chanteur aveugle inconnu. Franck Ténôt et moi en avons fait une vedette ; c'est Paris qui l'a lancé.

Daniel s'était levé, il s'animait, il allait me faire pénétrer dans son univers.

— Tenez, suivez-moi, je vais vous faire entendre du Ray Charles inconnu du public.

Au sous-sol, dans une pièce transformée en bar-studio d'écoute et

d'enregistrement, Franck Ténôt assis dans un fauteuil, un verre de scotch à la main, écoutait les yeux fermés.

— Formidable, sensas, Daniel, c'est très, très, bon.

Daniel souriait, heureux que son compère et ses invités apprécient son « chouchou ».

Franck Ténôt, un véritable copain

C'est dans ce studio, qu'il a fait construire par des spécialistes, que Daniel passe le plus clair de son temps. C'est ici qu'il prépare ses émissions.

Franck Ténôt est son meilleur ami. Quand ils le peuvent, ils restent des journées entières à parler musique. Ils dirigent ensemble une revue mensuelle « Jazz-Magazine » (25.000 lecteurs) qui est une critique de tous les nouveaux disques, et une revue trimestrielle « Les Cahiers du Jazz ».

Leur amitié remonte à sept ans. Tout a commencé le 12 mars 1955.

Daniel qui avait 26 ans, était photographe à « Paris-Match ». Ce jour-là, Maurice Siéglé, alors rédacteur en chef du journal parlé d'Europe No 1, cherchait quelqu'un pour réaliser une émission sur Charlie Parker, le génial saxo alto qui venait de mourir.

Maurice Siéglé se souvint alors de ce jeune photographe qui, au temps où il était journaliste à « France-Dimanche », les avait, un jour, saoulés, lui et ses amis, de musique de jazz.

Siéglé décrocha le téléphone et demanda Daniel à « Match ».

Serai-je capable de me préparer une émission sur Charlie Parker ?

— Oui, répondit Daniel, je pense que je pourrais.

Au lendemain de l'émission, un volumineux courrier arrivait à Europe No 1. La direction décidait alors de créer une émission régulière de jazz, mais elle hésitait à la confier totalement à ce jeune inconnu. Lucien Morisse eut alors l'idée d'adjoindre à Daniel Filipacchi, Franck Ténôt.

C'était un jeune ingénieur de 29

ans qui travaillait à l'Energie atomique. Mais c'était surtout un passionné de jazz.

— J'avais 12 ans, m'a-t-il dit, quand je l'ai découvert. Deux ans plus tard, je m'inscrivais au « Hot Club de France ». Après la Libération, je devins critique à la revue « Jazz Hot ».

Filipacchi et lui allaient faire connaître à un public sans cesse plus nombreux, les multiples visages du vrai jazz.

En liaison avec l'Olympia, Daniel et Franck ont présenté, en audition directe, les meilleurs jazzmen de notre temps.

Tous les dieux du jazz

Après Armstrong, Billie Holiday, Art Blakey, Miles Davis, Oscar Peterson, Count Basie, Nat King Cole, le Modern Jazz Quartet (M.J.Q. pour les fans), Ray Charles, c'est aujourd'hui le tour d'Élla Fitzgerald de venir chanter à Paris.

Pour certains, Daniel Filipacchi est un « cinglé du jazz », pour d'autres il fait partie des rares initiés



Daniel Filipacchi, reporter photographe à « Paris-Match », en pleine action. À g., Walter Carone, à dr., André Lacaze.

DE CABOURG A HARLEM LE JAZZ EST ROI !



En 58, Europe avait fait de Cabourg la ville No 1, et Daniel prit galement ces vacances laborieuses.

qui connaissent par cœur l'histoire discographique du jazz.

A Marnay-sur-Seine, dans son royaume, ce sous-sol, où seuls les amis du jazz sont admis, Daniel possède la plus merveilleuse collection de disques de jazz de France.

C'est de son père, qu'il tient cette passion. Henri Fillipacchi avait créé, chez Hachette, cette collection du « Livre de poche » qui est l'une des plus grandes réussites de la librairie depuis la guerre.

— C'était un type épatant, m'a dit son fils. Il m'a donné la plus belle joie de ma vie en m'emmenant pour la première fois aux Etats-Unis et en me faisant découvrir Harlem et ses musiciens.

— Regarde, continue Daniel. Tu vois tous ces disques. La plupart viennent de sa collection. Il y en a un peu plus de 20.000 je crois. Les premiers remontent à la naissance du Jazz en 1922. Il en collectionna jusqu'en 1939, où moi-même je commençais ma propre collection. J'économisais sur mes sorties pour acheter un 78 tours d'Armstrong.

Et c'est dans ce trésor, auquel s'ajoutent quotidiennement 8 à 12 microsillons édités en France ou venus d'Amérique, que Daniel Fillipacchi puise inlassablement pour ses émissions.

— On dit, Daniel, que vous êtes cabot, est-ce vrai ?
— Je ne pense pas. Je suis surtout un timide.

— A Paris, où habitez-vous ?

— Oh, un petit studio. Ma femme travaillant comme public-relations, ma fille allant en classe, nous ne rentrons chez nous que le soir, et notre véritable maison c'est ici ; nous y venons presque tous les week-ends.

Frank Ténot, dans la pièce voisine, écoute des disques.

— Frank est un vrai copain. Le seul regret que nous ayons est de



Durant ce premier voyage à New York, il réalise un de ses rêves de jazz-fan en visitant Harlem. Son nouvel ami Dizzy Gillespie guide son pèlerinage.



En 1955, Daniel, grâce à son père (à droite), découvre cette Amérique qu'il ne connaissait que par ses disques. Il y rencontre Dizzy Gillespie...

ne pouvoir prendre de vacances ensemble. En sept ans, nous ne nous sommes jamais disputés.

— C'est extraordinaire, non ? reprend Ténot.

— Mais vous semblez tellement différents l'un de l'autre ?

— C'est vrai répond Frank Ténot, c'est pour cela peut-être.

— Daniel, continue Ténot, est un garçon épatant. C'est vraiment un bon copain. Oui, nous sommes différents l'un de l'autre. Il aime les voitures sport, le ski, l'Amérique ; moi, j'aime la vie bourgeoise.

— Mais vous-même, Daniel, quelle a été votre vie ? Avez-vous conscience de votre réussite, regrettez-vous le journalisme ?

— Mais je suis toujours journaliste, je l'ai presque toujours été d'ailleurs, même quand j'étais typographe dans une imprimerie en 1944. A

cette époque, je travaillais rue Tournefort à Paris. Je gagnais 8,25 fr de l'heure.

« Par la suite, je devins secrétaire de rédaction à « La Presse », puis photographe. Le patron me prêtait son appareil. Puis il y a eu « Radar » et « Paris-Match ». Aujourd'hui, je suis heureux, je gagne beaucoup d'argent en faisant un travail qui m'amuse.

Daniel avait éteint les lumières de la salle de projection, et pour la première fois de sa vie, j'ai pu voir un film de Charlot sur une musique de jazz, tandis que, dans le fond de la salle, Daniel Fillipacchi et Frank Ténot se roulaient par terre. Ils étaient heureux, heureux comme de grands gosses, heureux comme deux copains.

Camille GILLES.



Dans quelques minutes, Daniel va avoir l'antenne. Il est tendu, anxieux. Au « top », il deviendra plus décontracté...

C'est un fait avéré, la carrière de notre Johnny national a explosé, non pas au moment de la sortie de son premier disque, en mars 1962, mais le 16 avril, à la suite de son passage sur l'unique chaîne de télévision française dans A l'Ecole Des Vedettes. Nos futures idoles, rarement annoncées à l'avance, y font cependant de trop rares apparitions pour s'y forger une réputation. Si ce n'est grâce au petit écran, comment, alors, fait-on leur connaissance ? Disco Revue n'existe pas encore... Et l'argent de poche (peu de change) n'autorise guère à glisser, parfois en pure perte, une pièce dans le juke-box ou le scotchophone. Restent les disques, pour découvrir le contenu prometteur de pochettes apaisantes. Encore faut-il ne pas trop abuser de la patience du vendeur qui, comme son nom l'indique, est là pour vendre, et non pour faire écouter (certains, d'ailleurs, n'hésitent pas à demander jusqu'à un nouveau franc pour la diffusion d'un disque dont la vente n'est pas concrétisée). Pourtant, vaillamment, on est branché. Une évidence s'impose : c'est la radio qui a fait nos idoles. Mais pas seulement Salut Les Copains. Le samedi par exemple, à 21 h 35, c'est le show Hello Johnny, et toute la semaine, à 16 h 25, The Twist Et Transistor, sur Radio Monte Carlo. Egalement sur RMC, durant tout l'été 1962, Richard Anthony anime une heure, de 11 h à midi le mardi, rediffusée le samedi, et Henri Salvador un quart d'heure le jeudi, et aussi sur Europe N°1 le mercredi, dans A La Porte, Salvador. Cet article se fixe pour cap de revenir sur le premier semestre de 1962. Il est à la fois passionnant et dépayssant de se replonger dans l'époque et le contexte. Un seul et unique semestre durant lequel Johnny Halliday, Richard Anthony, les Chaussettes Noires, Chats Sauvages, Vince Taylor et Sylvie Vartan sont des stars... tandis que François Hard, Claude François et Sheila n'existent pas encore. La faculté d'un cerveau d'adulte à considérer toutes les années 60 comme, finalement, un seul et même épisode, fait que certains ont parfois tendance à tout amalgamer avec un peu trop d'aise, d'inconsistance et de légèreté, grâce aux fils conducteurs de Johnny, Sylvie, Eddy et Dick, toujours présents. Mais, en réalité, les douze ou dix-huit mois, un tsunami bouleversait la scène française : Françoise, Cio-Cio et Sheila débâtaient... puis Adamo, Hervé Vilard, Christophe... puis Antoine, Michel Polnareff et Jacques Dutronc... pour mener à Mai 68 et Julien Clerc.

SALUT LES COPAINS

Après un numéro inaugural (du 10 au 16 février 1962) consacré à Maurice Biraud, star instantanée du transistor matinal, et, quand même, deux pages sur La Fureur du twist Johnny Halliday,

RADIO PROGRAMME MAGAZINE L'ÉCHO DES ONDES

260 000 au N°5). La maquette du journal crève les yeux : les auditeurs n'ont d'oreille que pour Europe N°1 et Radio Luxembourg qui trustent deux tiers de la surface des programmes, le dernier étant partagé entre la RTF, Radio Monte Carlo, Radio Andorre et les stations étrangères émettant quelques heures en français. Une polémique, d'ailleurs, éclate au sein du lectorat à l'occasion d'une nouvelle répartition de l'espace, à partir du N°18, lorsque Radio Magazine, en conséquence, accorde 40% au réseau RTP réduisant considérablement la place donnée aux émissions des stations périphériques.

Vince Taylor, Richard Anthony et Dalida (en photo), Radio Magazine ouvre ses colonnes, dès le N°2 (17 au 23 février) à Johnny Halliday pour Alors raconte Johnny ! En plus de la couverture, somptueuse, un article passionnant de sept pages permet à Johnny de remettre les pendules en place, principalement en ce qui concerne toutes les fausses informations qui circulent à son sujet : « Je n'ai jamais dit que j'étais américain... ». À ce faisant, nous s'ajoute, quelques pages plus loin, une interview de Daniel Filipacchi, le maître de cérémonie de Salut les Copains, Comment devient-on rock ? et un éclairage sur deux formations, les Démones et Ricky & His Teens. Le N°3 présente Johnny à la pointe de la mode jeune : pantalon talie basse à pattes d'éléphant (un style qui sera repris dans les années 70). Il y a aussi l'article sur Petula Clark, en voyage de noces à Marseille, annonçant son Musicorama à l'Olympia du 27 février, dopé par des ventes phénoménales : 400 000 exemplaires de « Marin », 220 000 de « Roméo » en seulement deux mois et demi. Des ventes cumulées qui doivent faire d'elle une millionnaire du disque pour Pâques. Enfin, en quatrième de couverture, donc en couleurs, une

superbe photo des Pirates qui, selon la formule, veulent lancer le rock de charme. Si le N°4 est largement consacré aux Chaussettes Noires avec Eddy Mitchell, le N°5 se veut plus doux, avec un long papier de fond consacré à la vie privée de Dalida (huit pages et la une)... et quand même un dossier sur la guerre rock-tango qui permet d'insérer deux photos de Johnny Halliday, une de Sylvie Vartan twistant avec Paul Anka (elle chantait son « I'm Watching You » en 1963), et un hit-parade des tubes de février 1962. Un palmarès impartial, en plus de son propre classement, le propose en parallèle ceux d'Europe N°1, Radio Luxembourg, France-Soir, Le Figaro, la Descriptive Française et celui des diffusions en juke-boxes. Plus Radio Magazine en fait la synthèse, la cote des cotes. Les divergences sont révélatrices : alors que « Et Maintenant » de Gilbert Bécaud est déjà N°1 sur Europe N°1, il n'est encore classé nulle part ailleurs. Sinon, « Viens Danser Le Twist », par Johnny, Richard, etc., est 1^{er} ou 2^e sur presque partout. Beaucoup plus surprenant, le classement en juke-box. Si on ne peut guère s'étonner d'y trouver en 3^e place « Achète-Moi Un Juke-Box » de Dalida, en revanche,

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

Alors raconte JOHNNY !

17 au 23
N°17 - 17 pages - 1000 F

surprise pour le titre classé 1^{er} : « Poupée Poudrée », 6^e : « Granada », 7^e : « Perfidia », 9^e : « Ne Crois Retour Pas » et 10^e : « Voilà Que Ça Recommence ».

RÉFÉRENDUM

Avec la couverture et un grand reportage sur les Compagnons De La Chanson, le N°6 annonce tranquille... Raté ! Dès la page 8, Claude Villes, futur star de France-Inter, présente Matt Collins, le supposé remplaçant d'Eddy : Pas de trou dans les Chaussettes. La chronique du nouveau 45 tours de Johnny, une petite photo de Vince Taylor en scène et deux pages sur Helen Shapiro. Le N°7 fait la part belle à Salut Les Copains avec :

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

CHAUSSETTES NOIRES : les secrets du twist

3 au 9
N°3 - 3 pages - 1000 F

Qui est donc Daniel Filipacchi ? Réponse sur six pages. Deux autres sont signées Claude Villes sur la vie de militaire d'Eddy Mitchell, privé de son impressionnante chevelure. Quant au courser des lecteurs, qui n'en a que pour (ou contre) Johnny, il arbitre la guerre twist-tango. Le N°8 consacre de nombreuses pages à Charles Aznavour (on apprendra bientôt qu'il dépasse Johnny dans le cœur des lecteurs de Radio Magazine). Le N°9 offre un cliché rare de Vince Taylor après son accident aux studios de la TV. Mais comme il s'agit du numéro du 1^{er} avril, on se pose des questions sur l'authenticité du document. Plus sérieuses sont les deux pages sur Frankie Jordan. A la une du N°10 (14 au 20 avril), le lecteur imagine entre Johnny Halliday et Elvis Presley, et un article de

huit pages sur les deux idoles de part et d'autre de l'Atlantique. Du 21 au 27 avril, le N°11 met les pleins feux sur Richard Anthony : cinq pages et la couverture. Plus loin, une pleine page retrace la rencontre Chaussettes Noires-Maurice Chevalier. Une chronique vacharde de Christian Plon annonce : Serge Gainsbourg est auteur de chansons sans grand succès parce qu'elles sont bonnes. Ou alors, c'est parce qu'elles sont presque toutes chantées par Michèle Arnaud. Ou par lui... Fin avril, plusieurs pages ainsi que la une du N°12 sont dédiées à une belle blonde, Suzanne Marchand, animatrice vedette de Radio Luxembourg. Mais le plus intéressant se trouve pages 8 et 9 : le résultat du référendum Radio Magazine. D'une très courte tête (500 points

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

LE ROMAN VRAI DE LA FAMILLE DURANTON

MICHELLE FRANCEY MAURICE BIRAUD

bonne humeur garantie

10 au 16
N°10 - 10 pages - 1000 F

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

DALIDA : rien n'est perdu, LUCIEN !

10 au 16
N°10 - 10 pages - 1000 F

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

LES COMPAGNONS

17 au 23
N°17 - 17 pages - 1000 F

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

QUI SONT-ILS ? DANIEL FILIPACCHI ?

24 au 30
N°24 - 24 pages - 1000 F

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

VA-T-ELLE RENDRE AZNAVOUR HEUREUX ?

31 au 5
N°31 - 31 pages - 1000 F

RADIO PROGRAMME MAGAZINE

MARCEL AMONT : "Vous me connaissez bien mal !"

7 au 13
N°7 - 7 pages - 1000 F

JUKEBOX

G A Z I N E

JEAN-MARIE PÉRIER INTERVIEW FRANÇOISE... JOHNNY... SYLVIE...

et les autres



SPÉCIAL 1969 - TOUS LES HIT-PARADES

JOHN MAYALL
DICK RIVERS
LED ZEPPELIN
JOHNNY HALLYDAY

CREEDEEN CLEARWATER
JOE DASSIN
BRIAN JONES
MICHEL POLNAREFF

WHO
GAINSBURG & BIRKIN
DAVID BOWIE
SYLVIE VARTAN

29 ANNEE - N°272 www.jukeboxmag.com
AOUT 2009
MENSUEL - 10 €
BEL - 11 € - 20 FS
16.50 \$ CANADA
DOM 12 €
TOM 15.50 CFP



SALUT LES COPAINS

Séquences-phare 1959-66

BROTHER DANIEL

Marquant cette nouvelle époque, un air venu d'ailleurs débouche sur l'Europe N°1 : « Walkin' With Mr. Lee » par Lee Allen. Cet instrumental est repris, au cours de l'été 1960, comme indicatif pour le Musée, première des rubriques du genre. Le Musée commence en même temps qu'un nouvel indicatif : « Brother Daniel », par Lou Bennett, un trompette et une reconnaissance pour ce jazzman américain installé à Paris, glorifié par Frank Tétot, ainsi que pour Daniel Filipacchi élevé au Panthéon grâce à ce titre qui lui est dédié. Salut Les Copains se termine alors à 18h30 et il n'y a pas encore le Chouchou qui ne vient qu'à l'automne 1961. Mais pour le mélomane ou le curieux, un cruel choix politique de l'époque à l'Europe N°1 consiste à ne jamais révéler à l'antenne les titres et interprètes des jingles, que ce soit pour la publicité ou les introductions des séquences de l'émission. Aussi faut-il écouter intégralement des dizaines de programmes pour saisir une seule et unique fois – sur demande instantanée des auditeurs – la mention des créateurs de ces courtes mesures.

LAST NIGHT

Cela saut pour le génial « Last Night », joué par les Mar-Keys, choisis par Daniel et entendu pour la première fois sur cette radio le lundi 8 janvier 1962. En même temps, Salut Les Copains s'allonge, déboulant à 17h, soit les résultats des courses de chevaux terminés. Puis est enchaîné l'inductif approprié sur de l'annonce parlée du titre de l'émission, avec, sans doute, la chanson Chouchou de la semaine. Le Musée, quant à lui, se dote d'un autre générique, emprunté à Mongo Santamaria : « Watermelon Man », musique plus orientale latine que voisine du rock'n'roll ou du rhythm'n'blues. Ce morceau sublime, dont il est facile de retenir l'air, est calqué sur les douze mesures du blues avec une connotation jazz très mélodique. Aucun autre indicatif n'est inventé et ce jusqu'à lundi 4 juin 1962 où, chaque jour à 18h12, la séquence Guitare est introduite par « Spanish Twist », interprétée par les Isley Brothers. Un thème très voisin, pour ne pas dire une reprise

Les différentes séquences qui composaient Salut Les Copains ont généré bon nombre de jingles, notamment au sein des quatre qui ont été les moments-clé de la célèbre émission radio. Les titres instrumentaux étaient souvent l'œuvre des Gamblers, groupe ayant aussi accompagné Olivier Despax, Claude François et Frank Alamo. Retour sur les précieux instants liés aux multiples segments de S.L.C... depuis ce jour fatidique du lundi 19 octobre 1959, à 17h30 !

Instrumentale, de leur tube « Twist And Shout ». Ce coin du spécialiste, composé de trois disques, souvent instrumentaux, est illustré avec des artistes comme Duane Eddy, les Ventures, Shadows, Dick Dale, Fanormes, Chaussettes Noires, etc. et par une chanson qui revient régulièrement : « Sugaree », de Hank Ballard. Cette rubrique s'élève en octobre 1962. Pour le Musée, on entend « Soul Bossa Nova » par Quincy Jones, air également basé sur les douze mesures bluesy mais teinté plus jazz.

S.L.C. TWIST

À la rentrée 1962 apparaît « S.L.C. Twist » par Eddie Vartan qui remplace l'historique « Last Night ». Pour les tapis musicaux recouvrant les publicités, les temps morts ou les intermèdes (passages trop courts pour accueillir un disque en entier), suivant le programme établi, on peut écouter de superbes pièces instrumentales, prises à Sandy Nelson, Dave Baby Cortez, Booker T & The MG's, Bill Doggett, Jimmy Smith, Jimmy McGriff, Lonnie Mack, King Curtis, « Soul Twist », etc. avec, dans la lignée, d'autres titres des Mar-Keys, sans oublier l'introuvable et formidable rhythm'n'blues « Swingin' Preacher » par Prince George. Comme c'était souvent le cas sur les stations radiophoniques françaises, les émissions courtes (limitées à quelques minutes pour certaines d'entre elles), Salut Les Copains avait aussi droit à un feuilleton quotidien, n'ayant rien à voir avec son thème propre : le Club des cinq, histoire d'aventures de la nuit, qui coupait la musique qu'on aimait, de 17h30 à 17h37 environ. Là, je ne me souviens plus du générique de ce

mouton noir qui n'avait rien à faire ici !

PIONNIERS DU ROCK

En 1963, l'inductif de l'émission elle-même fait peu neuve en se jazzifiant davantage par un morceau issu de la nouvelle danse américaine du moment, le swim. Le thème en question, arrangé et interprété par le David Rockingham Trio, s'intitule « Dawn ». Pour ce qui est de l'année 1964, le Musée, qui a la vie dure, change de nouveau de signal d'appel... mais Daniel se contente de reprendre le richaillu mais inoubliable « Last Night » des Mar-Keys. À noter que l'heure du Musée a été le plus souvent fixée autour de 17h15 pour ses trois disques. Puis, le lundi 30 août, un tournant se produit. On n'y avait pas encore pensé, pourtant c'était l'évidence. C'est alors que naît les pionniers du rock, tous les lundis à 17h15, avec comme indicatif « Memphis » à l'orchestration guitaristique géniale, marquée à coups de chambre d'écho insolite, atteignant ce qui peut se faire de mieux avec la technologie d'alors en matière d'effets spéciaux. Jusqu'à aujourd'hui, Daniel n'a pas pavé le rôle ou les interprètes de cette version du hit de Chuck Berry revu à la Lonnie Mack. Ma lanterne sera-elle éclairée, voilà bientôt quarante ans que j'attends ? Ce Pionniers du rock, comme l'intitulé l'indique, sert à rendre hommage à tous les artistes qui ont marqué les débuts de cette époque. Inutile d'énumérer ici tout ce que nous connaissons du rock, quand, en février 1965, l'inductif de la nuit est remplacé par celui de percussions de « Something Else » d'Eddie Cochran, tout 17h30 à 17h37 environ. Là, je ne me souviens plus du générique de ce

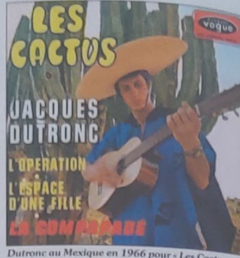
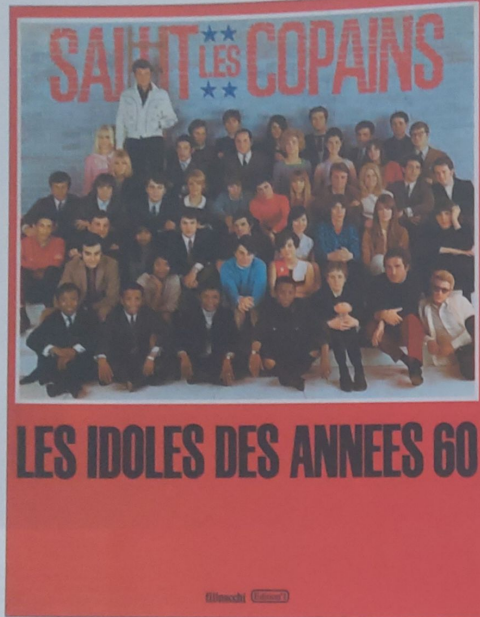
tise d'un nouvel air chanté, cette fois le thème « Shakin' All Over » de Johnny Kidd, annonçant : S.L.C. Tous les lundis... Pionniers du rock...

SLC SURF

Ce même jour de début 1965, inspiré de l'expansionnisme propre à l'Europe N°1, Salut Les Copains se prolonge jusqu'à 19h. Et le Musée, encore lui, se rajoute par un court indicatif, chanté lui aussi, extrême à l'intérieur de « She's Not There » des Zombies et adapté par les Lionceaux, offrant le refrain : « S.L.C. Jerk », en 1965 avant le retour de l'inductif, chanté par les Mar-Keys. C'est à ce moment-là que j'ai pu à peu lâché l'écoute accro de Salut Les Copains car la nature-même de la fonction des disc-jockeys, qui est de parler sur les intros des chansons et sur les fondus finaux, en modifiait l'attrait. Le pionnier de ce genre nouveau et d'avenir est Mike Prescott, alias le Président Rosko. L'originalité de son style, avec force onomatopées et bruits incongrus, est de s'exprimer n'importe quand sur les disques. Il fait la tournée des stations en France et vient même s'exhiber sur la Radio Suisse Romande de 1966 à 1967. A S.L.C. Daniel Filipacchi espace de plus en plus venues à l'antenne, secondé par Michel Bernard Brillié et Monty puis Hubert, à partir de 1968, pour la présentation des disques. Ceci correspond aux souvenirs que j'ai conservés de ces moments inoubliables qui ont jalonné Salut Les Copains, émission souvent écoutée dans des conditions officielles et interdites en sa première partie qui couvrait les heures de cours ou d'apprentissage, en fin d'après-midi. Là où toute musique, et à tort le rock'n'roll, était prohibé, voire sanctionné sur les lieux de travail. Cette mémoire a ressurgi d'un village près de Pontarlier (Doubs), de la zone frontalière franco-suisse, Saint-Croix, à peine au-delà de la région vaudoise où je résidais alors. C'est ainsi que j'ai constitué mon rock-label de survie, Survival Rock-label (CP 183, 1211 Genève 8, Suisse).

Alain JEANNERET

24



Dutronc au Mexique en 1966 pour « Les Cactus ».

temps refusé la nostalgie, sur France 5. Sa lutte continue aïni, et rien ne lui fait plus plaisir encore que de pouvoir prendre fait et cause pour de jeunes artistes, des Chaussettes Noires et Johnny Hallyday en 1961 à Oran, à Sylvie Vartan et Françoise Hardy en 1962, aux Beatles et aux Rolling Stones en 1964, Jacques Dutronc en 1966 jusqu'à Téléphone, un groupe qu'il a suivi et filmé par passion en 1979 malgré leurs sarcasmes initiaux contre lui (qui bien sûr l'ont enchanté), jusqu'à la percuteuse Mademoiselle K qui emballe en 2009 ce faux sexagénaire.

CLICHÉS LÉGENDAIRES

Comme il l'a souvent expliqué, pendant longtemps les photos couleur de Jean-Marie Périé (la majorité) n'ont pas été prises au sérieux. Pourtant, son sens de la mise en scène, du portrait en situation précise et particulière qui vise à faire ressortir un aspect spécifique de la personnalité du sujet, tout cela correspond à un vrai tempérament d'artiste formidablement créatif et prolifique. Comment oublier cet extraordinaire montage d'Antoine dans une prairie, avec sa cascade de cheveux dont l'angle de perspective fait figurer des collines boisées. Ces portraits simplement sublimes – *breathtaking* diraient les Anglo-Saxons, qui coupent le souffle – de ses favoris : Françoise, Mick Jagger ou Johnny en gros plan en sueur lors de son show le plus rock n'roll et le plus mythique, sa vraie rébellion en une explosion dionysiaque de rock éternel avec Joey & Les Showmen, où Jean-Marie Périé est à l'unisson de cet Olympia 1964. La même année, Chuck Berry arbore un look fantastiquement moderne avec ses lunettes noires. Gene Vincent apparaît en 1964 sous un jour moody, mélancolique, et qui le rend superbement beau, sur un mode différent de l'intensité bouleversante elle aussi de ses concerts au Théâtre de l'Etoile fin 1962. Ou encore James Brown qui sourit devant son jet, image vivante de la réussite et de la revanche. Michel Polnareff aux États-Unis couvert de badges, une folie qui précède celle (bien oubliée) des pins d'une trentaine d'années. Les Beatles, évidem-

En 1980, premier livre de souvenirs photographiques de Jean-Marie Périé.

mière couverture des Beatles est parue dans l'Hexagone à la fin de SLC, après celles dévolues à Elvis Presley (1962) puis Cliff Richard (1963), avant les Rolling Stones, Mick Jagger seul, les Beatles à nouveau... Côté français, curieusement peu d'Eddy Mitchell, en dépit de l'amitié intangible de Jean-Marie Périé pour lui (voir interview). Mais beaucoup plus de Johnny (voir interview), de Sheila voire Claude François, dont le dépit face à cette injustice (tout est vraiment relatif !) l'entraîna à créer son propre journal, Podium, dans l'esprit réaliste – mais avec les moyens ad hoc – on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même !

À côté du Jean-Marie Périé photographe de stars, il y a le réalisateur prolifique de clips (plus de

600 !), de téléfilms et de films – Jacques Dutronc est un immense acteur, dont Périé a été le Fygmalion, après avoir exercé ce... rôle, c'est le cas de le dire, pour Françoise Hardy chanteuse mais, curieusement, pas pour l'acteur. À partir de la fin 2008, Jean-Marie a conçu une série de mini-sketches avec Jacques Dutronc pour Paris Première, d'après le livre de Dominique Noguez « Comment Rater Complètement Sa Vie En Onze Leçons ». L'autodérision et la lucidité sans volonté de sérieux de Jacques et Jean-Marie (réalisateur), ces deux princes d'une même famille d'esprit trop rare et précieuse, s'y déploient à profusion pour notre jubilation. Cela peut aussi resurgir à la vision des courtes séquences quotidiennes « Mes Années 60 », de celui qui a long-



Super 45 tours espagnol « Le Pénitencier » avec la photo de l'album « Olympia 64 ».



Tiré de SLC, photo pour le troisième super 45 tours de Ronnie Bird en mai 1965.



En 1965, EP espagnol « L'Amitté », équivalent en moins recadré du français.





À l'été 1966, super 45 tours espagnol avec la célèbre photo de Jean-Marie Périé.

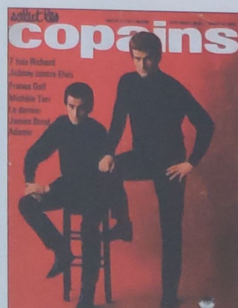
ment, à l'Olympia en janvier 1964 et ailleurs, et tant et tant d'autres.

Et il y a ces légendes qui n'ont pas été occultées par notre photographe qui surfe sur les vagues des époques, telles Cliff Richard & The Shadows ! Dans ce trop rapide inventaire, on en oublierait presque France Gall qui ressemble alors à une fille en sucre d'orge, comme le chante Ronnie Bird à l'élégance de jeune prince russe. Ou Annie Philippe précipitée en des temps préhistoriques aux prises avec Jacques Dutronc qui l'entraîne de force sans prendre de gants. Claude François en phase avec son rêve américain à Las Vegas où Elvis Presley est une occasion manquée hélas pour Jean-Marie, mais pas Dick Rivers. Françoise Hardy et Sylvie Vartan qui ont le bonheur d'applaudir le King en action à partir de 1969 pour son retour sur scène. Hugues Aufray et son image si forte de troubadour et folk singer français numéro un, qui réussit à se hisser au rang d'idole. On

pourrait aussi consacrer un article complet à ses innombrables pochettes de disque, où certes Périé disposait de moins d'espace pour s'exprimer pleinement. Au fil des années, le préjugé contre la photo en couleur, qui ne saurait être artistique, s'estompe enfin. À partir de la moitié des années 60, le photographe américain William Eggleston en a fait de même en optant principalement pour la couleur, mais dans un genre qui n'a rien à voir avec l'option de Jean-Marie.

PÉRIÉ EXPOSÉ

Ces dernières années les expositions Jean-Marie Périé se sont multipliées. Celle de fin 2002-début 2003, salle Saint-Jean à la mairie de Paris, a fait date. Suivent en 2003 Figeac, Moscou (eh oui), Bruxelles (2004), Perpignan (2005), Birmingham, un immense succès du 4 février au 1^{er} avril 2006, Munich et San Francisco (2006). Du 22 janvier au



Unique pochette française pour les Stones en 1966.

22 mars 2009, pour la toute première fois, Jean-Marie Périé se trouve confronté, avec les honneurs de la (non-)guerre, à d'illustres collègues anglo-saxons comme Lee Friedlander, Bob Gruen, Lynn Goldsmith et d'autres à l'exposition de photos rock Backstage Pass au vénérable Museum of Art de Portland. Le retour de Jean-Marie aux États-Unis, quittés dans la désillusion il y a près de 20 ans, se poursuit avec celle organisée par la galerie Fahmy/Klein à Los Angeles, du 23 avril au 6 juin 2009, en attendant Rio de Janeiro (c'est l'année de la France au Brésil, après l'année du Brésil ici en 2005 !).

PARIS 2009

Quelques exemples choisis du carnaval coloré, devenu légendaire, de Jean-Marie Périé, atteignent parfois des prix qui donnent le vertige. Une vente à Drouot, le 22 mai 2006, engendre des records littéralement incroyables. Il est vrai qu'avec une grande élégance, Daniel Filipacchi a mis la main à la (grande) poche, ayant appris la situation difficile de Périé à cette époque. Pour racheter l'un ou l'autre cliché... dont on pourrait penser qu'il lui appartient. Daniel ayant tout financé comme on le sait. Ainsi Françoise Hardy 1967 vendu... 13.000 euros. Mick Jagger 1966 a trouvé preneur à... 20.761 euros. Les Beatles 1964 adjudugé... 21.372 euros ! Mais ces prix, finalement abstraits et irréels, ne doivent en rien vous rebouter de vous rendre aux deux nouvelles expositions parisiennes de Jean-Marie Périé. Ses œuvres y sont montrées, du 3 juin au 15 juillet 2009, à la 5^e Galerie (25 rue de Penthièvre, 75008 Paris) et à la galerie Photo 12 (23 place Dauphine, 75006 Paris), qui veille avec vigilance et succès aux intérêts bien compris de celui qui est toujours capable de raviver nos plus beaux souvenirs et d'enluminer nos cœurs et nos imaginations. A suivre avec l'interview de Jean-Marie Périé dans JBM N°272

Christian NAUWELAERS

Photo: Jean-Marie Périé/Photo 12



L'Enlumineur (2)

C'est dans le cadre de l'hôtel Lutétia, où rôde encore le fantôme de Serge Gainsbourg – ce qui fait penser à une belle chanson d'Eddy Mitchell – et où de nombreuses célébrités ont leurs habitudes (dont Juliette Gréco), que Jean-Marie Périer s'exprime pour JBM, via votre serviteur, aussi ravi que sous le charme. Quelques souvenirs et impressions de l'artiste ne sauraient rendre justice à la carrière exceptionnelle de ce non-carriériste à tout crin, qui ne manque pas de cran ni de volonté et d'énergie pour faire pousser des ailes à ses rêves. Mais ils apportent un éclairage intéressant sur cet enlumineur des sixties françaises musicales, voire cinématographiques (Alain Delon, Steve McQueen, Brigitte Bardot...).

- **Juke Box Magazine** : Vous pensez que le film « Le Blé En Herbe » est un des premiers mettant en avant la jeunesse, même sous un angle qui a pu choquer.

Jean-Marie Périer : Dans « Le Blé En Herbe », on viole un tabou : une femme plus âgée a une aventure avec un garçon plus jeune. C'était un très gros choc. Pour moi, c'est le début de la connaissance de l'adolescence, comme ensuite avec James Dean dans « A L'Est D'Eden ». C'est là que tout se passe. En fait, ce qui est curieux, c'est que ça a commencé bien avant, en 1951. Avec « L'Attrape-Cœur », de Pierre Salinger. C'est la première fois dans la littérature américaine qu'un môme se libère du carcan familial, qu'il va glander à New York avec des putes. « A L'Est D'Eden », je l'ai vu 18 fois d'affilée à sa sortie. C'était un choc absolu.

- Vous avez embrassé une petite copine en le regardant ?

- Non, je ne me souviens pas de cela.
- En voyant un autre film de James Dean, vous le faisiez alors que la même chose se passait sur l'écran ?

Je ne me souviens pas de cela. Le film était extraordinaire. C'est la première fois que l'on voyait un ado prendre le pouvoir sur les adultes. Finalement, c'est cela tout l'intérêt de cette histoire des années 60. C'est la première fois que les enfants gagnent plus que leurs parents. Ils ont inventé le jeunisme sans le savoir. Tout le monde a voulu être jeune après cela. Aujourd'hui il n'y a plus de différence dans la façon de s'habiller des parents et des enfants. Dans « L'Art d'Eden », il y a cette scène étonnante. Le gars de 16 ans, un peu bourré, rentre chez lui voir son père. Il dit qu'il ne croit pas à l'amour parce qu'il n'y a pas d'avenir là-dedans. Et ça, ça m'a marqué, c'était extraordinaire. Je suis tombé par terre.

- Mais après, Marcel Carné a mis de vrais adorés en scène, avec « Terrain Vague » en 1960, produit par Michel Bourla, qui a ouvert ensuite le Caramel Club.

- Oui, je l'ai vu. Ah le Caramel Club ! Je me souviens. Après ma rencontre avec Claude François à l'époque N°1, j'ai emmené Daniel Filipacchi pour le voir.

- Claude François jouait de la batterie pour un chanteur qui était aussi un grand guitariste de jazz, Olivier Despax.

- Despax n'était pas si terrible que cela. Il était gentil. Il basait son succès sur son physique, il n'avait pas une grande présence. Alors que

Claude François derrière se démenait comme un fou à la batterie. Quand je l'ai vu avec Filipacchi, Despax a permis à Claude de chanter un morceau. Il a fait un numéro pour nous, il sautait dans tous les sens, c'était absolument extraordinaire. - Il a donné des cours de danse à Brigitte Bardot ? C'est ce qu'on a dit par la suite.

- Non, ce sont des conneries je crois.
- Pour en revenir au tout début des années 60, vous avez fait la guerre qui ne voulait pas de son nom, en Algérie. Cela fut dur, un calvaire ?
- Non, cela a été très intéressant. La guerre m'a sorti de mon cocon, de mon univers d'enfant gâté. Entre Daniel Filipacchi et mon père François Périer, je n'étais pas en rapport avec la réalité.
- Vu vos origines et votre milieu, vous auriez pu échapper au service militaire ?

partir des manchots. Tout le monde y allait. J'ai vu des mecs tenter de se faire passer pour fous. - *Aujourd'hui, on parle souvent des golden sixties. Les gens, dont les jeunes, ont peur du chômage, mais à l'époque les jeunes avaient un départ à la guerre comme perspective !* - C'était pire, mais en même temps la question ne se posait pas. C'était comme ça. Moi j'ai fait 28 mois, mais j'ai eu la chance d'être détaché aux services de la télévision à Oran pendant 14 mois. Je n'étais pas dans le désert avec un flingue à tirer sur les mecs. Donc c'était plus intéressant.

JOHNNY & CHAUSSETTES

- Le soir de Noël 1961, vous avez entendu « **Retiens La Nuit** » par Johnny Hallyday. Vous avez craqué ?

- Oui, à Oran je montais la garde, la nuit de Noël. Je ne connaissais pas Johnny Hallyday. Je dois dire que cela m'a fait un véritable choc, c'était vraiment beau. J'étais tout seul là-haut, toute ma famille était à Paris. Et puis entendre ça, cela

touche

- Les communications étaient bonnes ? Vous n'étiez pas trop isolé ?

- Non, non. Ce n'était pas un problème.

- Vous ne connaissiez ni Johnny ni le rock ?

- Je ne connaissais pas le rock'n'roll, pas du tout. Je l'ai découvert par une tournée d'Eddy Mitchell

avec les Chaussettes Noires en Algérie. Je crois qu'il était au service militaire, c'était un arrangement avec l'armée pour une tournée je crois.

- Excusez-moi, mais lors de la tournée algérienne début 1963 vous n'y étiez plus comme bidasse. Ils sont d'abord venus en 1961, quand vous étiez sous les drapeaux.

- Ah bon. Avec leurs allures de voyous et mon colonel à genoux devant eux. C'était un peu marquant. C'est par eux que j'ai découvert le rock.

- C'est vrai que l'on peut confondre. Il y a eu ensuite cette tournée algérienne début 1963, que vous avez suivie, non comme soldat, mais

- Ah bon il est mort ? [Grosse surprise, mais la triste nouvelle venait juste de tomber.]

- Vous avez toujours déclaré avoir découvert le rock'n'roll grâce à eux, c'est vrai. Mais vous étiez un jeune fou de musique déjà dans les années 50 pourtant ? Vous n'étiez donc pas encore un amateur de rock ?

- Le rock existait aux Etats-Unis, mais il n'y avait rien de rock en France à l'époque. Le rock a commencé ici en 1959. *(Année de la création de*

- Donc ce n'était pas un rejet de votre part ? Il y avait un vrai antagonisme entre les fans de rock et de jazz

- Non, je n'avais aucune idée de ce qu'était le rock. Mon univers, c'était le jazz, Ella Fitzgerald, Miles Davis. Je dirais que Miles est la seule véri-

Wiles Davis. Je dirais que Miles est la seule véritable idole que j'aie jamais eue. Grâce à Daniel, j'étais près d'eux. Je prenais des photos à 16, 17 ans. Elvis Presley, je ne connaissais pas.

- Par la suite, avez-vous rattrapé votre retard en matière de rock, si j'ose dire ? Au fait, le rédac-

teur en chef de SLC, Raymond Mouly, fou de Johnny, a un jour avoué dans un article étre passé à côté du rock dans les années 50, préférant le jazz.

- Oui, Mouly voulait tout le temps Johnny



Johnny Cariani en avaient même mare ! Moi j'ai vu « Blackboard Jungle », forcément...

DU ROCK AU R&B

- Vous sembleriez particulièrement attiré par le côté noir, le côté blues du rock ?
- Oui, tout vient de là. Presley leur a tout pompé aux mecs. C'est une musique authentique. On sent bien la réalité, la vérité, l'authenticité. J'ai bien vu la situation de ces musiciens noirs par la suite, dans cette tournée avec Chuck Berry dans le sud des États-Unis. C'est une époque où les Noirs étaient obligés de rester à l'arrière du bus. C'était encore comme ça.
- Mais Chuck Berry a pu s'imposer aussi grâce aux petits Blancs, comme ces incommensurables chanteurs et groupes qui l'ont repris ?
- Oui, ils lui ont tout piqué au départ.
- Ils s'est pris aussi des royalties... royales grâce à eux tous ! Mais il le méritait.
- Tant mieux !

- Lors de vos rencontres avec les Beatles à Paris, vous leur amenez des disques non de jérémy, mais de gens comme BB King ou Howlin' Wolf ?

- Je leur apportais les disques que j'aimais !
- Ils ont dû être très agréablement surpris ! Pour en revenir aux Français, vous avez toujours avoué un grand fétichisme pour Eddy Mitchell. C'est parce qu'il vous a amené au rock ?
- Non, c'est parce que c'est un type formidable. Il est parti de rien, il s'est fait tout seul. C'est le seul dans la musique à être passé du premier au second degré. Quand le le photographe en a eu pour Salut Les Copains dans un village du sud de la France, c'est relativement ridicule. Là il est premier degré. Aujourd'hui, c'est un de ceux qui a le plus de recul, le plus second degré que je connaisse.

- Johnny est plus au premier degré, lui ?
- Johnny est beaucoup plus intelligent que les gens veulent le croire. Quand quelqu'un entre dans la pièce, il sait qui est qui. On ne le lui fait pas. Johnny a un recul sur lui-même. Il faut le voir seul. Malheureusement ce n'est plus possible, il y a toujours du monde. Sinon, seul avec lui, j'ai déjà hurlé de rire grâce à lui. Il est très drôle. Il est tout de ses questions comme peu de gens le savent. Il a fallu attendre l'article de Daniel Fondeau dans Le Monde pour que les mecs commencent à le regarder autrement. Il m'a toujours dit qu'il vaut mieux passer pour un con, comme ça on est sûr d'être aimé. Personne ne se méfie ! Johnny s'est fait sa propre culture tout seul. C'est le cinéma américain en version française. Il ne connaît que ça, ce qu'il se culture.

YÉ-YÉS

- Claude François a eu un itinéraire très différent. Vous étiez fan ?
- Moi je n'écouais ni Claude François ni Sheila chez moi. Mais c'est leur personnalité qui m'a accroché. Ils ont dû se battre pour arriver là où ils sont arrivés. Claude en a bavé chez Frosio à Monaco. Frosio était vraiment dur avec lui. Claude avait cette rage de s'en sortir.
- Vous avez évoqué son retour en star à Monte-Carlo, quand il aurait pu se venger de ceux qui l'ont humilié ou ignoré. Mais il a résisté à cette tentation.
- C'était un très joli moment. Il aurait pu le jouer star. Il a été formidable.
- C'est vrai qu'il a montré alors une grande classe. Mais il y a eu de nombreux échos beaucoup moins élogieux sur lui. Dans leurs souvenirs, sans concertation, Nicoletta et Hervé Viard, qui sont passés en première partie de Claude François, ont décrit comme quelqu'un d'assez infernal. Dur jaloux, déloyal, n'hésitant pas à tenter de torpiller leur tour de chant.
- Il ne fallait pas travailler pour lui. Si on travaillait pour lui, il pouvait être tyrannique, épouvantable. Moi je travaillais avec lui, c'est très différent !

PARIS-LONDRES

- Dans votre vie, il existe un rapport entre Claude François et les Rolling Stones. C'est grâce à vous que Daniel Filipacchi a découvert Claude



Les Shadows en 1963 à Londres pour la pochette de leur premier 30 en français.

sur scène. Je crois que la même chose est arrivée, en ce qui concerne les Stones ?

- Tout à fait. J'ai entraîné un Daniel très réticent au premier concert français des Stones, à l'Olympia, au Musicorama d'octobre 1964.

- Il devait pourtant les connaître, s'occupant du catalogue Decca en France ?

- Eh bien non, absolument pas. C'est vraiment sur mon insistance qu'il s'y est intéressé, après ce concert.

- Vous les aviez vus en Angleterre, d'où votre enthousiasme ?
- Absolument. J'ai découvert les Rolling Stones quelques mois plus tôt à Londres. J'étais allé rejoindre Françoise Hardy pour sa première prestation au Savoy. Elle m'a entraîné les voir.
- Une épiphanie pour vous, les Stones en concert ?
- Avant tout Mick Jagger. Absolument magnétique. Il captait tous les regards.

- Vous étiez plus Stones que Beatles, pour reprendre le vieux débat éculé jusqu'à la corde ?

- Sans doute, mais je m'entendais parfaitement avec les Beatles.

- Tout le monde ne sait pas que les Beatles, fin 1966-début 1967, vous ont fait l'offre la plus mirifique dont vous puissiez rêver, celle de devenir leur photographe au niveau mondial ! Comment est-ce possible ?

- Eh bien, tout s'est passé à la perfection dès ma toute première rencontre avec eux dans le bureau de Brian Epstein. Ils ont été séduits par ma manière de travailler rapide et précise. La pica dans le noir avec les cigarettes allumées, photographié fin 1963, ils avaient beaucoup aimé.
- Et Bob Dylan, que pensait-il de vous ?
- Très peu de communication. Je l'ai suivi en tournée anglaise en 1966. Je me souviens un soir, il était tout seul dans une cuisine. Perdu dans ses pensées. Je suis entré, je ne l'ai ni importé ni photographié.
- Imaginez que votre discrétion, votre légèreté



Tiré d'un reportage au Japon, pochette de « Quand Tu Es Là », en juillet 1965.

devaient plaître à des stars en général harcelées de tous côtés. Vous ne leur mettiez pas la pression.

- James Brown m'a aussi invité à le suivre en tournée aux États-Unis, alors que ce n'était pas prévu. Un photographe français suivant en tournée à l'étranger des stars comme Chuck Berry, Bob Dylan ou James Brown, il n'y en avait pas.

SUR LA ROUTE

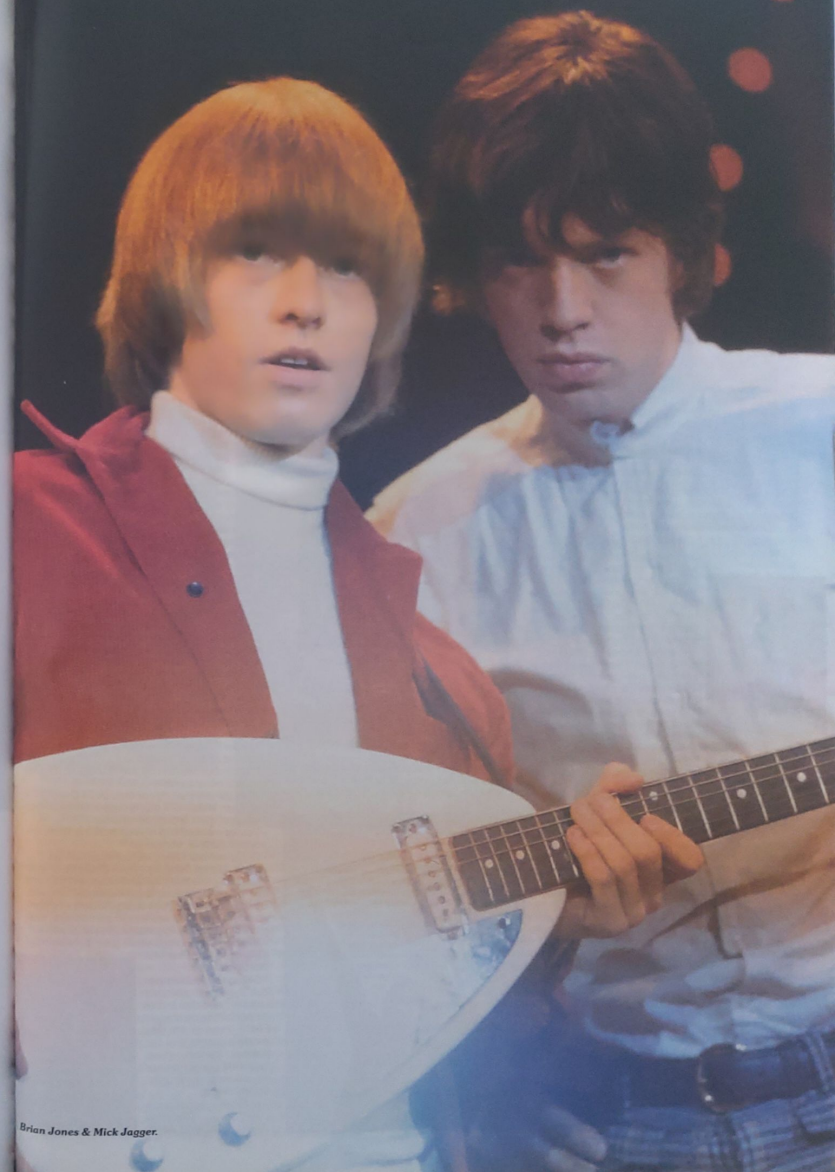
- Dès 1962, vous voyageiez pour Salut Les Copains, un magazine en expansion permanente. Les golden sixties vous offrent une telle liberté, de tels moyens, cela appartient à une époque révolue. Impossible que cela revienne. Vous avez dit dans une interview belge, en 2008, La tête est finie.
- Ou la tête est finie.
- Pour en revenir aux voyages, il y a eu ceux dont personne ne parle jamais, comme Cliff Richard, seul à Londres en 1962.
- De cela je me souviens mais il n'y a pas beaucoup de choses à en dire.
- Au printemps 1963, vous étiez en tournée avec Cliff et les Shadows, à York. Et, juste avant, en février, avec Little Eva (et Bryan Hyland, mais seule Little Eva a droit à un article dans SLC) en Angleterre, et avec Ray Charles, chez vous voyez dans son hôtel bruxellois bien connu des musiciens, l'Amigo.
- Tout cela est très vague pour moi. Les choses se mélangent un peu dans ma tête.

- Après un parcours aussi extraordinaire que le vôtre, le contraire s'est étonnant ! En ce qui concerne les chanteurs français apparus avant l'explosion du rock puis du yé-yé, vous les avez peu suivis. Ce qui m'étonne, c'est que vous vous souveniez d'un documentaire télévisé de vous sur Georges Brassens. Dans l'interview radiophonique que j'ai entendue, vous regrettiez ne pas l'avoir photographié. Pourtant il existe un reportage sur lui dans un SLC de 1962 et les clichés vous ont plu. Peut-être un photographe sous vos ordres ?

- Impossible. Si ils me sont crédités, ils ont été pris par moi.
- Ces photos ont été réalisées chez lui à Paris.
- Bizarre cela. Pas le moindre souvenir.

DANIEL, JOHNNY & SYLVIE

- Avez-vous remarqué, comme le destin tire les ficelles de nos existences ? En avril 1962, Françoise Hardy - que vous ne connaissiez pas encore - enregistre son premier disque chez Vogue. Et c'est à ce moment que Daniel Filipacchi vous propose de participer à l'aventure Salut Les Copains, ce petit journal de musique qui allait constituer la fabuleuse aventure emblématique des années 60.
- Je n'avais jamais remarqué cette coïncidence dans le temps !
- Il y a la fameuse photo de groupe de la majorité des jeunes vedettes françaises, prise pour SLC le 12 avril 1966, publiée dans le numéro de juin pour le quatrième anniversaire du magazine. C'était votre idée ?
- Non, c'est Daniel Filipacchi au départ qui a imaginé cela.
- C'était en raison du premier anniversaire du mariage de Johnny et Sylvie, le 12 avril 1965 ?
- Ici encore, je n'avais pas remarqué ! Non, c'est un hasard. [Ce genre de photo de groupe d'une stars est une ancienne tradition, qui remonte à l'époque où les studios de cinéma de Hollywood, comme MGM, réunissaient l'ensemble de leurs acteurs et actrices sur un cliché envoyé aux revues du monde entier. En 1958, le photographe d'Esquire, Art Kane, immortalise une foule de grands jazzmen pour une photo mythique, en noir et blanc, à Harlem. Il en va de même pour celle parue fin 1962 dans Disco Revue, avec plusieurs jeunes vedettes qui se retrouvent finalement dans la photo-symbole des années 60, due à Jean-Marie Périer en 1966.]



Brian Jones & Mick Jagger.

FRANÇOISE

« Ce qui est incroyable, dans votre relation avec François Hardy, maintes fois racontée, c'est la capacité que vous avez montrée à lui pardonner lors de la rupture qui vous a tant fait souffrir, en 1966. Et Jacques Dutronc, votre seul successeur durable après d'elle, non seulement vous ne l'avez pas détesté, mais il est devenu votre meilleur ami. Comme à trois personnes, avec le génie - l'entendons le caractère particulier, unique, extraordinaire - de leur personnalité, avaient réussi à aller à l'encontre de toutes les règles, trappées ou banales histoires de séparations, trahisons, ruptures, chagrins d'amour, qui empoisonnent la condition humaine depuis toujours. Ces situations ont nourri des milliers de romans, chansons, films, pièces de théâtre depuis l'Antiquité. Vous avez pulvérisé tout cela. Vous avez inventé une nouvelle manière de vivre, sans les chaînes. Vous êtes devenu aussi amoureux de Dutronc que de François, et vous adorez les femmes. Cela s'est vraiment passé comme cela ? Vous avez c'est incroyable !

« Eh bien non ! Simplement, au début, cela a été un peu dur. Mais cela s'est passé comme cela ensuite !

« François raconte dans ses mémoires à quel point vous avez été généreux avec elle. Elle était triste de vos moments d'absence, mais vous avez toujours cherché son bien, parfois en la consultant judicieusement, même quand vous n'étiez plus en couple. Vous avez été très bon avec beaucoup d'amour, vu vos carrières respectives !

« Ce que je peux dire, c'est que j'ai été un bon meilleur homme d'affaires pour elle que pour moi. Je n'ai jamais pu remettre un rond de clié. Mais j'ai eu la possibilité d'acheter la maison en Corse, et j'ai eu raison !

MARIANNE

« Donc, après votre rupture, c'est la vie de patatouille, l'éclatement dans le travail, les voyages, les aventures... Marianne Faithfull a déclaré dans VSD avoir été amoureuse de Jean-Louis Barrière. Dans son dernier clip de sa vie, « Mémoires, Rêves Et Réflexions », elle mentionne un photographe français présent à Londres en 1967, pas de nom mais c'est vous. Le livre contient une photo de Marianne Faithfull prise par elle lors de la campagne anglaise.

« Ah elle a dit ça dans VSD ! Très surpris ! Un, alors je pense que c'est elle. Je n'ai jamais déclaré cela publiquement. Après la rupture avec François, j'ai vécu un an avec Marianne.

« Personne ne sait cela, c'est incroyable.

« C'est vrai.

« Pour en revenir à des amitiés franco-anglaises, vous avez suivi les Stones dans leur tournée française de 1966 ?

« Oui, j'en ai souvenir précis. Je leur ai même servi de chauffeur. Mick Jagger a logé chez moi. Une nuit, j'en ai demandé de faire moins de bruit, j'ai trouvé cela drôle !

« Une chose qu'on dit très rarement, c'est que vous n'étiez pas une fan de la photographie de SLC mais aussi de M ! Il existe une magnifique couverture de Jane Birkin de M de 1969, par Dutoy. Or elle ne figure pas dans votre catalogue de photos.

« Non, celle-là est perdue.

« J'imagine également ?

« Oui, hélas... Jamais retrouvées.

BEATLES

« Vous êtes vite devenu le tout jeune chef du service photo !



« C'est vrai, j'ai donné leur chance à beaucoup de jeunes photographes.

« Il y avait un aîné venant de Marie-Claire, André Berg.

« Exact, vous êtes bien informés.

« Et bien sûr tous les jeunes, Benjamin Auger, Tony Frank, Bernard Leloup, Bob Lampard très peu de temps, Gilbert Moreau, Cyril Morange...

« Morange, pas très sérieux.

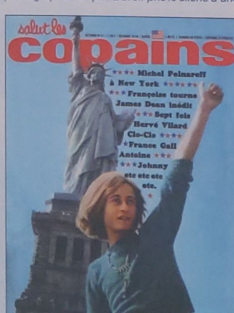
« J'ai vu que Gérard Bousquet est parti chez un



« Simple - Penny Lane - de Périer non créditée, magazine river, Moins 20. Mais ensuite il est revenu à SLC, vous ne lui en avez pas voulu ?

« Mais non, les gens pouvaient aller et venir, SLC n'a jamais vu sa position de leader menacée de toute façon.

« Pour en revenir à la question de votre travail pour les Beatles, vous êtes le seul et unique photographe français à avoir pris le cliché d'une



pochette d'un de leurs 45 tours anglais, à savoir « Penny Lane » et « Strawberry Fields Forever ». Ainsi que la partition anglaise de « Penny Lane », non créditée, pas plus que la pochette. Les étrangers commencent enfin à le savoir. Mais pourquoi donc cela n'est-il pas créditée ?

« Pendant l'enregistrement de « Sergeant Pepper », John Lennon est tombé sur le 56 de SLC de mars 1967 avec des photos de Claude François devant un mur bleu avec un éclairage en forme d'étoile, ressemblant beaucoup trop aux clichés des Beatles que j'avais faits alors.

« D'ailleurs, j'ai des mots avec Lennon, qui avait été très bon.

« Mais pourquoi le même genre d'idée de clichés pour Clo-Gio et les Beatles ?

« Vous savez, c'était fréquent, je ne m'arrêtais pas. J'ai eu pas pu prendre le temps d'imaginer une nouvelle mise en scène tout à fait originale pour cette occasion.

CHOUCHOUS & AUTRES

« Parlons un peu d'autres artistes. Nicolette fut une révélation sensationnelle, mais elle n'a eu droit qu'à une seule couverture de SLC.

« Ensemble, on n'a pas trop accroché.

« D'autres exemples ?

« Dick Rivers, par exemple. Même Adamo, vous seriez surpris. Il a eu plus de couvertures, mais c'est en fait de n'être pas assez bien traité par le journal.

« Puis il y a les rockers. Vince Taylor s'est fait descendre en flammes dans le N°1 de SLC. On ne l'entendait guère dans l'émission. Il y a eu en tout et pour tout un seul bel article sur lui, par Raymond Mouly en 1964, avec de très belles photos par vous. Plus rien.

« Vince Taylor, c'était une caricature.

« Pourtant, sur scène... L'avez-vous vu sur scène ?

« Oui. C'était pas mal oui.

« Ou était-ce ?

« Je ne sais plus.

« J'imagine que Daniel Filipacchi n'était pas fan, c'est le moins que l'on puisse dire.

« Non, effectivement.

« Vous avez vu Gene Vincent au Théâtre de l'Étoile en 1962 ?

« Non, je ne crois pas.

« Pourtant, il existe une petite photo de Gene Vincentant Johnny à l'Étoile, parue ultérieurement dans le SLC spécial Johnny de 1965. Vous faites d'ailleurs partie du clan de Johnny ! Et des photos magnifiques de lui, par vous, à l'Étoile.

« C'est le premier article sur lui dans SLC sous la plume de Roland Galliac, suite à ces shows, fin 1962.

« Oui j'y étais alors. Mais c'est vague. Il faut être dire que Gene Vincent ne pouvait avoir le même impact commercial.

« Daniel Filipacchi imposait-il ses goûts et ses idées, je parle du magazine ?

« Non, il nous laissait une liberté totale et tous les moyens nécessaires.

« Mais qui décidait du contenu de SLC et MAT ?

« Eh bien, je dois dire que le relationnel jouait pas mal, ainsi que l'aspect commercial.

« Voulez-vous dire que vous teniez un rôle important dans le relationnel ?

« Oui, c'est exact que cela jouait un rôle. Donc Johnny, Edgy les yé-yés Sheila ou Claude François, mais pas pour leur musique pour ces derniers, comme vous l'avez expliqué. François c'est évident. Vous avez accroché au tout début.

« Vous avez été non seulement fan, mais aussi un peu son Pygmalion. Et elle était merveilleusement photogénique, avec un impact qui dépassait largement les frontières.

« Oui, mais n'oubliez pas que Sylvie est celle pour laquelle j'ai réalisé le plus de pochettes de disque. Elle a toujours été très pro, très gentille, très disponible. Parfaite. C'est pour cela que je l'ai mise en couverture de mon dernier livre.

Propos recueillis par Christian NAUWELAERS

Vous tout juste un an que l'ariane d'Europe 1 retentit quotidiennement, du lundi au vendredi entre 13 h 30 et 15 h 30, d'une sonorité d'une tonalité douce, avec les étrangers commencent enfin à le savoir. Mais pourquoi donc cela n'est-il pas créditée ?

« Pendant l'enregistrement de « Sergeant Pepper », John Lennon est tombé sur le 56 de SLC de mars 1967 avec des photos de Claude François devant un mur bleu avec un éclairage en forme d'étoile, ressemblant beaucoup trop aux clichés des Beatles que j'avais faits alors.

« D'ailleurs, j'ai des mots avec Lennon, qui avait été très bon.

« Mais pourquoi le même genre d'idée de clichés pour Clo-Gio et les Beatles ?

« Vous savez, c'était fréquent, je ne m'arrêtais pas. J'ai eu pas pu prendre le temps d'imaginer une nouvelle mise en scène tout à fait originale pour cette occasion.

« Ensemble, on n'a pas trop accroché.

« D'autres exemples ?

« Dick Rivers, par exemple. Même Adamo, vous seriez surpris. Il a eu plus de couvertures, mais c'est en fait de n'être pas assez bien traité par le journal.

« Puis il y a les rockers. Vince Taylor s'est fait descendre en flammes dans le N°1 de SLC. On ne l'entendait guère dans l'émission. Il y a eu en tout et pour tout un seul bel article sur lui, par Raymond Mouly en 1964, avec de très belles photos par vous. Plus rien.

« Vince Taylor, c'était une caricature.

« Pourtant, sur scène... L'avez-vous vu sur scène ?

« Oui. C'était pas mal oui.

« Ou était-ce ?

« Je ne sais plus.

« J'imagine que Daniel Filipacchi n'était pas fan, c'est le moins que l'on puisse dire.

« Non, effectivement.

« Vous avez vu Gene Vincent au Théâtre de l'Étoile en 1962 ?

« Non, je ne crois pas.

« Pourtant, il existe une petite photo de Gene Vincentant Johnny à l'Étoile, parue ultérieurement dans le SLC spécial Johnny de 1965. Vous faites d'ailleurs partie du clan de Johnny ! Et des photos magnifiques de lui, par vous, à l'Étoile.

« C'est le premier article sur lui dans SLC sous la plume de Roland Galliac, suite à ces shows, fin 1962.

« Oui j'y étais alors. Mais c'est vague. Il faut être dire que Gene Vincent ne pouvait avoir le même impact commercial.

« Daniel Filipacchi imposait-il ses goûts et ses idées, je parle du magazine ?

« Non, il nous laissait une liberté totale et tous les moyens nécessaires.

« Mais qui décidait du contenu de SLC et MAT ?

« Eh bien, je dois dire que le relationnel jouait pas mal, ainsi que l'aspect commercial.

« Voulez-vous dire que vous teniez un rôle important dans le relationnel ?

« Oui, c'est exact que cela jouait un rôle. Donc Johnny, Edgy les yé-yés Sheila ou Claude François, mais pas pour leur musique pour ces derniers, comme vous l'avez expliqué. François c'est évident. Vous avez accroché au tout début.

« Vous avez été non seulement fan, mais aussi un peu son Pygmalion. Et elle était merveilleusement photogénique, avec un impact qui dépassait largement les frontières.

« Oui, mais n'oubliez pas que Sylvie est celle pour laquelle j'ai réalisé le plus de pochettes de disque. Elle a toujours été très pro, très gentille, très disponible. Parfaite. C'est pour cela que je l'ai mise en couverture de mon dernier livre.

Propos recueillis par Christian NAUWELAERS

NAUWELAERS

FRANÇOIS JOUFFA

De SLC à Vinyl-Fraise

Vous vous souvenez certainement de la photo de ce jeune journaliste le micro tendu accroupi aux pieds de Bob Dylan lors de sa conférence de presse de mai 1966 à Paris, des fameuses « Story » sur Europe N° 1 ou de la collection encyclopédique « L'Age D'Or ». Un lien : François Jouffa. Le pionnier de l'investigation musicale radiophonique est revenu sur les ondes voilà un an avec une émission sur Europe N° 1 au titre à se lécher les babines : Vinyl-Fraise.



N°1, Salut Les Copains compris - n'ont été conservés que les très courts extraits qui passaient dans les flashs (dont on peut retrouver un florilège sur le 33 tours de 1969 « L'Age D'Or Des Yéyés »). Tout le reste est parti à la corbeille. C'est aussi surprenant que l'absence de la suite aujourd'hui, aux succès des jeunes reporters : « gardez tout ! ». À partir de 1968, et jusqu'en 1975, j'ai fait des émissions sur Europe N°1 d'abord Campus avec Jacques Barsamian, qui a été répliqué par Michel Lancelotti, puis Carré Bleu en 1972, et toujours avec Barsamian, le frère à succès des « Story » (Beatles, Stones, Presley, Johnny) qui sont devenus la base des bouquins qu'on a écrits par la suite. C'est de là que sont nées les questions. C'est ce qui a posé de l'abord plus la série « L'Age D'Or ». Parallèlement, à partir de 1969, je suis devenu producteur

gistré sur place des fêtes religieuses qui ont été écrites à deux reuses. Depuis, mon plaisir c'est de voyager et de mettre en boîte des musiques très originales. Ma dernière activité folle, c'est de donner dans deux écoles de radio des cours de rock'n'roll. Il Quand je pense qu'au départ on écoutait des disques dans des boues, on a fait le plus devenu journaliste, puis professeur. J'ai préparé aussi deux livres avec Jacques Barsamian (on m'a appelé les « Isaac et Malet du P'n't »), mais ils n'ont pas été publiés. J'ai préparé aussi deux livres avec Jacques Barsamian (on m'a appelé les « Isaac et Malet du P'n't »), mais ils n'ont pas été publiés. J'ai préparé aussi deux livres avec Jacques Barsamian (on m'a appelé les « Isaac et Malet du P'n't »), mais ils n'ont pas été publiés.

VINYL-FRAISE

Vinyl-Fraise est une émission d'ouverture sur les quatre dernières décennies musicales. Elle n'est en fait pas consacrée spécialement aux années 60, même si beaucoup le pensent car on met facilement sur leur compte nombre d'airs des années 50 ou 70. Tout en étant dans la musique, j'ai toujours aimé faire autre chose, mais il y a maintenant un an j'ai eu un coup de sang quand j'ai vu certains orateurs de certaines émissions sur les sixties n'importe comment. Quand Patrice Bancel-Franc m'a proposé un programme quotidien sur Europe N°1 le virus m'a repris. Avec la disparition du vinyl le titre m'est venu tout seul. Nous sommes quatre à préparer l'émission avec Maxi à la programmation, Chantal Dumas pour la recherche des archives et Fabrice Orlando à la réalisation. Ce qui m'importe le plus c'est que beaucoup de jeunes sont fous de cette période, et non seulement ils écoutent mais ils apprennent. C'est nouveau, ce phénomène, moi à quinze ans je ne m'aurais pas fait ingurgiter Gloria Lasso ou Henri Jeunesse. En même temps, il y a des parents qui sont intéressés par Michael Jackson et des trucs d'aujourd'hui. On ne diffuse pas que des chansons, on passe aussi des documents sonores : interviews d'époque, dialogues de films, extraits de Muséum, par exemple ceux de Chuck Berry, Jimi Hendrix, Frank Alamo que l'on entend quasiment à capella superbement chanter. On a eu aussi des auditions d'actes pour le film « Cherchez l'Idole » et un concours de twist Saint-Gallier (l'apérçu) et des Simca à gagner et Johnny qui cherchait à l'Olympia. Des invités viennent régulièrement, pour parler des autres (et par là-même bien évidemment d'eux aussi), mais aussi pour parler de leur produit. On a eu Renaud, Francis Cabrel, Jean-Louis Murat, Christophe, Tony Sherry, Ronnie Bird, etc., et aujourd'hui Johnny Hallyday qui a retrouvé en direct son parlant Michel Mallory. On a aussi des auditions d'actes et on recueille leurs anecdotes liées à la musique. C'est incroyable le nombre de gens qui ont pu faire leur service avec nous, et j'ai également eu garçons et cette fille qui avaient chacun des albums des Beatles, ils se sont mariés et ça leur a fait la collection complète !

Bon anniversaire Vinyl-Fraise et longue route !

Propos recueillis par Pierre LAYANI

JOHNNY HALLYDAY

Strasbourg, 5 août 1965

Le 5 août 1965, Johnny Hallyday se produit à Strasbourg pour la Fête de la Bière. C'est un gala exceptionnel au profit de l'armée, comme celui du 20 à Toulouse, la veille n'ayant lieu que le 28 août pour un concert à Colmar. En attendant, le 5, François Jouffa, pour Europe N°1, interviewe Johnny en compagnie de Sylvie Vartan qu'il a épousée le 12 avril 1965.



Son répertoire de scène propose alors : « Mais Je Reviens », « Pour Moi Tu Es La Seule », « Ça Fait Mal », « Un Ami Ça N'A Pas De Pris », « Frankie Et Johnny », « Mes Yeux Sont Fous », « Rien Que Huit Jours », « Le Pénitencier », « One More Time, Encore Une Fois », « Money », « Quand Revient La Nuit », « O Carole », « Reviens Donc Chez Nous », « Les Monts Près Du Ciel » et « Johnny, Reviens ! ».

Jacques LEBLANC

Un reportage-photo exclusif témoigne de cette rencontre historique dont voici ici le texte retranscrit. Auparavant François nous raconte dans quelles conditions s'est passée cet enregistrement : « Johnny n'avait pas encore tout à fait terminé son service militaire qu'il reprenait déjà les concerts. A quelques jours de la veille, il chantait en plein air pour la Fête de la Bière à Strasbourg. C'était la première fois que je le voyais devant un immense public. Hypnotisé par la bête de scène, j'ai tout bonnement laissé passer le temps sans réaliser ce qu'on attendait de moi à Paris, c'est-à-dire un documentaire sonore du type « A Hard Day's Night » des Beatles.

Mais je me suis contenté d'enregistrer Johnny, qui fait le point sur sa carrière, dans sa loge-caravane. Je me suis fait respirer en rentrant à la radio avec une phrase du genre : Ce n'était pas la peine de se déplacer pour une simple interview de Johnny, il est tous les jours dans Salut Les Copains ! Cette entrevue est disponible sur le CD « Pop Culture Interviews & Reportages 1964-70 » (Frémeaux & Associés FA 5064).



- François Jouffa : Alors ce service, il est terminé ?

- Johnny Hallyday : Il sera terminé le 20 août. Je m'en ai autorisé à chanter les quinze derniers jours de mon service.

- Finalement, cette armée, ça n'a pas été trop difficile ?

- Je ne pense pas que j'ai perdu mon temps, absolument pas. De temps en temps j'avoue que cela m'a semblé long mais je ne suis pas le seul. N'importe quel militaire de temps en temps a le cafard et trouve que le temps est long.

- Le grand problème, c'était de ne pas passer pour un pistonné ou un tire-au-flanc.

- Je ne pense pas avoir été un pistonné du tout. Le ministère des armées a été assez gentil de



m'autoriser à chanter mais il a toujours voulu que je chante, euh, dans une ambiance militaire.

- Alors de reprendre votre travail, ça va être très difficile, n'est-ce pas ?

- Difficile, non. C'est surtout une question de trac. Aujourd'hui, c'est la première fois que je me produis sur scène depuis presque seize mois et j'avoue que j'en ai marre pas large.

- Vous avez beaucoup changé. Je me rappelle de vous sur la scène de l'Alhambra, en pantalon très serré, en chemise à jabot et les cheveux très longs. Et ce n'est plus du tout ça Johnny. Vous vouliez arriver, vous vouliez tirer quelque chose de la vie, et maintenant c'est fait. Vous ne regrettez pas cette époque ?

- Non, parce que maintenant j'ai compris une chose, c'est qu'on peut être heureux en ayant réussi ou sans avoir réussi. Mais il y a une chose, c'est que, quand on chante... je suis sûr que je serais beaucoup plus malheureux si je devais arrêter de chanter que si je devais arrêter d'être vedette. Etre vedette, bon, c'est bien, mais ça ne va pas plus loin.

- Si un jour vous n'étiez plus rien, et si Sylvie devenait une très grande vedette.

- Je serais peut-être jaloux, je sais pas moi, comme un homme peut être jaloux de sa femme s'il y en a d'autres qui la regardent ou des choses comme ça, mais ça c'est naturel. Je ne serais absolument pas jaloux des succès de ma femme si elle fait plus de succès que moi un jour.

- Comment allez-vous reprendre la vie tous les deux ?

- On va s'organiser de façon à... Quand moi je travaillerai, elle travaillera pas et, quand elle travaillera, moi je ne travaillerai pas.

- Vous pensez quand même avoir une vie de famille, un foyer ?

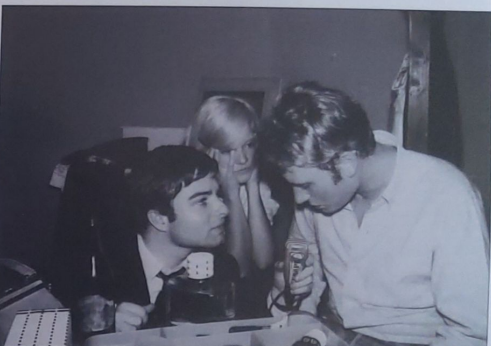
- J'espère, oui, en tout cas.

- Vous savez que pour votre public, vous êtes toujours le même, vous êtes toujours Johnny, et en fait, vous avez changé.

- J'espère, quand même, à 22 ans, ne plus avoir la mentalité de 17 ans, ce serait malheureux pour moi !

- L'armée vous a assagi dans le fond, est-ce que vous l'avouez, vous-même ?

- Ah oui, ça, je l'avoue, ouais. Ça m'a surtout posé. Ça a surtout posé mon caractère, ça m'a permis de me dominer dans beaucoup de choses. Maintenant, quand on me fait des réflexions, je me mets plus en boule comme avant, je laisse passer. Je me suis assagi : je suis un peu moins bête qu'avant. ■



JACQUES BARSAMIAN

« Ma mère, qui avait divorcée, s'est remariée avec un anglais, et dès l'âge de treize ans, en 1956, je suis allé travailler en Angleterre. C'est là que j'ai découvert, chez des amis à elle, une famille qui me gardait pendant la semaine, plein de 78 tours. Ils étaient tous des Beatles, des Presleys, Little Richard, Tommy Steele, Hal Haley... Du jour au lendemain, tout ce que je m'intéressait presque pas à l'époque, je le suis mis à acheter, ou me faire offrir, le plus des choses possible. L'économiste l'intégralité de mon argent de poche et arrivais à me payer un super 45 tours par mois... et encore ! Les premiers concerts dont je me souviens sont ceux de Brenda Lee à Londres et, plus important, celui d'Eddie Cochran avec Gene Vincent, ce que je rappelle les avoir attendus à leur sortie des coulisses, backstage, j'étais complètement en admiration ! Je préférais Cochran à ce moment-là. Ils sont montés dans une voiture qu'un feu rouge a obligé à s'arrêter cent mètres plus loin, alors, avec la poignée de fans qui étaient présents, je me suis mis à courir en leur direction, mais juste au moment où on allait arriver à leur hauteur, ils ont redémarré. Quelques jours plus tard, j'ai vu en première page d'un journal *Mort D'Une Rock-Star* l'annonce que j'ai chialé, vraiment ! Je me souviens mieux de la prestation d'Eddie que de celle de Gene, que j'ai copiée par la suite. Eddie était beau. Il se repaquetait et les filles hurlaient de joie ! Comme celle de Little Richard, sa musique était assez dure, on pourrait presque dire que c'était les débuts du *hard-rock* ! Ce que je veux dire, c'est que c'était pas aussi mais très, très musclé ! Gene Vincent, je l'ai revu au Théâtre De l'Étoile, à Paris, accompagné par un groupe de champions. Je l'ai beaucoup plus apprécié à partir de ce moment. Je ne saurais même plus dire comment j'ai vu l'annonce de son concert ! Malheureusement, nos relations se sont dégradées, beaucoup plus tard, quand en 1967, j'ai suivi une tournée de jazz. J'ai fait un papier dans *Rock & Folk* qui ne lui a pas plu du tout. Il a menacé le journal et moi de nous faire un procès. Quand il l'ai revenu, au club le *Rock And Roll Circus* à Paris en 1969, il voulait me tuer ! Les musiciens de Johnny Hallyday, qui l'accompagnait, m'ont dit : « Tu sais, il en a vraiment après toi, à cause de ton article d'il y a deux ans ! ». En fait je ne faisais qu'y dire un peu la vérité sur lui, comme se déroulait cette tournée. On sait qu'il avait alors de gros problèmes de santé, et que pour oublier la douleur, outre les piqûres, il buvait. Résultat, il était devenu complètement parano. Comme il ne comprenait pas le français, dès qu'on rit, avec le groupe *Rock'n' Roll Gang*, il croyait qu'on se moquait de lui ! Je l'ai même vu menacer de sa canne un musicien. Comme mon article racontait un peu ce dont j'avais été témoin, et que j'évoquais toutes les bières qu'il buvait dès son lever, ça ne lui a pas plu ! Sinon je l'apprécie tout

Il fut spectateur de la tournée Gene Vincent/ Eddie Cochran, journaliste à *Disco-Revue* puis à *Rock & Folk*, manager de Vince Taylor, chanteur, disc-jockey, programmeur-présentateur. Il a connu un peu toutes les facettes du monde du rock. Il se présente désormais sous l'étiquette qu'il a choisi lui-même d'informateur-historien, refusant l'infamante appellation de *rock-critic*. Les nombreux ouvrages qu'il signe (en compagnie de son ami François Jouffla) confirment amplement cette prise de position. JBM a tenté de faire parler cet important témoin.



jours. Je rachète ses disques en compact, comme ceux de Jerry Lee Lewis, Eddie Cochran, Elvis Presley bonne période, etc. C'est la musique que j'aime avoir tout, le *Rock* et *Roll* des *filles*, un certain *Rockabilly* aussi, et même les *Beatles* ou les *Stones*, ceux qui faisaient des reprises de morceaux américains, principalement noirs. C'est ce que je programme dans mon émission *Cœur De Rocker* (Europe 2 tous les dimanches à 17 h). J'aime aussi la Country, Johnny Cash,



Musik-Hall ou *Ciné-Revue*, dans *Jazz-Nagazine* ou *Jazz-Hot*, dans *Jack-Boss*, le magazine *Disco-Revue* a commencé, en septembre 1961, je l'ai tout de suite acheté. Les *Copains* du lycée m'ont poussé : « Toi qui t'y connais, tu devrais leur envoyer un article ». Mon premier envoi concernait Eddie Cochran, je n'avais pas Jean-Claude Berthon toutes les informations que je pouvais avoir alors, et les a publiées tel quel, sous le titre « Qui était Eddie Cochran ? », il a même laissé la faute que j'avais faite à mon propre prénom ! C'est en revenant de l'armée, vers 1965-1966, que j'ai travaillé régulièrement avec lui. C'était rue Lafayette, je m'occupais avec lui du *Club Des Rockers* et des abonnements. J'étais à l'entrée de *La Locomotive* pour tous les spectacles qu'il y organisait. Je faisais aussi les auditions du crochet, dont Michel Palmareff fut le vainqueur. Parmi les concurrents qui n'ont pas dépassé le stade des éliminatoires, j'ai fait la connaissance d'un garçon qui est devenu un ami par la suite, et qui avait alors pour pseudonyme, si je me souviens bien, *Screaming Lord*, ou *Von Rapp*. Il avait les cheveux longs et était habillé de peaux de panthère. C'était Marcel Rapp, qui organise maintenant des *Rencontres des Collectionneurs de Disques* à la Salle Wagram. Il était svelte, à l'époque, et chantait du rock et roll à la manière de *Screaming Jay Hawkins* ou *Screaming Lord Sutch*. Au début de ma collaboration avec Jean-Claude, je pensais que c'était pour moi une manière de rentrer dans le circuit et de trouver un orchestre. Je voulais chanter mais j'étais timide ! Quand j'avais quinze ou seize ans, dans la cours du lycée, je faisais « King Creole » pour une poignée de copains, et ça m'avait valu un mois de punition. J'avais vu les films dix fois, et je faisais les chansons, dans l'ordre, ainsi que « Tu Fris », des choses comme ça. Mais j'ai finalement laissé tomber. L'occasion de chanter ne s'est finalement présentée que quand, beaucoup plus tard. En 1966, les affaires ont mal tourné pour *Disco-Revue*. Jean-Claude Berthon m'a conseillé de contacter les gens de *Jazz-Hot* qui sortait un numéro spécial. Ce que j'ai fait, et c'est ainsi que j'ai fait partie de la première édition de *Rock & Folk*. Je faisais les *programmes*, des brèves, et quelques chroniques, mais je n'ai pas beaucoup ça. Je ne suis pas chroniqueur. D'ailleurs, quand ça va très bien, mais, personnellement, j'ai horreur de me masturber intellectuellement. Je préfère transmettre des informations.

En 1968, je suis entré à *Europe 1*. J'ai travaillé avec François Jouffla, puis avec Michel Lancelot, pour Campus. C'est là que j'ai arrêté mon expérience avec Vince Taylor, qui a duré deux ans, parce que c'était trop de problèmes en permanence ! Chaque semaine il fallait réaménager la batterie de Bobbie Clarke, qui est un superbe batteur, parce que le patron de son hôtel l'avait con-

JACQUES BARSAMIAN

Et puis Vince venait quand il voulait bien, il chantait parfois un quart d'heure avant de dire (Jacques lui-même s'accentue avec une certaine perfection) : « C'est très bien comme ça, on report ! » Il était capable du meilleur comme par exemple, une fois sur cinq, il était *GENIAL* ! Parmi les musiciens qui l'accompagnaient, j'y avait parfois Jacky Chalard et Jacques Mercier, futur *Dynastie*. Les *Copains*, mais aussi les *Disques*, qui avait déjà enregistré en simple une chanson de Cochran, et très souvent Tony Harvey (ancien guitariste de *Les Cowboys*). Les *Copains* ne lui jouait pas avec *Joe Dassin* ou *Richard Anthony*. Il le faisait en grande partie pour le plaisir. En 1970, toujours marqué par l'exemple du *New Musical Express*, j'ai rejoint Frank Lipski qui créait *Pop Music*, un hebdo. Jean-Claude Berthon avait déjà tenté l'expérience du *New Musical Express*, mais n'avait pas réussi. Les *Disques*, nous avions auparavant, mais sans succès. C'est à peu près à cette époque que j'ai sympathisé avec Patrick Gaudin, qui nous a fait alors du groupe *Alice*. Un

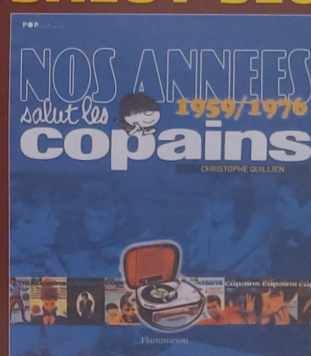
jour il m'a dit : « Je sais que tu aimerais chanter, il y a le groupe Tribu qui enregistre aux Studios d'Hérouville, viens, quand tu aurons fini leur séance, on te fera un accompagnement, et tu chanteras dessus ». C'était un Mauvaise Pensée, j'ai fait deux autres disques. J'ai de nouveau laissé tomber, jusqu'à ma dernière tentative, en 1976. J'ai fait le tour des firmes de disques avec une maquette, que j'ai finalement sorti comme auto-produit (le EP « Haute Tension »). C'est tout de même devenu une petite pièce de collection puisqu'on y entend Blou, bien avant qu'il soit célèbre, ainsi que d'autres copains comme *Rock And Roll*, à défaut d'être un grand chanteur, j'ai toujours été bien entouré ! Je ne regrette pas d'avoir pu travailler avec l'exemple du *New Musical Express* (musiciens de Johnny), les groupes *Blou*, *Rock And Roll*, *Alice*, *Tribu* ou *Dynastie* (ancien guitariste de *Les Cowboys*) le mieux produit, c'est « *Résona* », arrangé par Paul Scemama, mais il a été si peu distribué ! Je me souviens d'un concert dans une grande Salle Des Sports, à

Clermont Ferrand, l'affiche réunissait Dick Rivers, Au Bonheur Des Dames, Rock And Roll et moi. Ça s'est très mal passé ! Je ne suis planté dans les toilettes, j'ai ainsi que dans les paroles, et Serge Douadou derrière moi, qui ne criait : « bouge, bouge ! ». Je me suis dit que je ne remonterais jamais chanter sur une scène ! A partir de 1974/75, François Jouffla a écrit des séries pour *Europe 1* - *Beatles Story*, « *Les Beatles Story* », etc. A chaque fois, j'ai participé, particulièrement sur *Jouffla*, à l'écriture de *Europe 1* - *Beatles Story*, et « *Yéyé* *Story* ». Et puis s'est dit, tout avec tout, tout l'occigraphe qui avec Jean-Louis Rancurel, qu'il avait maintes fois des bouquins. Ce qu'on a fait. Puis j'ai l'idée de faire une « *Rock Story* » en trois volumes, les années 50, 60 et 70. C'est devenu « *L'Age D'Or Du Rock And Roll* » sur la génération Presley, « *L'Age D'Or De La Pop Music* » avec tous les grands groupes anglais, « *L'Age D'Or Du Rock* » avec les *Beatles*, *Stones*, *Roll*, *Rock Music* sur le mouvement musical américain sixties, enfin « *L'Age D'Or Du Yéyé* » qui ressemblait un peu à « *Idoles* ».

Story, pour environ 50 €, mais qui est tout de même une œuvre, retravaillée. Et puis j'ai commencé à rédiger, pour les animateurs d'un *phébéphébé*, un agenda, avec tout ce qui était passé, jour par jour, les années précédentes. D'idée de publier un « *Annuaire Rock* », qui a été très long à préparer ! Surtout que l'éditeur a préféré une présentation en ordre chronologique ! Ce fut un échec de la part ! Plus de deux semaines de travail ! J'ai travaillé pour *RMG-Côte d'Azur* (en FM), j'étais programmeur ! On avait une demi-heure d'écoute, vingtaine d'heures d'écoute par semaine, et quand l'équipe a complètement changé, Marc Garcia m'a proposé de revenir à *Europe*. J'ai commencé *Cœur De Rocker* en compagnie d'un jeune réalisateur / animateur, Denis Florent. On avait une demi-heure le samedi-soir. Puis on nous a programmé le dimanche, d'abord pour une heure, puis une heure et demi, puis deux heures. On a même maintenu l'émission en compagnie de Christiane. Propos recueillis par Jean-William THOURY

Le livre, « NOS ANNÉES 1959/1976 » (Flammarion), par Christophe Quillien est l'excellente même. L'auteur nous replonge avec délectation dans notre adolescence, tant du côté de l'émission de radio que du magazine Salut Les Copains, avec de nombreux témoignages des différents intervenants (Michel Poulain, Michel Bernard Brillié, Raymond Mouly, Jean-Pierre Frimbois, Jean-Marie Périer, etc.). L'iconographie (1000 illustrations) est superbe et s'intègre parfaitement au texte. Évidemment on aurait aimé en avoir de toujours plus. Notamment sur le feuillet des Malheurs De Sylvie (dont l'indicateur est dû aux Sunlights) avec Sylvie Vartan en 1963, qui succède au Club Des Cinq ; sur le cocktail organisé au Golf Drouot en parallèle de la Nuit de la Nation le 22 juin 1963 ; comment se déroulaient les émissions où, durant deux heures, un artiste animait SLC avec Denis Presley, Bernard Blier, etc. Enfin, il y a la litte sur la fin de SLC à la radio. Si pour l'équipe du début cela a lieu fin mars 1968, pour l'auditeur il n'en est rien. Ainsi, en cette fin mars, au journal de 19 heures, alors le plus écouté de France en matière de radio, le directeur d'Europe N°1 Maurice Siégel et son adjoint Jean Gorini viennent présenter, exceptionnellement, la nouvelle grille de programme de la station. Dans le cadre de cette refonte, la seule émission maintenue est Salut Les Copains, tandis que Maurice Biraud, de Neuf Heures A Bibi, passe à 23 heures, que Dans Le Grand Paris au profit de Campus ; Salut Les Copains reste à l'antenne et gagne même une demi-heure, en débutant à 16h30 jusqu'à

SALUT SLC



Europe N°1 en présence de Johnny Hallyday, Claude Lelouch, etc. SLC est remplacé par *Disco-Pop* de Pierre Lattès (en provenance du Pop Club) qui ne dure que trois mois de fin, faute d'audience. Si, à Europe N°1, Salut Les Copains était effectivement un Etat dans l'Etat, c'était aussi un programme-phare qui, en dix ans d'existence, a marqué à la fois ses jeunes auditeurs mais également leurs parents comme l'un des plus grands événements radiophoniques des années 60 et a donné naissance à un empire de presse. Ce livre (160 p.) retrace minutieusement tous les moments palpitants de l'incroyable saga Daniel Filipacchi-Frank Ténol. Automatiquement disponible pour tous ceux qui ont vécu cette époque dorée et tous ceux qui auraient aimé la vivre. Jacques LEBLANC

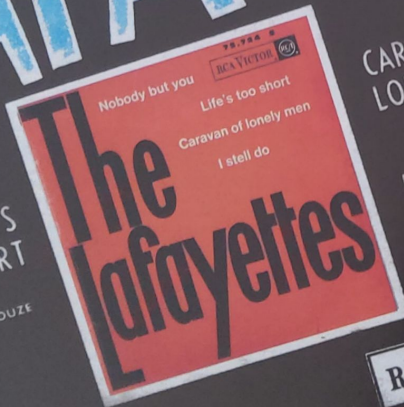
REFERENDUM
DES LECTEURS
de
"SALUT LES COPAINS"

NOBODY BUT YOU

THE LAFAYETTES

LIFE'S
TOO SHORT

J. C. TRAMBOUZE



CARAVAN OF
LONELY MEN

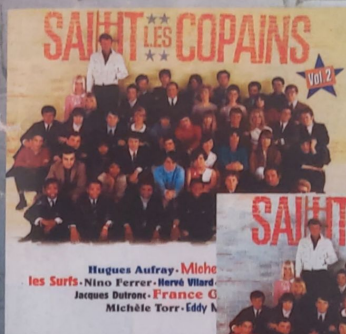
I STELL DO

Super 45 t. 75.724

RCA VICTOR

SALUT LES COPAINS

3 COMPILATIONS pour se replonger
dans l'univers des années 60 !



Huques Aufray - Michel
les Surfs - Nino Ferrer - Hervé Vilard
Jacques Dutronc - France G
Michèle Torr - Eddy

1963 1966
Vol. 2



J. Nino Ferrer - Nicoletta - Antoine
Charden - Johnny Hallyday
rigotte Bardot - Jacques Dutronc
II - Joe Dassin - Ronnie Bird

1966-1969



Les Chaussettes Noires - Johnny Hallyday
Sheila - Françoise Hardy - Gilbert Bécaud - Brigitte Bardot
Richard Anthony - John Varley - Frankie Jordan - Claude François
Huques Aufray - Frank Alamo - Daniel Gérard

1960-1963

1960 1963
Vol. 1

1966 1969
Vol. 3

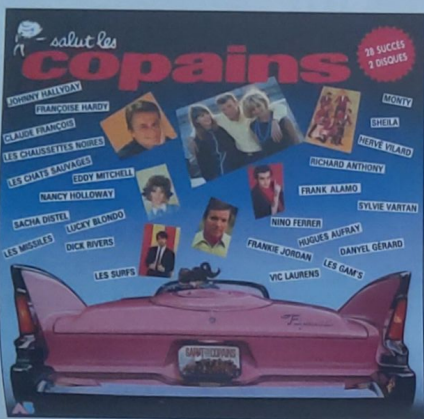
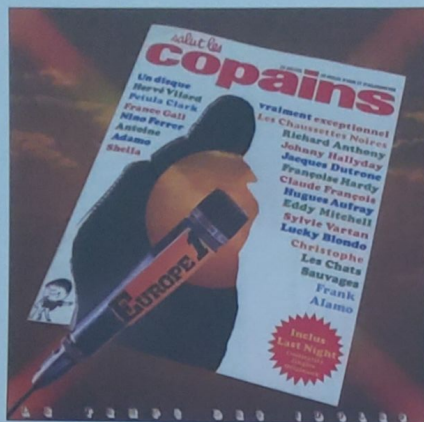
Tous les «copains» enfin réunis sur trois disques :
Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Claude François, Sheila,
Nino Ferrer, Jacques Dutronc, Françoise Hardy...

DISPONIBLE EN CD & K7

la si belle

PolyGram

La photo historique de Jean-Marie Périer réalisée le 12 avril 1966 au studio des Acacias, jour du premier anniversaire de mariage de Johnny Hallyday et Sylvie Vartan.



L'HISTOIRE DE

salut les copains

Par Christophe Quillien

Europe

ENT

Sur la célèbre photo du magazine Salut Les Copains prise par Jean-Marie Périer le 12 avril 1966, jour du premier anniversaire de mariage de Johnny et Sylvie, on peut reconnaître, de gauche à droite et de haut en bas : Johnny Hallyday (1), Sylvie Vartan, enceinte de David (2), Jean-Jacques Debout (3), Hugues Aufray (4), Catherine Ribeiro (5), Eddy Mitchell (6), Daniel Gérald (7), Claude Clari (8), France Gall (9), Serge Gainsbourg (10), Frankie Jordan (11), Michèle Torr (12), Sheila (13), Chantal Goya (14), Dany Logan (15), Michel Pige (16), Ronnie Bird (17), Mony (18), Sophie (19), Noël Deschamps (20), Jacky Moulère (21), Annie Philippe (22), Claude François (23), Eileen (24), Guy Martel (25), Billy Bridge (26), Michel Berger (27), Michel Laurent (28), Nicole Surfs (29), Adamo (30), Thierry Vincent (31), Tiny Yorg (32), Antoine (33), Françoise Hardy (34), Benjamin (35), Dick Rivers (36), Monique-Surfs (37), Hervé Vilard (38), Joce-



lyne (39), Dave Surfs (40), Rocky Surfs (41), Coco-Surfs (42), Pat-Surfs (43), Patrick Le Petit Prince (44), Chouchou (45), Richard Anthony (46) et Christophe (47). Si Petula Clark (aux États-Unis) et Frank Alamo (retenu dans sa caserne) sont absents, de même que Nina Ferrer (arrivé en retard), on peut s'étonner que Lucky Blondie, Danny Boy, Eric Charden, Long-Chat, Joe Dassin, Michel Delpech, Olivier Despas, Alice Dona, Eddy, Larry Greco, Hector, Nancy Holloway, Marie Laforet, Vic Laurens, Les Lionceaux, Guy Marchand, Marianne Mille, Les Missiles, Claude Righi, Bismuth, José Sely, Henri Salvador, Michel Sardou, Mike Shannon, Stella, Scone, Vince Taylor, Edie Vartan, Pierre Vassiliu et... Daniel Filipacchi n'aient pu être également présents. Quant à Jacques Dumont, Michel Fugain, Michel Polnareff et Erick Saint-Laurent ils ont manqué le coche de quelques semaines en débutant leur carrière juste après la réalisation de ce cliché historique.

C'est en 1959 que débute Salut Les Copains, titre emprunté à un succès de Gilbert Bécaud de 1957, sur l'antenne d'Europe N°1, 1647 mètres grandes ondes. Cette émission conçue pour les jeunes par Daniel Filipacchi et Frank Ténor, qui animent le soir Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, est alors programmée chaque jeudi (le jour de congé des adolescents à 17h30) et est présentée par une étudiante américaine prénommée Suzy durant une demi-heure. Au début le succès n'est pas au rendez-vous. Aussi, très vite, Lucien Morisse, le directeur des programmes de la station, demande à Daniel de prendre en charge l'émission qui, en 1960, devient quotidienne, du lundi au vendredi, et dure dorénavant de 17h à 18h. Au fil des mois elle s'allonge rapidement jusqu'à 18h30 puis 18h40 et enfin 19h d'où le célèbre slogan : « De 5 à 7, SLC-Salut Les Copains ». De même elle sera très vite diffusée également le samedi et enfin le dimanche sur un véritable raz-de-marée radiophonique occupant l'antenne d'Europe 1 sept jours sur sept. Du jamais vu. Au départ, les artistes programmes, présentés par la voix chaude et complice de Daniel, sont surtout anglo-américains tels Paul Anka, Bill Haley, les Platters, Cliff Richard et bien sûr Elvis Presley, mais aussi Georges Brassens, Jacques Brel, Charles Aznavour, Gilbert Bécaud et Richard Anthony. Enfin, en mai 1960, Johnny Hallyday effectue des débuts spectaculaires avec « T'aimer follement ». La force de Daniel, assisté de Michel Poulain à la réalisation et à la programmation, est d'une part de se trouver face à un désert radiophonique du côté de la concurrence. Le Collège Du Rythme sur Paris Inter et plus tard Balzac 10-10 sur Radio Luxembourg n'arriveront jamais à toucher aussi fortement l'esprit copains. D'autre part, l'équipe de Daniel ne manque pas d'idées et Salut Les Copains développe avec succès des séquences musicales qui rythment avec bonheur l'émission. En ouverture et en clôture il y a bien sûr le fameux Chouchou de la semaine qui permet à un artiste de passer deux fois, lui offrant la meilleure exposition possible. C'est le cas fin 1962 de Claude François avec « Belles ! Belles ! Belles ! ». Il y a aussi l'inusable Musée de Salut Les Copains qui permet de réécouter des succès vieux d'un an ou deux, dont l'indicateur « Honky Tonk Trumpet » est joué par Dave Bartholomew. Le Gros Plan, le Banc d'essai, l'Invité du jour et le Coin du spécialiste sont d'autres rendez-vous très suivis où intervient plus spécialement Frank Ténor, qui remplace à l'occasion Daniel Filipacchi à l'antenne. Ces séquences permettent d'illustrer avec trois chansons un style musical ou à un artiste de venir en présenter trois autres parmi ses préférés du moment. Il y a encore l'illustration sonore d'un morceau en version originale et son adaptation en français, parcours initiatique qui donne à l'auditeur l'occasion de mieux se familiariser avec les arcanes de la musique. Sans oublier bien sûr l'indétrônable Hit-Parade. Et puis, un jingle marquant : « Une nouveauté vient d'arriver-A SLC Salut Les Copains », voit la présentation en avant-première du nouveau disque d'un artiste par l'artiste lui-même. Car toutes les vedettes, étrangères ou françaises, jouent le jeu, soit pour une séquence (Ray Charles, Cliff Richard, les Beatles, Rolling Stones, Who, etc.), soit les temps d'une émission complète où Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Eddy Mitchell, Claude François, Sheila, Françoise Hardy, Dick Rivers, Adamo, Christophe, Antoine, Jacques Dutronc, Michel Polnareff, Julien Clerc, etc. sont pendant deux heures aux côtés de Daniel pour vivre l'émission avec tous les copains. Au cours de ces séquences, quelques auditeurs privilégiés ont la chance de rejoindre les stu-

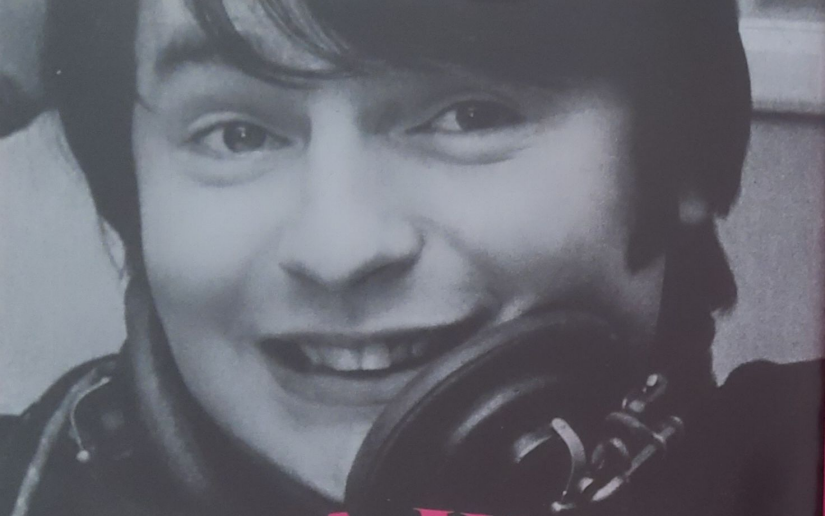
SLC-SALUT LES COPAINS



Daniel Filipacchi : de 5 à 7, SLC - Salut Les Copains.

dios de la rue François-1^{er} pour dialoguer avec Daniel. Parmi ceux-ci Michel Brillié, dit Bernard pour éviter toute confusion avec Michel Poulain, devient vite un pilier de Salut Les Copains. À partir de juin 1962 l'émission est relayée par le mensuel du même nom qui va lui aussi devenir le plus gros succès de la presse magazine des années 60, dépassant en moins d'un an le million d'exemplaires. Dès lors

entre la radio et les pages du journal se crée une véritable synergie faisant de SLC les trois lettres les plus populaires de France. Le 22 juin 1963, place de la Nation à Paris, 150 000 copains sont au rendez-vous de Daniel pour le premier anniversaire du magazine avec un festival de premier choix réunissant les Gam's, Frank Alamo, Danyel Gérard, Les Chats Sauvages, Richard Anthony, Sylvie Vartan et Johnny Hallyday. L'événement, à partir de 17h, tous les transistors sont branchés sur Europe 1 en compagnie de Daniel et son équipe. Les publicités lues par Annie Beauchamps puis Madeleine sont prêtes à se savourer fou-rire, surtout au moment des directs avec la route du Tour de France cycliste ou au moment du Flash de 18h présenté par André Arnaud. Durant toutes ces années les jingles ponctués avec efficacité l'émission. De nombreux artistes s'y prêtent de bonne grâce : C'est le coin du spécialiste ; Il est classé onzième C'est le Chouchou de la semaine ; SLC-Salut Les Copains-Au revoir-On vous dit à demain ; SLC-Ét voilà le Musée ; Un invité vient d'arriver-A SLC Salut Les Copains ; Les airs que vous aimiez dans le passé-Sont maintenant dans le Musée de Salut Les Copains ; etc. Il en va de même pour les indicateurs avec le plus célèbre d'entre-eux, en 1960-61, « Last Night » par les Markeys (dont les Barons, Lou Bennett, Daniels, David Ede et Edie Vartan offrent des covers) qui inaugure SLC et reviendra à l'antenne à partir de 1967. « Last Night » est suivi par « Brother Daniel » de Lou Bennett (1961-62), « SLC Twist » d'Eddie Vartan (1962), « SLC Surf » par les Gamblers (1963, également responsables des séquences « Le Banc d'Essai », « Le Gros Plan » et « L'Invité Du Jour » sur le même disque), « Big Train » par Booker T. & The MG's (1964), « Dawn » par le David Rockingham Trio (1965) et « SLC Jerk » par les Lionceaux (1966). Au fil des années, Daniel Filipacchi et Frank Ténor, de plus en plus pris par l'édition de journaux (Salut Les Copains, Lui, Mademoiselle Age Tendre), se font secondariser par Michel Poulain et Bernard Brillié. À compter de 1966 ce dernier présente régulièrement SLC en alternance avec Monty et bien sûr Daniel. Le 12 avril 1966, pour le premier anniversaire du mariage de Sylvie Vartan et Johnny Hallyday, le photographe des idoles Jean-Marie Périer réunit à leurs côtés 45 autres vedettes pour un poster historique publié dans le numéro de juin de la revue. En avril 1968, Salut Les Copains devient Super SLC, de 16h30 à 19h, avec Hubert Wuytaye (en provenance de Dans Le Vent) du lundi au vendredi et Daniel chaque samedi. Michel Brillié rejoint alors Campus avec François Jouffé puis Michel Lancelot en soirée. Puis l'émission revient à son horaire habituel, 17h-19h, avec comme animateurs Jean-Bernard Hebey et le canadien Michel Desrochers jusqu'en juin 1969, date à laquelle Daniel Filipacchi choisit de se consacrer uniquement à la presse et de saborder après dix ans de bons et loyaux services SLC. Trois lettres qui ont rythmé le temps d'une décennie toute une génération de copains, partie prenante de la magie musicale de ces sixties flamboyantes quand chaque jour à 17h tous les copains et copines avaient rendez-vous sur Europe N°1 à l'écoute de Salut Les Copains avec Daniel Filipacchi. C'est une partie de cette magie qui est contenue dans les trois CD PolyGram, conçus avec la complicité de Juke Box Magazine, témoignages de l'épopée SLC Salut Les Copains. Jacques LEBLANC



LA VIE QUE J'AI ME

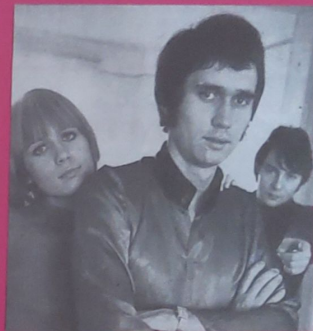
ET LA VIE QUE JE N'AI ME PAS
PAR MONTY

C'est bien connu, Monty est le garçon le plus gai, le plus sociable, le plus gentil qui soit. C'est devenu une étiquette, un cliché. Il est bon de rappeler aussi que Monty est un auteur et un interprète plein de talent: son succès en est la preuve. Depuis qu'il s'est totalement associé avec Eric Charden pour écrire de merveilleuses chansons, on prend Monty très au sérieux. Né le 18 février 1943 dans le Cher, Monty a toujours vécu à Paris où il poursuivait des études d'architecture. Sans passion d'ailleurs, car son passe-temps favori, la chanson, prit vite le pas sur ses études. En 1962, il passe une audition chez Barclay. Timide, il n'espère pas autre chose que de voir ses chansons retenues pour être chantées par d'autres. Mais on lui conseille de travailler sa voix pour devenir interprète.

Un an plus tard, il se sent prêt à enregistrer, et son premier disque est fort bien accueilli. « Même si je suis fou », « Un verre whisky », « Bientôt les vacances » rendent vite Monty très populaire. Chanteur sans prétention, dynamique, gai, il laisse passer la vague « protest song » et, après « Rythm' and blues » et « Amou-cliation Monty-Charden », « Les rêves d'enfant », « Le cœur d'une fille » et « La vie que j'aime... ». Cette vie photos que le grand rêve de Monty serait de faire du cinéma, en metteur en scène, ou en acteur (mais plus tard). Il voudrait aussi avoir beaucoup, beaucoup d'enfants... Dix huit, si possible!

J'AI ME MES AMIS

Surtout quand je joue aux cartes avec eux parce que j'ai beaucoup de chance et que ça me rapporte un peu d'argent de poche. J'aime Stone et Eric Charden, mes voisins, j'aime Sheila, ma meilleur amie, et des tas d'autres amis moins célèbres



Au milieu de Sheila Les Chardens avec Sheila en 1967

avec 20 livres en poche

RONAN O'REALLY est un irlandais ambitieux. Son grand-père mourut richissime et son père démarra sans aucune aide pour devenir lui aussi milliardaire. En 1962, RONAN O'REALLY, suivant donc la tradition familiale, débarqua à LONDRES avec 20 livres en

poche soit 270 malheureux francs, laissant près de DUBLIN l'énorme maison paternelle et des relations très fortunées.

Le soir même, il contrôlait les entrées à la porte d'un CLUB de SOHO où il avait loué une chambre minable. Au bout d'un semaine, il était directeur du CLUB et fondait peu de temps après le STUDIO 61 afin de donner des cours de perfectionnement aux « aspirants vedettes ».

RADIO CAROLINE

UN VIEUX RAFIOT, UNE ANTEENNE DEMESUREE, C'EST LE PREMIER RADIO-CAROLINE

STORY

Un chèque de 20.000 livres

Un soir, un honorable businessman, le MAJOR OLIVER SMEDLEY lui signait un chèque de 20.000 livres pour réaliser une idée qui germaît depuis quelque temps dans l'esprit de l'ingénieur O'REALLY. RADIO-CAROLINE venait de naître. CAROLINE en hommage à la fille de KENNEDY — un autre ambitieux irlandais — pour lequel O'REALLY nourrissait la plus vive admiration.

Un vieux rafiot enregistré à Panama

Il naît un vieux « rafiot » suédois enregistré à PANAMA entre l'Irlande et l'Angleterre. Le bateau est équipé d'un matériel émetteur dernier-cri. Quelques présentateurs, quelques techniciens qui se relaient : 8 jours en mer, 8 jours à terre et assurément des émissions, des bulletins d'information fort succinets et de la musique « POP ». Le succès ne tarde pas à venir, le succès, c'est-à-dire beaucoup de publicité. O'REALLY achète un second bateau qu'il installe sur la côte Sud, au large de l'île de MAN d'où il peut « couvrir » toute l'agglomération londonienne. Cette fois, l'affaire se corse : dans la plupart des pays non-européens, qui le veut peut installer un poste émetteur, il suffit de se faire attribuer une longueur d'ondes, d'un assez grand terrain car les câbles sont nombreux, d'un pylône métallique, d'un modeste studio et de quelques présentateurs et techniciens. En EUROPE, il en va différemment : radio et télé sont des monopoles de l'Etat (RADIO-LUXEMBOURG et EUROPE N° 1 ont leurs émetteurs hors de FRANCE). Les stations sont donc peu nombreuses et elles doivent varier les programmes pour contenter toutes les catégories d'auditeurs, du jeune « minet » au grand-père nonagénaire, POLNAREFF pour l'un, TINO ROSSI pour l'autre. Or, RADIO-CAROLINE se trouve à l'extérieur des eaux territoriales et échappe donc à toute juridiction ; en conséquence, la station ne règle même pas de droits d'auteur aux vedettes dont elle passe les disques !

Le gouvernement britannique s'alarme de cette atteinte au monopole de la sacro-sainte et ennuyeuse B.B.C. Justement une tempête dresse RADIO CAROLINE vers la côte et les eaux territoriales. Le POST MASTER GENERAL, M. BLENN se frotte les mains, les autorités battent la semelle sur la plage. Le reflux remporte l'émetteur flottant vers la haute mer. RADIO CAROLINE est sauvée. Mais t'en a-t-on O'REALLY a un beau bateau tout neuf. Il se l'est offert avec ses énormes bénéfices (un milliard d'anciens francs de recettes publicitaires en 1965 pour des frais de gestion fort limités). Quant aux transistors des yés-yes long 260 m pour écouter RICK DANE, le présentateur-vedette de RADIO CAROLINE qui est cependant concurrencé très sérieusement depuis un mois par RADIO ENGLAND qui diffuse 24 heures sur 24 et sur 240 m de la musique « POP » et couvre l'Angleterre entièrement. Ce dernier émetteur est installé sur un bateau américain ultramoderne : L'OLGA PATRICIA. D'autres émetteurs se sont installés en divers endroits : au large du

DANEMARK et des PAYS-BAS où dans l'estuaire de la Tamise sur des forts de défense anti-aérienne datant de la dernière guerre, mais bien sûr, toujours en dehors des eaux territoriales, ainsi RADIO-CITY (299 m).

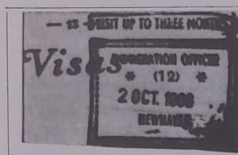
20 MILLIONS D'AUDITEURS

Les auditeurs des « Pirates des ondes » sont nombreux, 20 millions, estime-t-on. D'abord, il y a tous les yés-yes qui n'ont que faire du baratin académique des présentateurs de la B.B.C. et de leur musique à l'eau de rose (il existe aussi en Angleterre des TINO ROSSI...) et préfèrent l'accent américain-irlandais des disc-jockeys de RADIO CAROLINE et les derniers succès du HIT-PARADE. On cite même le cas d'un chanteur, SCREAMING LORE SUTCH, peu connu, et c'est dommage du public français, qui avait créé RADIO CITY et ainsi assuré une large publicité à ses « tubes ». Il vendit ensuite RADIO CITY en 1964.

Les « pirates », donc, ont aussi de nombreux auditeurs parmi le public plus âgé mais celui-ci écoute volontiers RADIO-LONDON et RADIO-BRITAIN qui diffusent un programme de musique légère sans vraiment être « IN ».

RADIO CAROLINE connaît aussi en FRANCE une vogue sérieuse, et les privilégiés qui, habitant en bordure de la Manche, le reçoivent dans de très bonnes conditions, n'y sont pas pour rien. Mieux, chez CASTEL, la boîte « IN » par excellence de PARIS, où toutes les célébrités du moment ont leur bouteille de scotch, on écoute très régulièrement RADIO CAROLINE grâce à une antenne haute de 7 mètres installée sur le toit.

Bref, il y a encore deux ou trois ans, rares étaient les auditeurs qui pouvaient se vanter d'avoir entendu sur un poste anglais autre chose que des cantiques ou un présentateur bavard comme seul sait l'être un anglais quand il est lancé. Grâce à un irlandais ambitieux, les choses ont bien changé dans la vieille ANGLETERRE.



mini-news



POLNAREFF A LA TELE ANGLAISE
Il est fort question que Michel Polnareff aille faire quelques télé à Londres. Le timide Polnareff doit se réjouir du projet car il adore les anglais... D'ailleurs les Anglais le connaissent déjà depuis ses disques passent très souvent sur les ondes d'Outre-Manche, notamment à Radio-Caroline.

ERIC BURDON ECRIVAIN

Le chanteur des « Animals ». Burdon est sur les traces de John Lennon, il a écrit un livre qui s'intitule « Going out my head » (sorti de ma tête). Dans ce livre, Eric Burdon raconte les impressions recueillies au cours de ses voyages aux U.S.A. Il donne notamment ses idées sur la discrimination raciale et sur les différentes religions.

RENCONTRE FRANÇOISE - TOM

Françoise Hardy, au cours d'un récent enregistrement, à Londres, de son nou-

veau disque « Comme », a rencontré Tom Jones dans les studios de la maison Pye. Ils ont bavardé durant une heure.

LA MINI-JUPE AMOVIBLE

Les couturiers londoniens ne sont jamais à court d'idées. Ils viennent d'inventer la mini-jupe composée de bandes amovibles que l'on peut raccourcir ou allonger à volonté.

LA MINI-JUPE DECOREE DE L'ORDRE DU BRITISH EMPIRE

En mal dernier, Mary Quant, qui inventa la mini-jupe, a reçu de la Reine, l'O.B.E. (alors que les Beatles n'avaient obtenu que le M.B.E.). C'est Norman Harnell, couturier officiel de sa majesté qui lui a remis la fameuse décoration, presque à contre-cœur, puisque Harnell n'est pas partisan de la mini-jupe ! Le « Mary Quant Limited », société de la créatrice prévoit 3 milliards de

chiffre d'affaires, pour 1966, dont une grande partie sera exportée. De quoi ravir la Reine !

LE « BEATLE »

BAISSE A LA BOURSE

Vous n'êtes pas sans savoir que les Beatles se sont constitués en Société Anonyme et qu'à ce titre, ils sont cotés à la bourse de Londres. Dès leur introduction sur le marché, ils ont eu une cote élevée. Aujourd'hui, le Beatle baisse car les actionnaires craignent que la déclaration de John Lennon concernant la popularité des Beatles et de Jésus-Christ ne déclenche une très vive réaction dans divers pays, U.S.A. et Espagne notamment. Pourtant, les disques se vendent bien (115 millions en 1965) et les Beatles connaissent des formes nouvelles de popularité. Aux U.S.A., justement, la télé présente 4 personnages de dessins animés qui ressemblent étrangement à nos vedettes.

ROBERT MADJAR : DU CHOUCHOU DES COPAINS A ICI PARIS

Tout le monde se souvient du petit personnage espiègle et chevelu apparu en mai 1963 dans le N° 10 de Salut Les Copains : Chouchou. Il a même eu droit à deux super 45 tours ou sa voix est celle de Jean-Jacques Debout passée en vitesse accélérée. Cette icône miniature des années 60, dessinée par Fax, avait été rachetée par Daniel Filipacchi comme fil conducteur d'un cahier de nouvelles insérées dans SLC. L'homme qui collationnait toutes les infos dévoilées à la manière ironique et inimitable de Chouchou s'appelle Robert Madjar. Ce journaliste d'origine algérienne et de mère bordelaise, aujourd'hui rédacteur en chef de l'ici Paris, a pleinement vécu la formidable aventure musicale des premières années de Salut Les Copains avant d'accomplir un parcours professionnel sinueux mais sans fautes qui continue toujours. Il nous a paru intéressant de recueillir pour vous quelques souvenirs de ce témoin/acteur d'une décennie infiniment riche et chatoyante dont on n'aura apparemment jamais fait le tour.

Robert Madjar : J'ai effectué mon service militaire à Montlhéry puis à la caserne Duplex à Paris. J'étais stagiaire au Parisien Libéré à cette époque et à la fin de mes obligations militaires mon capitaine m'a dit qu'il connaissait un général ami de Robert Lazurick, le propriétaire de L'Aurore. Suite à ce piston (et un amusant quiproquo où Lazurick m'a confondu au téléphone avec le général !), j'ai

été engagé de nuit à ce journal, rue Richelieu à Paris. Entre deux dépêches je courais au Golf Drouot tout proche où Henri Leproux m'a dit que Salut Les Copains cherchait de jeunes journalistes pour cette revue nouvellement créée en juin 1962. J'ai donc fait la connaissance de Daniel Filipacchi, Frank Ténor et Raymond Mouly notamment, les piliers de SLC. Au Golf, Mals à L'Aurore on m'a déconseillé de les rejoindre. Filipacchi était considéré comme un fou et ils ne donnaient pas trois mois de survie à Salut Les Copains. Mais j'étais trop tenté. Je suis quand même entré à SLC en 1963 tout en terminant un contrat de nuit à L'Aurore. J'ai commencé par m'occuper de la rubrique Salut Les Bouquins puis en mal est apparu, en remplacement de SLC Actualités, le cahier de Chouchou qui était comme un journal dans le journal, sous forme de courts échos d'actualités musicales diverses. Les infos, outre celles que je trouvais moi-même, m'étaient



Eric Vincent, Roland Galliac, Jean-Pierre Frimbois, Raymond Mouly, Jean-Marc Pascal, Robert Madjar : l'équipe rédactionnelle de Salut Les Copains photographiée par Benjamin Auger.

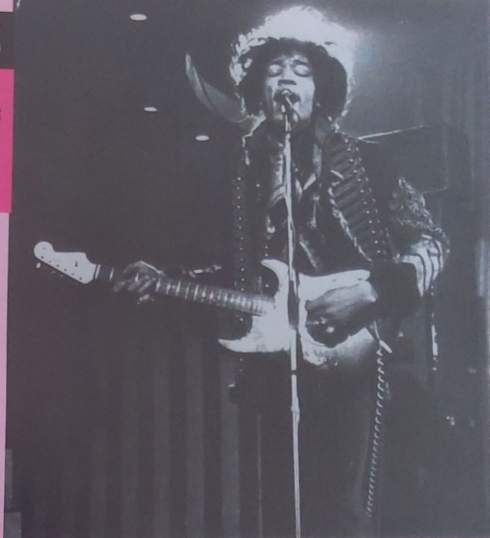
SOUVENIRS, SOUVENIRS

si les artistes sont bien sûr les acteurs privilégiés de la vie musicale des années 60, les journalistes et photographes ne sont pas pour rien dans la découverte par le public de leurs talents de chanteur ou de musicien. Après Jean-Claude Berthon de Disco-Revue

apportées par les collaborateurs du magazine comme Eric Vincent, Roland Galliac, puis Jean-Pierre

et Frank Ténor de Salut Les Copains, Juke Box Magazine vous fait découvrir deux de ces hommes de l'ombre, Robert Madjar, journaliste à SLC, et Jan Olofsson, photographe suédois, correspondant à Londres de la presse scandinave.

Frimbois et Michel Tallitinger et d'autres. Je centralisais tout. Nous avions aussi une équipe de photographes en béton avec Jean-Marie Périer, Tony Frank, Bernard Leloup et Benjamin Auger. Nous sortions beaucoup, notamment pour récolter des informations. Outre le Golf Drouot, nous allions dans une foule de clubs comme la Locomotive, le Cintra (square de l'Opéra), le Club de l'Etoile de Paul Pacini, la Licorne, le Spaghetti, le Bilboquet, le Saint-Hilaire, etc. Nous avions des notes de frais spéciales pour cela ! A cette époque, je travaillais encore la nuit à L'Aurore, puis je sortais en boîte. Un peu plus tard je me suis occupé des Dauphins également, un groupe que vous connaissez bien à Juke Box Magazine. Enfin vers 10 heures du matin j'arrivais à SLC. Je ne dormais presque pas mais c'était naturel ! Et la vie était beaucoup moins chère. C'est surtout maintenant, par comparaison, que l'on se rend compte que c'était une période privilégiée. C'est au Golf que j'ai rencontré les Dauphins et c'est suite à la demande de Henri Leproux que je m'en suis occupé. Je leur ai trouvé des engagements dans divers endroits que je connaissais comme le Spaghetti, le Bilboquet et bien d'autres. Les Dauphins n'ont jamais vendu beaucoup de disques mais ils ont tourné beaucoup. Ils étaient très demandés, ils jouaient et ils chantaient très bien. A



Jimi Hendrix le 2 mars 1967 au Marquee Club pour l'émission allemande Beat Club.

JAN OLOFSSON : PHOTOGRAPHE DES SWINGING SIXTIES

« Can I Get A Witness (Puisse avoir un témoin) chantaient Marvin Gaye et les Rolling Stones en 1964. Ils en avaient un, discret et régulier, qui ressemblait depuis quelque temps : le photographe Jan Olofsson, un suédois installé à Londres durant toute l'époque des swinging sixties. Ce sympathique artiste a vécu une existence de rêve à cette période, pour tout fan de rock. Ami de toutes les stars ou presque, témoin privilégié et actif de maints concerts et événements, Olofsson - qui réside toujours à Londres - s'était retiré du monde musical pour devenir photographe animalier. Mais en 1989, en nettoyant son garage, il a

eu la surprise de retrouver plus de cinq cents négatifs, datant de son époque rock en Angleterre ! La valeur historique d'un tel patrimoine ne peut être estimée. Jan Olofsson a bien voulu livrer plus de détails sur son histoire pour Juke Box Magazine, en attendant la parution d'un recueil de ses meilleures créations avec des photos de stars du rock rarement ou jamais vues.

Né en 1945 à Malmö, en Suède, Jan Olofsson a été très tôt influencé par la vogue du rock'n'roll américain, très populaire dans les pays scandinaves. Jan se souvient qu'il y avait deux clans importants chez les jeunes : les fans d'Elvis Presley et ceux de Tommy Steele ! Lui préférait Elvis. La mode des teenagers était influencée par celle des Américains, avec les parties de dragage et de frime dans l'artère centrale de Malmö au volant de voitures rapides. A cet âge tendre, Jan tâtonne de la chanson sous le pseudonyme de Rock Ola lorsqu'il gagne notamment un concours en reprenant du Presley, mais sans enregistrer de disque. Au début des sixties, il émigre à Hambourg où il se retrouve plongeur ! Il y connaît ainsi les Beatles, dont il devient un vrai copain, surtout de John Lennon, un peu comme dans le film « Backbeat » qui retrace la période 1960-62. Malheureusement il existe très peu de photos de cette époque héroïque avec Jan Olofsson. Sentant d'où vient le vent et encouragé par son ami avec les futurs géants du rock, Olofsson s'installe bientôt à Londres pour y devenir correspondant de divers journaux suédois comme Bildjournalen. Il ne réalise pas de portraits en studio des artistes, mais opère dans les concerts, lors d'interviews et souvent sur le plateau de la fameuse émission télé Ready Steady Go. Selon les souvenirs que Jan garde de ce programme légendaire, il n'y avait pas plus d'une demi-douzaine de photographes dans les studios Rediffusion à Wembley où il prenait les groupes en répétition avant l'arrivée du public. Olofsson était le seul photo-

porter étranger accrédité. A cette époque (1963-65), il est également attaché de presse de Manfred Mann et John Leyton. Outre son travail proprement dit, Jan Olofsson est un vrai passionné, invité à de nombreux concerts et parties, notamment au Marquee

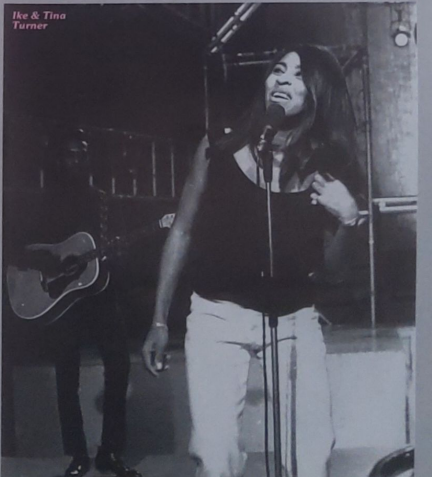
et au Bag O'Nails, mythiques clubs londoniens. Comme il le raconte, en 1966-67, il pouvait y avoir Keith Richards et Mick Jagger dans un coin, John Lennon et Paul McCartney dans un autre, et Jimi Hendrix au bar. Mais il ne reste que peu de traces iconographiques de ces sor-

ties nocturnes. Olofsson respectait trop les musiciens et tenait trop à leur amitié pour les mitrailler sans arrêt. Il venait donc en général en tant que simple invité, sans son appareil. Un souvenir marquant pour lui reste une soirée au Lotus House, sur Edgware Road, où les



Les Yardbirds, époque Jeff Beck, à l'émission Ready Steady Go.

Ike & Tina Turner



Vince Taylor





A Bruxelles en juin 1965, Robert Madjar avec les Animals, Dani, Benjamin et Eric Vincent.

Salut Les Copains on bénéficiait aussi des voyages. En Angleterre bien sûr. Mais en Belgique cela bougeait beaucoup aussi. Je me souviens du fameux concert des Animals à Chatelet en 1965. Claude François passait en vedette et des rockers belges lui ont balancé des tomates. À partir de ces années je me suis senti particulièrement proche de Jacques Dutronc, Michel Polnareff et Eric Charden également. Aux Éclairs Du Lion d'Argent en 1966 (un établissement aujourd'hui disparu) il y a eu l'élection de miss Beatrix qui a remporté Stone, on était tous dans le jury et Eric Charden a voté contre elle ! Un autre jour à Londres Jean-Marie Périer, le photographe-vedette de SLC, m'a demandé de m'occuper de Ronnie Bird, de lui donner un coup de

pouce, mais il est parti pour les USA et a commencé à bourlinguer. Ça ne s'est pas fait. Un peu plus tard j'ai commencé à me dire qu'il fallait savoir partir à temps. Après avoir vécu très bien toute cette époque, je suis entré en août 1967 à Li Paris qui se trouvait à l'époque rue du Faubourg Saint-Honoré. Jean Marilly (passé depuis en même-temps) en était le rédacteur en chef. Ici Paris ne faisait pas encore partie du groupe Filipacchi. J'y ai commencé comme pigiste avant de devenir salarié, chef des infos, puis rédacteur en chef adjoint. En décembre 1974 Filipacchi m'a rappelé, je suis entré à OK (ex-Mademoiselle Age Tendre). Après quelques changements et transferts je suis revenu à Li Paris en août 1988, quand ce titre a été racheté

lors de la fusion Hachette/Filipacchi. J'y suis toujours. Je n'ai pas eu de difficulté à évoluer et je continue d'une certaine façon à fréquenter les artistes et les vedettes. Il est vrai que pour certains il a été dur de se réadapter. Il faut comprendre qu'il n'est pas toujours possible de repartir à cinquante ans comme à vingt, dans un contexte totalement chargé et beaucoup plus difficile. Parmi les anciens journalistes de Salut Les Copains, je revols entre autres, de temps en temps, Roland Gallac qui écrit des articles sur le karaté et les voitures, Jean-Marc Pascal, à l'origine un transfuge de Nous Les Garçons Et Les Filles, s'occupe aujourd'hui d'une société de sacs plastique, Jean-Pierre Frimbois avait lui fondé la revue de football Onze. Eric Vincent lui



Robert Madjar avec Françoise Hardy.

n'a pas quitté la maison puisqu'il dirige le magazine Vidéo 7. Raymond Mouly, qui était le plus âgé de nous tous, a pris sa retraite. Quant à moi, je suis très heureux d'avoir pu vivre à fond et témoigner d'une époque aussi formidable. Et nous continuons aujourd'hui !

Robert Madjar et Johnny Hallyday.

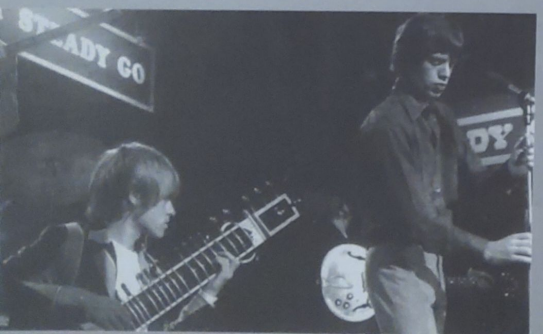


Beates l'avaient comé. Cynthia Lennon lui parlant de ses problèmes, sujets de plaisanteries diverses pour John ! La grande majorité des stars des années 1965-69 figurent à son palmarès de photographe : les Beatles, les Rolling Stones, Jimi Hendrix, les 68, Tina Turner, James Brown, les Who, les Yardbirds, les Cream, Stevie Wonder, Tom Jones, Sonny & Cher, les Kinks, Julie Driscoll, les Bee Gees et une foule d'autres, tout aussi importants ou moins connus. Il possède même quelques clichés de Johnny Hallyday et Sylvie Vartan et de Vince Taylor ! La photo préférée de Jan Olafsson est celle qu'il a réalisée de Johnny Cash à l'Hammersmith

Odéon en 1966, en coulisse, montrant le Man n°1 black dans une pose particulièrement cool et ténébreuse à la fois. Jimi Hendrix est bien représenté à son catalogue. En effet, Jan est présent le 2 mars 1967 au Marquee quand Jimi s'y produit live pour la fameuse émission TV allemande Beat Club. Quelques jours après, le photographe de nouveau le Noodoo child dans le bureau de son manager Chas Chandler (ex-bassistes des Animals) lors d'une interview avec la jeune journaliste suédoise Barbra Nordström, qui couvre la scène rock londonienne pour des publications scandinaves. Malheureusement Olafsson envoi de nombreux né-

gatifs à ces revues qui les ont perdus ou détruits depuis ! Comme on le sait, bien peu alors en Suède, comme ailleurs, soupçonnaient à l'époque la valeur historique que ces documents allaient acquies au fil des années ! Il existe aussi un tee-shirt promotionnel diffusé par Jan Olafsson intitulé « The Smoke » représentant Jimi Hendrix soufflant de la fumée lors de son interview par Barbra Nordström. En 1969, Olafsson commence à collaborer aux bureaux londoniens de la firme suédoise Oga Records, pour laquelle enregistrent notamment les Hep Stars, futurs Abba. Une nouvelle période de sa vie débute alors, plus business qu'auparavant. Il crée le club londonien Titta, devenu plus tard Flicker (ce qui veut dire filles en suédois). Et surtout, avec Mikki Dallo (le producteur des Sorrows), Jan Olafsson fonde le label Youngblood qui engendre quelques hits comme « Indian Reservation » par Don Fardon, « In A Broken Dream » par Python Lee Jackson alias Rod Stewart et « I Found My Freedom » par Mica S. Katie Kisssoon. Pour l'anecdote, Jan a même l'occasion de rencontrer brièvement Elvis Presley le 10 juillet 1972 au Madison Square Garden. Mais au fil des années le business devient de plus en plus difficile pour les indépendants. Aussi, en 1983, suite à des litiges dus à un mauvais partenariat, et plus tard à des problèmes conjugaux, Olafsson préfère revenir à la photographie. Aujourd'hui le photographe John Franklin imprime ses photos et en colonise certaines à la main, avec un grand talent. De nombreux magazines et des expositions diverses font également découvrir l'œuvre de Jan Olafsson dont une depuis le 4 août à l'Akshurst Gallery de Londres. Sans oublier, comme mentionné plus haut, le livre annoncé pour la rentrée chez l'éditeur suédois Benedikt Taschen Verlag, en distribution internationale, avec de sensationnels clichés de ce photographe venu du froid. Ouvrez donc l'œil, et le bon !

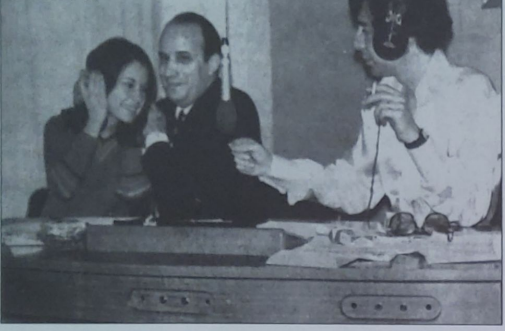
Propos recueillis par Christian NAUWELAERS



Les Rolling Stones à l'émission télévisuelle anglaise Ready Steady Go.



Hubert au micro
de Dans Le Vent.



Ceux qui ont pu voir Hubert Wayaffe en invité, savent l'été 1962, dans la double soirée de TF1 consacrée à l'histoire de Salut Les Copains, ont sans doute été touchés par son dynamisme et sa spontanéité. Loin d'une nostalgie purement marchande, Hubert a su faire passer par sa seule présence la magie privilégiée d'une époque qu'il a marquée autant que toutes les idoles des jeunes d'alors. Sa personnalité est restée miraculeusement intacte et inchangée. En quelques minutes d'une tour courte apparition, on comprend comment le charme et la magnétisme naturels de quelqu'un sont plus importants que tous les plans de carrière et tous les diplômes. Il est resté le même, celui pour qui comptait avant tout l'amitié et le sens de la fête.

LES DÉBÜTS

C'est le 6 janvier 1939 que naît Hubert Wayaffe à Neuilly. Après une jeunesse qui le voit pratiquer de nombreux métiers, de pilote dans l'aéronavale à vendeur en tout et n'importe quoi, il attend chez Vogue comme représentant. Suite à une fugue en Espagne, il perd sa place mais grâce à quelques relations de la firme, dont Jean Geoffroy, attaché de presse et photographe occasionnel, il se voit poussé au 26 bis rue François 1^{er}, Paris 8^e, à l'Europe N°1 qui recrute pour des essais. Cela se passe à l'automne 1953. Le directeur des programmes, Lucien Morisse, nommé de cours, ayant eu des difficultés financières du futur insoumis à la tchatche ravageuse, embêté par le prétendant speaker, lui remet une enveloppe avec 300 F et quelques instructions : « Vous commencez demain ». Très vite, après un court passage dans la tranche 16-17h, Hubert Wayaffe – baptisé Hubert par Robert Morisy – Wayaffe, tout compliqué – se retrouve à Service De Nuit. Il y fait équipe avec une autre débutante, la comédienne Anne Perez, qui quitte peu après cette émission nocturne pour rejoindre Maurice Braillet à la radio. De cette époque Hubert garde un choud souvenir. Il est tout de suite accueilli sans aucune réticence par Maurice Braillet, Jacques Martin, Francis Blanche. C'est le temps de la franchise camaraderie du genre « Viens petit, on va rigoler ensemble » et si on l'emmène à la radio le 1^{er} de l'été, Hubert impose rapidement un style moderne, à l'américaine, bien dans le ton de la radio préférée des jeunes. Côté finance, ce n'est pas toujours la rose. Si l'on demande une petite rançonne pour une machine à jingles, Maurice Ségol se fait torturer l'oreille. De celle d'Hubert n'est jamais sortie la sentence du patron : « De toute façon, c'est du dénuement que naît le génie ».

DANS LE VENT

C'est avec Dans Le Vent qu'Hubert expose littéralement lors de l'été 1964. Sous l'égide de Michel Cogoni, cette émission est très populaire. Sur Eu-

S'il est un nom qui symbolise en France la joie de vivre et la passion de la musique dans les années 60 et 70, c'est Hubert Wayaffe, l'homme aux yeux verts ! En cette période de réminiscences Salut Les Copains, il nous paraît bon d'évoquer la carrière de cet animateur brillant, chaleureux et drôle qui, de Dans Le Vent à Radio 2, a produit sur Eu-

rope N°1 des émissions presque aussi légendaires que SIC. C'est sans prétention, totalement impossible dans le cas d'Hubert, que nous retracons les grandes lignes d'un parcours particulièrement heureux et ensoleillé. Nous y avons été aidés par un entretien qu'il a accordé à Jacques Leblanc et Christian Nauwelaers de JBM.

nouvel EP de Henri Salvador. Alors qu'il ne s'agit pas du thème vedette, Henri Salvador avouant qu'il n'aurait pas ce morceau. Mais Hubert craque à juste titre ou à juste titre. Le succès est total. Il en va de même pour « **Jaune Barbe** » des Prells, « **What Is Soul** » de Bert E. King, « **Hey Joe** » de Jimi Hendrix (que Hubert a découvert à Londres fin septembre 1966 avec son ami Johnny Hallyday et Eddy Redding), « **A White Shade Of Pale** » du Procol Harum, etc. et, plus tard dans Super SIC, « **Rain And Tears** » par les Aphrodite's Child. A se demander, avec le recul, si Dans Le Vent n'a pas été presque aussi écouté que Salut Les Copains ! Un jour Lucien Morisse présente un sondage à Hubert qui ignore tout de cette nouvelle technique. Il pense que ce sont les Belges qui s'en sont servis en premiers, dans les pays avoisinants. Lucien Morisse, dans le sondage, indique que 97,8 % pour Dans Le Vent, soit deux Belges sur 100 qui écoutent autre chose, ou rien ! L'émission se déplace parfois en province. Hubert se souvient que des milliers de gens se rendaient à la gare ou à l'aéroport, la nuit, pour aller à la radio. Hubert se souvient que des milliers de gens se rendaient à la gare ou à l'aéroport, la nuit, pour aller à la radio. Hubert se souvient que des milliers de gens se rendaient à la gare ou à l'aéroport, la nuit, pour aller à la radio.

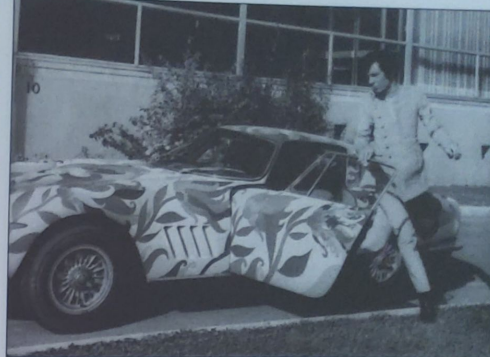
AVEC LES BEATLES

Comme écouleur de talents, Hubert fait souvent mouche également. Un jour, il rend visite à son pote George Harrison à Londres, qui le fait assister au tournage d'un court métrage, « **It's Not Unusual** », matraqué par Hubert, impose Tom Jones. Néanmoins celui-ci lui téléphone en demandant si le marché tient toujours, acceptant de venir aux conditions financières d'AVANT le succès, avec son groupe les Square à la Locomotive. Les artistes, même étrangers, apprécient tant Hubert que c'est à lui que Jack Jagger remet en premier le soupié de « **Satisfaction** » des Rolling Stones et même en Angleterre en août. Hubert se retrouve aussi très apprécié et même un peu acteur dans la saga Beatles. Il a les découvertes en janvier 1964, de leur fameuse série de concerts à l'Olympia. On connaît l'éternelle question : qui était la vedette des Beatles, Trini Lopez ou Sylvie Vartan ? Il faut

répondre les Beatles, comme l'indique le programme. Mais Hubert lui se souvient d'une série de shows commencés avec Trini Lopez en vedette, et les Beatles en tant que stars (qui obtinrent donc le spectacle) à partir du troisième jour. Lors de l'interview de Jean-Michel Brossé, publiée dans Libération peu après la fermeture provisoire, le patron actuel de l'Olympia mentionne en vedette du spectacle, Trini Lopez. Et pourtant les critiques de ce spectacle de janvier 1964 – portant il est vrai sur un seul concert de la série – évoquent bien les Beatles en vedettes. A ne plus rien comprendre ! Il est vrai que lors de l'émission spéciale Olympia du 14 avril 1967 sur TF1, Dick Rivers n'a pas hésité à prétendre y avoir chanté avec les Beach Boys en première partie, alors que c'est l'inverse !

Mais revenons en 1965, année où Hubert tient la rubrique MAT. Juke Box dans Mademoiselle Age Tendres, jusqu'en 1968, présentant les disques les plus populaires du moment. Hubert contribue à la deuxième venue des Beatles à Paris, au Palais des Sports, le 20 juin 1965. A l'hôtel George V où logent les quatre garçons... dans le vent (bien sûr !). Hubert vient les voir. Il fait chaut, John Lennon se repose sur la moquette, derrière un parapluie ouvert pour avoir de l'ombre. George Harrison est assis sur une tendre côté court, jouant avec un gadget idiot et marant, un ressort mécanique qui descend l'escalier ! Plus important, Paul McCartney s'adresse à Hubert pour lui faire écouter une maquette vieille d'une semaine seulement, puisqu'enregistrée le 14 juin. Il précise : « Je crois que j'ai pris un peu de temps, je me suis un peu égaré ». Hubert, qui est un peu de temps, je me suis un peu égaré. Hubert, qui est un peu de temps, je me suis un peu égaré. Hubert, qui est un peu de temps, je me suis un peu égaré.

Hubert avec Paul Proby.



connu ici ou aux Etats-Unis où nous connaissons principalement « **Yesterday** » par les Beatles.

AVEC JOHNNY

Toujours en 1965, Hubert Wayaffe devient un des grands copains de Johnny pendant son service militaire. Le 12 avril, à Locomotive, avec Carlos, Long Chris et Larry Greco, Hubert fait partie de la garde rapprochée de Johnny Hallyday et Sylvie Vartan pour le mariage des deux idoles des jeunes. Il signe aussi les paroles de quelques reprises pour Johnny : « **Les Monts Près Du Ciel** », « **Mountain Of Love** », « **Zip A Dee Yeh** », « **Zip A Dee Do Dah** », « **Laisse Un Peu D'Amour** », « **Leave A Little Love** », etc. avec Johnny, l'original : « **Avec Une Chanson** » pour le LP « **Johnny Chante Hallyday** ». Il travaille également avec les poètes de Les Hallyday, Pour les Locomotives il adapte « **Passes Le Temps Sans Toi** », « **Time Is On My Side** », « **Hey Hey Bo Diddley** », « **Hey Hey Good Looking** », « **Ne Ris Pas** », « **No Reply** », « **Tu Fais Fausse Route** », « **She Ain't No Good** » et « **Mon Obsession Me Pursuit** » (« **Nowhere To Run** ») aussi au répertoire d'Annie Markee pour laquelle il traduit « **Quand Mon Ami Pleure** » (« **When My Baby Cries** »), « **Ce Mur De Haine** », « **Mountain Of Hate** », « **Est-Ce Que Tu Me Veux, Die ?** », « **Can't You Just See Me** » et « **Cette Fois** ». « **Satisfied** », est aussi crédité sur « **Fraulein** » de Long Chris, « **As-Tu Jamais ?** » (« **You Ever** ») de Vic Laurens, « **Tu N'Es Pas Pour Ronnie** », « **A Legal Matter** » de Ronnie Bird (« **A garçon super gentil et intelligent** », dit Hubert), etc. Même la belle Marianne Faithfull a recours à lui pour ses disques en français. Pour son adaptation de « **Zip A Dee Do Dah** » du groupe fictif Bob B. Soox & The Blue Jeans (produit par Phil Spector), Hubert n'a le temps de consacrer que quelques minutes, au bord d'une console d'enregistrement, avant que Johnny ne s'empare des paroles ! L'auteur Hubert Wayaffe n'est certes pas celui qui touche les chèques les plus microboliques de la SACEM, cette activité restant marginale pour lui. Même Hubert ne peut pas tout faire. Mais il a obtenu un beau succès malgré tout avec l'excellent « **Les Monts Près Du Ciel** » par Johnny Hallyday.

LA PHILOSOPHIE D'HUBERT

A l'évocation d'un tel parcours, la question « **Tu rendais-tu compte à l'époque à quel point tu étais privilégié ?** » s'impose. Hubert répond : « **Où. On pensait qu'on avait la chance inouïe, inexplicable, de vivre tout éveillés un rêve magnifique** ». L'ajoute un fantastique bande de copains toujours prêts à rire, à s'éclater, à s'entraider si nécessaire, sans contrats et sans avocats. Sans le savoir sans doute cette joyeuse tribu recrée l'ambiance des romans vécus de Henry Miller. Créativité, insouciance, sexualité

heureuse et débridée, et culte des potes et des vœux. L'argent coule entre les doigts sans se crisser dessus comme tout souvent aujourd'hui. Hubert dit à ce propos : « **On s'en fout ; à quel point n'avait pas de sous, les autres payaient pour lui ; celui qui avait de l'argent payait pour les autres. Le mot gestion était à peu près inconnu. Cible, marketing, chef de produit : on ne connaissait pas** ». Hubert considère que ces années ont témoigné d'une richesse créative inouïe, plus encore que ce qu'on pense. A son avis, elles sont aussi importantes sur le plan musical que les périodes d'émulation entre les grands compositeurs classiques. Pour lui, Paul McCartney est aussi essentiel que Beethoven. Les USA s'étant fait distancer par l'Angleterre, une saine rivalité est apparue. Elle a généré une pléthore d'albums de part et d'autre qui concentrent les nouveaux standards. De nos jours Hubert apprécie aussi les bons jeunes créateurs, mais pas à la dance ou la techno. Il a eu à ce sujet une réflexion intéressante et qui va loin : « **La techno remplace le service militaire parce que ça oblige tout le monde à marcher en cadence en étant abruti. Quand on enlève le swing, on enlève la nuance ; si on retire la nuance, on fabrique des gens mesquins** ». Langue de bois, connais pas ! En ce qui concerne son rôle de DJ, Hubert s'envoie avec un maître mot : l'hospitalité. A l'inverse des présentateurs qui utilisent les artistes comme faire-valoir pour eux-mêmes, sans doute la raison pour laquelle Hubert est toujours aimé et apprécié de nombreux artistes, même lorsqu'il ne peut – provisoirement ou non – leur être utile sur un plan promotionnel. Pour présenter un disque, Hubert compte en mesures pour parler dans le rythme de l'intro en servant l'artiste, et non en la minuant !

HUBERT, ROSKO ET CHARLOTS

Quand Rosko arrive à l'Europe N°1 (voir JBM N°11), c'est recommandé par Trini Lopez à Hubert ! Lucien Morisse engage donc Mike Rosko Prescott en 1964. Loin de crandre un réel événement, Hubert lui cède avec plaisir son émission dominicale, élargit son rôle à celui de chroniqueur, et, tout cela, Hubert compte en mesures pour parler dans le rythme de l'intro en servant l'artiste, et non en la minuant !



Hubert
présente
Sylvie
Vartan
avec
« Aveu »
Chanson

petite Savoyarde paumée mais volontaire à la voix exceptionnelle habile un temps chez Hubert : Nicole Gironi, future Nicoletta. Elle a l'habitude de dire alors : « Je suis sa femme de ménage ». Hubert aime aussi souvent Dans Le Vent en direct du Miroir des Modèles-Miroir d'Anjouville ou à débuts Serge Gainsbourg, un club situé rue du Boulogne, derrière le Palais Royal. Dick Rivers y fête son anniversaire en avril 1966. En juin, un autre souvenir d'Hubert est là à cet endroit : la naissance des Charlots ! Présents des l'après-midi pour préparer l'émission, Les Problèmes venus pour accompagner Antoine créent une parodie de « Je Dis Ce Que Je Pense Et Je Vis Comme Je Veux ». Gérard Philippi a apporté un accordéon ! Plus tard cela donnera « Je Dis N'importe Quoi Et Je Fais Tout Ce Qu'On Me Dit », le premier disque des ex-Problèmes-devenus Charlots. Un groupe présenté donc en premier par Hubert à Dans Le Vent. 1967 est une année frénétique comparable aux trois précédentes, avec un bonus occasionnel : la télé. Hubert est ainsi visible le 31 octobre 1965, lors de la diffusion sur la 2^e chaîne du concert des Beatles au Palais des Sports le 20 juin, annoncé par lui-même, comme le confirme notre ami Michel Vial, collectionneur paternel en archives radio-télé. Puis c'est en vedette qu'il apparaît le 11 février 1967 dans la fameuse émission Dim Dam Dom de Daisy de Galtard dans la séquence Face A Face : Hubert Contre Rosko. La revue française Humo du 11 fé-



Hubert présente Otis Redding à l'Olympia.

vrier 1967 évoque par ailleurs un programme de Dans Le Vent où Hubert a réuni Johnny Hallyday, Sylvie Vartan et Adamo pour interpréter une chanson en italien ! Malheureusement il ne reste que très peu d'archives de Dans Le Vent et Hubert ne les a pas conservées non plus. A cette époque Hubert, bientôt imité par Rosko et le Tour de Nesle, ouvre un restaurant, le Bistingo, rue Saint-Benoît, avec son ami Carlos, le secrétaire de Sylvie Vartan. Des jazzmen y jament jusqu'à ce que des plaintes de voisins obligent les deux compères à ne garder qu'un pianiste et les disques ! L'endroit devient un rendez-vous obligé du showbiz, en concitoyenne et non en concurrence avec la Tour de Nesle de Rosko. Les jolies filles gravitent autour des habitués connus comme une garde de charme rapprochée, renouvelée et souvent consommée dans la bonne humeur générale ! C'est soit le 16 avril 1967 (séquence Otis Redding dans l'émission Sacrée Jeunesse, 2^e chaîne), soit le 23 juillet (émission Jazz sur la 1^{re} chaîne) qu'Hubert est à nouveau visible à la télévision en tant que présentateur du premier Muscorama d'Otis Redding à l'Olympia, en septembre 1966. Toujours dans le domaine de la TV, le programme de la RTB Format 16-20 se déplace à Paris pour son sujet sur les disc-jockeys. Dans l'esprit de Dim Dam Dom on a droit à la confrontation entre Hubert (Dans Le Vent) et Rosko (Minimax) mais aussi Gérard Klein (17-19 sur 18-29) et Monty et Michel Bernard Brille (Salut Les Copains en présence de Daniel Filipacchi). Leur éclairage est pour le moins titillant et original car l'émission présente les disc-jockeys cités dans leur studio à RTL, France Inter et Europe N°1, entourés de quelques vedettes, sous toutes les coutures, mais jamais Hubert qui assure le commentaire en voix off récriminant d'une manière humoristique contre ses concurrents et amis durant une grande partie de cette insupportable émission Canal Jimmy a depuis rediffusé cette aimable plaisanterie.

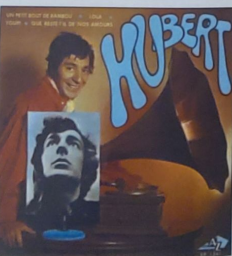
LES PONEYTTES

Du 19 au 21 mai 1967 Hubert est présent à Woluwe Saint-Lambert, une commune de Bruxelles, pour la 3^e édition de Wulu City, un festival organisé dans le cadre de ce parc d'attractions. Le 19, Françoise Hardy passe en vedette. Le 20, autre ambiance avec les Who, annoncés par Hubert dans le cadre d'un Muscorama spécial incorporé à Dans Le Vent. Le 21 Hughes Aufray prend le relais. Après la Locomotive, en 1966-67, Hubert devient l'un des piliers des Muscoramas qui sont retransmis chaque mardi en direct de l'Olympia lors de Dans Le Vent (et dont les meilleurs extraits sont rediffusés le dimanche midi sur Europe N°1, présentés par Robert Marcy puis Robert Willy). Il a ainsi l'honneur de présenter pour la première fois en France James Brown, Otis Redding, etc. Grand copain de Johnny (avec qui il s'essaye à la course automobile), c'est lui qui commente en direct le spectacle Haly-

day du Palais des Sports, en novembre 1967, en compagnie de Sylvie. Entre-temps, dans son numéro de septembre, SLC consacre un article amusant à notre ami Hubert : l'abominable homme des ondes ! Le fin de l'an de grâce 1967 raréfie encore les heures de sommeil d'Hubert. Le cinéma l'appelle. Il tourne « Les Poneyttes » de Joël Le Moigne dans le rôle d'un PDG play-boy, avec Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Danyel Gérard, Rosko... et une débutante de 17 ans : Corinne Piccoli, devenue célèbre plus tard sous le nom de Corinne Cléry, l'héroïne du film « Histoire D'O » ! En 1967-68 on n'en est pas encore là et les deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre, tels Richard Burton et Liz Taylor commençant une folle passion sur le plateau de « Cléopâtre » ! C'est un amour sincère et non publicitaire ; Hubert et Corinne se marient à Paris quelques semaines plus tard, avec Gilbert Bécaud, Mireille Darc et Claude François pour témoins. Quant au film il est qualifié de plus grand bide de l'histoire du cinéma par Hubert, avec une seule représentation à l'Olympia en 1968. Invisible pendant plus de 25 ans, « Les Poneyttes » est depuis sorti en vidéo. Le tournage en lui-même demeure un souvenir de film dans le film, une suite de gags et facéties sans fin, avec en outre le metteur en scène Joël Le Moigne honorant la script-girl pourchassée par sa femme, Hubert est aussi la vedette d'un roman-photo dans Télé Poche.

UN PETIT BOUT DE BAMBOU

D'après son livre « Le Cloche Cœur », publié en 1975, c'est fin 1968 qu'une certaine lassitude s'empare d'Hubert, accablé par une passion pour sa jeune épouse. En outre, les temps changent, les jeunes deviennent plus politisés, en colère et moins insouciant. Michel Lancelot, un autre disparu qu'Hubert n'appréciait pas, pour raisons personnelles, impose un autre ton, plus intello, aux antipodes du yé-yé avec Campus qui succède à Dans Le Vent sur Europe 1 en avril 1968. Parallèlement, Salut Les Copains change de format et devient Super SLC, avançant son horaire de 18h30 (au lieu de 17h) à 19h. Daniel Filipacchi charge Hubert de présenter cette nouvelle mouture. Comme quatre ans auparavant – avant de remplacer Michel Goni dans son programme – Hubert traîne les pieds pour s'installer au micro d'une émission popularisée par un autre. En fait Super SLC s'inscrit dans la continuité du Salut Les Copains de la grande époque. Hubert continue aussi de voyager. Son fameux *thair* est prouvé une fois de plus lorsqu'il découvre la comédie musicale « Hair » à New York et importe l'idée à Paris. Il appelle des gens comme Julien Clerc, Ronnie Bird, Gérard Lenorman et d'autres pour leur faire découvrir cette musique et ce projet, avec le succès que l'on sait. Michel Jonasz, lui, refuse soigneusement de consacrer à sa propre production. Tout se monte très vite, mais Hubert lâche tout début 1969 et s'envole pour Tahiti, laissant « Hair » suivre son destin, après un petit détour par la chanson. En effet, tout comme son compère Carlos, il enregistre également, dans le genre crooner, à l'automne 1968 un super 45 tours, « Un Petit Bout De Bambou », de Gilles Marchal, qui obtient un bon succès d'estime (disque AZEP 1241). Arrangé et enregistré par Bernard Estardy avec l'aide de Mickey Baker, Maxime Saury et Raymond



Le super 45 tours d'Hubert en 1968.

Hubert, Larry Greco, Jean-Pierre Pierre-Bloch, au mariage de Sylvie Vartan le 12 avril 1965 à Locmouille.





OTIS REDDING

Hubert sous les projecteurs avec Antoine.



Suzadze, ce EP contient aussi *« Lola »* d'Eric Charden, *« Youpi! »* adaptation de *« Happy »* de Lee Hazlewood et *« Que Reste-T-il de Nos Amours »* de Charles Trenet.

Cet exil est annoncé par une étonnante prémonition dans le numéro de Salut Les Copains de novembre 1967. Dans le roman-photo *« Nous Trois, Richard, avec Richard Anthony (un de ses vrais amis du showbiz), une réplique attribuée à Hubert dit : « Et si je parais m'installer à Tahiti... »* Cette fiction devient réalité début 1969, peu après la parution de son disque *« Un Petit Bout de Bambou »*. En 1968 Hubert s'est aussi essayé à la comédie musicale avec *« Indécrotte »* (l'Homme au Costume Blanc), née d'un pari fou : Réunis chez le fameux ingénieur du son Bernard Estardy, une clique de joyeux drilles, à savoir Hubert, Johnny Hallyday, Carlos, Nicole Croisille et André Pousse, décide d'enregistrer une œuvre au fur et à mesure de sa création ! Richard Bohringer commet le scénario, Nicole Croisille est l'héroïne, Hubert le prince charmant et André Pousse... comme au cinéma... le méchant. A la fin, Dédé Pousse s'exclame : « Quel est l'abruti qui a écrit une histoire pareille, j'aimerais pas ça du tout ! » Bohringer répond : « C'est moi l'auteur... Et Pousse rétorque : « Eh bien voilà l'auteur », assort d'une claque magistrale ! Selon Hubert, Bernard Estardy possède toujours les bandes de ce chef-d'œuvre inédit dont il avait été question d'en confier une mise en images à Jean-Gabriel Albicocco mais sans suite. Donc ce n'est pas avec un tout nouveau statut d'idole de la chanson qu'Hubert débarque à Papéete ! Il y retrouve un pote qui fabrique l'électricité sur place et accepte d'investir dans une idée d'Hubert. Spot : une société d'organisation de spectacles à Tahiti. Il s'agit d'inviter les amis chanteurs d'Hubert, qui se produisent à l'œil ou pour pas cher, les musiciens étant bien sûr payés, avant de partir de vacances gratuites avec Hubert : ils font du bateau, vont voir les îles et leurs habitantes, etc. Par la suite Hubert découvre aux Philippines des groupes qui copient les titres anglosaxons de façon étonnante. Du coup il s'improvise impresario. Avec l'aide de deux honorables correspondants, l'un à Saïgon, l'autre aux Philippines, Hubert vend les orchestres à des boîtes de Saïgon fréquentées par des GI's.

ANNÉES 70, LE RETOUR

À son retour de Tahiti, en 1970, Hubert appelle Françoise Hardy. La chanteuse est une des seules personnes à lui avoir écrit pendant son exil : une lettre pleine d'amitié et de chaleur. Hubert souhaite la revoir et ensemble ils vont assister à une émission de Jean-Bernard Hébert, diffusée sur RTL, avec George Harrison qui se déroule chez Maxm's.

Surprise : en pleine interview, Harrison se lève pour venir embrasser son vieux copain Hubert installé près du podium ! Puis, après un passage à RMC, Hubert revient à Europe 1 en 1973 avec un concept ramené d'un voyage aux États-Unis avec Claude Brunet : Radio 2. Il s'agit de la play-list d'un cinquantaine de disques choisis en concertation par tous les programmeurs pour donner une couleur à l'antenne. Cette station dans la station est audible chaque soir sur Europe 1 de 20h à 3h du matin. Ce concept révolutionnaire la radio et annonce avant l'heure le phénomène FM. Jacques Barsamian et François Joffa y créent leurs fameuses Story sur Johnny Hallyday, les Rolling Stones, le Ye-Yé, etc. Lors d'une fabuleuse Nuit du Rock consacrée aux classiques du rock'n'roll, ils reçoivent la visite en studio de Dick Rivers, Billy Bridge et de bien d'autres. En 1975, à l'heure la parution discrète, chez Laffont, du *« Cloche Coeur »*, sorte de journal intime d'Hubert déarrant à l'époque de sa rencontre avec Corinne Piccoli en 1967. Hubert logeait chez son ami Raymond Le Sénéchal, pianiste et compositeur. Un jour arrive l'écrivain Lucien Bodard qui occupe la chambre d'Hubert, découvre son cahier... et l'amène chez Laffont. La publication de ce livre, malgré son accord, gêne Hubert qui n'avait pas relu son opuscule avant son édition. Il est vrai

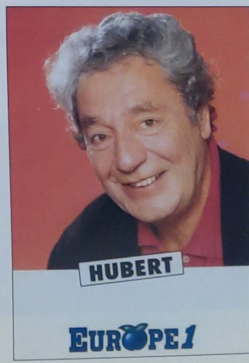
qu'il s'y dévoue et se met à lui, se réveillant plus profond et sensible qu'on ne le croit. Avec un culte de l'amitié et de la liberté, un refus de la queue de saucisson, un esprit aventurier, rigolard et infiniment sympathique. Mais Hubert, embarrassé, ne fait aucune promotion pour *« Le Cloche Coeur »*. Son apparition chantante au début de l'année suivante dans la comédie musicale *« Mayflower »* d'Eric Charden et Guy Bontempelli est également discrète.

À partir de 1977, Hubert organise avec succès les Olympiades d'Europe 1, chaque année dans un pays différent. Les premières ont lieu à Marrakech : compétitions sportives entre des dizaines de stars : Johnny Hallyday, Claude François, Michel Sardou, Richard Anthony, Carlos, Eddy Mitchell, etc. Hubert consacre plusieurs mois par an à la mise sur pieds de ces festivités publicitaires pour Europe 1 et réussit à décrocher un budget confortable en séduisant divers sponsors. Août 1977 marque un point d'orgue triste pour Hubert. Il bat probablement tous les records d'écoute mais pour un très douloureux événement : la mort d'Elvis Presley, pour laquelle Europe 1 l'a envoyé en reportage à Memphis avec François Ponchelet. En 1978, réjouissances avec un nouveau mariage (il ne les compte plus !) avec Simone Floirat, la fille du président Sylvain Floirat d'Europe 1.

EUROPE 1 TOUJOURS

À partir de la fin de cette décennie la carrière d'Hubert s'éloigne un peu des spotlights après quinze ans de folie(s). Il touche un peu aux affaires du disque en investissant à droite et à gauche. Il est moins charismatique dans ce domaine, jusqu'en 1979 lorsqu'il agit comme *shadow producer* pour un LP du groupe noir de jazz-rock les Crusaders avec la chanteuse Randy Crawford, *« Street Life »*. Il investit de l'argent dans la production à la demande d'un ami américain. Hubert n'est pas crédité sur la pochette. L'album est produit par trois des Crusaders dont le pianiste-compositeur-arrangeur Joe Sample qui connaît bien. Les succès commerciaux sont étonnants. Hubert découvre ses titres franchement après des tentatives malheureuses plus tôt. L'arrivée des années 80 marque un grand tournant pour Europe 1 qui attend son quart de siècle, avec sa prise de contrôle par Jean-Luc Lagardère et le groupe Matra/Hachette. Hubert reçoit régulièrement les chanteurs restés ses amis dans une auberge qu'il a ouverte à Blois. Il en parle un jour dans la régritiste émission Vinyl Fraïse de François Joffa. Dans les années 80 il revient rue François 1^{er} avec une idée déposée quelque temps auparavant, Les Enfants d'Europe 1. Chaque dimanche après-midi, ce programme est un peu similaire aux conversations fleuves de Jacques Chancel, mais en bien plus drôle. Des personnalités parisiennes de leurs liens avec la station, entretenant leurs souvenirs avec leurs disques préférés. Sans oublier les traits d'esprit parfois foudroyants de l'homme des lieux, un euphorisant non chimique qui devrait être partie intégrante de la pharmacopée française ! L'émission débute à tout seigneur tout honneur – avec Frank Ténor, l'associé de Daniel Filipacchi depuis Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz et Salut Les Copains. Pour la grille de l'été 1986, Hubert a la bonne idée de présenter un nouveau SLC-Salut Les Copains, chaque dimanche de 17h à 19h, comme si on était dans les années 60 avec disques d'époque uniquement. Pour éviter la tristesse parfois inhérente à la nostalgie, les sédies ne sont pas ici évocées mais ressuscitées avec humour et passion. Ce genre de fiction réussit parfaitement à Hubert, avec une programmation musicale immaculée. Ce concept avait déjà été réactivé dans les années 80 par Michel Brille, un ancien de Salut Les Copains. Aujourd'hui Hubert anime sur Europe 1 les Meilleures De Nuit en alternance avec Maher, son poulain, à partir de minuit-et-demi. Une émission de convivialité et d'interactivité avec les auditeurs qui a déjà généré une foule de rencontres, de fêtes, de déjeuners et même de mariages. Bien entendu tout le monde espère qu'Hubert puisse compléter ses prestations nocturnes avec un créneau moins tardif et plus musical. Pourquois pas le retour de Super SLC ou, mieux, de Dans Le Vent qui permettrait à plus d'auditeurs de se réjouir plus souvent à l'écoute de celui dont le talent et la chaleur humaine contribuent à en faire, dans son domaine, le meilleur... de tous !

Christian NAUWELAERS & Jacques LEBLANC



HUBERT

EUROPE 1

L'HISTOIRE DE... LA LOCOMOTIVE

Du temps où la **POP-MUSIC** nous venait d'Argentine ou de CUBA, le ROBINSON MOULIN-ROUGE voyait défiler les joueurs d'accordéon et les orchestres « musette ». Le MOULIN-ROUGE avait pourtant connu une très grande célébrité à l'époque où TOULOUSE-LAUTREC venait y chercher l'inspiration au milieu du TOUT-PARIS.

Puis, avec les années soixante, vint la **vogue des discothèques** ; les danseurs du samedi soir et les accordéonistes quittèrent le ROBINSON qui ferma ses portes.

Complètement transformé, rénové, rebaptisé, le MOULIN-ROUGE rouvrit ses portes en 63. L'histoire de la « LOCO » se confond alors avec les **débuts en FRANCE** de la « **POP-MUSIC** », la vraie, la seule, la **POP-MUSIC MADE IN ENGLAND**.

CHARLES TRENET



La « LOCO » bénéficiait au départ d'installations luxueuses : moquette partout notamment et, d'une double « sono » ultra-moderne : sur une piste, des slows et un mètre plus loin, sur une autre piste, du ROCK. Merveille de l'électronique ! La « **locomotive** » de la « **LOCO** », KIKI CHAUVIERE était très fier de sa réalisation :

« La LOCO était un des plus beaux parmi les grands clubs que l'on peut trouver dans le monde. Les jeunes y trouvaient un décor plus luxueux que ceux dans lesquels ils étaient habituellement admis et pouvaient y écouter ce qui pour d'autres n'était qu'une musique d'bars. La LOCO venait après le GOLF DROUOT qui fut créé PAR les jeunes sous la conduite d'Henri LEPROUX. La LOCO, elle, a été créée POUR les jeunes ».

TOM JONES



Il faut avouer que la moquette ne résista pas longtemps aux milliers de « fans » qui vinrent très rapidement à la « LOCO ». Dès le début, le système « CLUB » fut adopté. 16 ans minimum (c'est l'âge imposé par la Préfecture de Police pour entrer dans un lieu public) et 21 ans maximum. Après, terminé, dehors ! Les jeunes doivent rester entre eux !

63, c'était la **grande époque des groupes instrumentaux** qui venaient dans la foulée des Chats sauvages, Moustique et autres Chaussettes Noires. Des groupes amateurs se formaient tous les jours et les guitares électriques se vendaient dans les

MONOPRIX. Tous ces groupes s'affrontaient dans des concours qui déclinaient les passions. Ils étaient 67 au premier concours organisé par la « LOCO ». La sélection fut sévère et un huissier était sur scène avec un **applaudimètre**. Les MURATORS gagnèrent chacun un transistor et une énorme coupe.

Chaque séance à la « LOCO », le samedi soir ou le dimanche après-midi était animée par 4 ou 5 orchestres et une vedette qui venait en attraction. A cette époque, les goûts n'étaient pas encore très bien précisés et les jeunes de la « LOCO » réservèrent le meilleur accueil à Charles TRENET (en 64) et à un représentant du « CLUB DES POETES », qui vint déclamer « J'AI 17 ANS » de RIMBAUD entre deux rocks. Aujourd'hui, passer un disque français à la « LOCO » déclencherait une émeute. Il y eut aussi à la « LOCO » JERRY LEE LEWIS, CHUCK BERRY, BILL HALEY et le grand ELVIS PRESLEY. A cette époque, le roi du rock était en France, MONSIEUR VINCE TAYLOR. Les fans virent aussi MARTHA et les VANDELLAS, aujourd'hui le groupe de pointe de la vague TAM-LA MOTOWN.

C'est à ce moment qu'EUROPE N°1 démarra « **BON DIMANCHE LES CO-**

BON DIMANCHE, LES COPAINS !



HUBERT et les STONES

PAINS » qui était diffusé en direct de la « LOCO ». Ce fut pour un certain M. HUBERT et un certain M. ROSKO, l'occasion de faire leurs débuts à la fois sur scène et à la radio.

Et puis vinrent les **ROLLING STONES** qui ne purent jouer car leur matériel avait été bloqué à la douane à CALAIS. Ce fut le jour de gloire de la « LOCO ». Dès 13 heures, la place était noire de « fans »... et de flics ! A 16 heures, plus de 2.000 d'entre eux, — **les « fans », pas les flics** — s'engouffraient dans la « LOCO ». M. HUBERT fut sublime ; il calma les « fans » et consola les « STONES » désolés de ne pouvoir jouer, il fit poser des questions aux « STONES » par les « fans » et dédicacer des photos aux « fans » par les « STONES ». Tout se termina très bien.

Les habitués de la « LOCO » furent les premiers en Europe continentale à voir régulièrement des groupes anglais.

« Il me suffisait, raconte KIKI CHAUVIERE, d'annoncer un groupe anglais pour la prochaine séance et c'était des délirés d'enthousiasme. A l'époque, c'était loin, l'Angleterre. Les gars venaient voir dans les couloirs et les anglais étaient bien anglais et palper la qualité des vestes made in England car il y en avait

toujours pour raconter ce c'était des belges ou des trucs comme ça ! ».

C'était l'époque où ils **faisaient tous leurs débuts à la « LOCO »** les ALAMO, MONTY, ALICE DONAT, JOCELYNE, MARDEL, EDDY, DICK, DANY LOGAN, DANYEL GERARD, et j'en oublie des tas. Pour les voir, pour les entendre, un « fan » venait régulièrement tous les week-ends. En automne, il habitait NANCY ! Le samedi soir, le public était composé en majorité de **rockers**, les vrais, les purs. Le public du dimanche, plus jeune était plutôt porté sur les variétés. Vinrent aussi les Yardbirds, les Zombies, les Moody Blues et Tom Jones. Il y eut aussi un certain POLNAREFF qui gagna un radio-crochet !

Et ça continue. La télé vint deux fois par mois enregistrer l'émission **A TOUS VENTS** dont les 15 à 20 ne manqueraient pas de déplorer la disparition. L'année 66 vit se produire à la « LOCO » une cinquantaine de groupes de classe internationale. Certains même, vinrent plusieurs fois. Citons les Small Faces, Dave Berry, les Habits, les Moody Blues, les Bunch of Five, Screaming Lord Sutch, le Spencer Davis Group, les Pretty Things, Dave, Dee, Dozy et la suite, les Yardbirds, le Jay Bee Four, les Sunlights, les Walker Brothers, les Them, Rocky Roberts et les Airdales,

les Safaris, les 5 charmantes Nursery Rhymes, les Shamrocks, les Turnips, Neil Christian et les Crusaders, les Action, les V.I.P.'S et les plus extraordinaires de tous, estime KIKI CHAUVIERE, les **YOUNG RASCALS**.

Bref, il ne peut pas se produire un événement concernant les jeunes sans que la « LOCO » y soit mêlée d'une manière ou d'une autre. Une nouvelle mode ? Elle est portée à la « LOCO » avant de l'être dans la rue. Un nouveau groupe célèbre ? Il viendra chercher sa consécration à la « LOCO » à moins qu'il n'y soit déjà passé quand il était encore inconnu. D'ailleurs, parmi tous les très grands groupes, un seul n'est jamais venu à la « LOCO », il s'agit des **BEATLES**. Vous connaissez ?



ROCKY ROBERTS

Vous connaissez tous son nom peut-être pas son visage...

C'est HUBERT, l'animateur d'Europe n° 1 : « Dans le vent » que vous écoutez chaque soir de 20 h. 15 à 23 h.

Hubert était à Rouen, l'autre soir, chez son ami Jacky Gaillard, aux « Oubliettes ».

Hubert Wavaffé est le garçon dans le coup par excellence : à 27 ans, il arbore des tenues très teenagers : strauss de velours rouge, chemise américaine à carreaux, bottines anglaises, il porte de plus d'énormes « roufquettes » très XIX^e siècle.

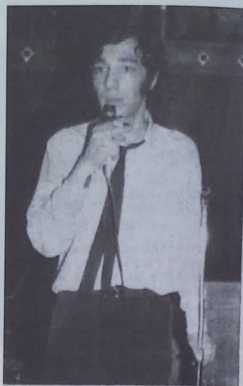
Certains rouennais présents aux Oubliettes connaissent déjà Hubert, puisqu'il y a quelques années, il avait animé un dancing, à Bonse-

cours, précisément. On le voyait alors courir au Commerce ou à la Lyre.

« J'adore mon métier, nous a dit Hubert. J'aime rire, et faire rire les autres. Je me dois également de connaître tous les nouveaux disques, anglais, américains ou français. Je dois être au courant de tout ce qui se passe dans la chanson, pour l'apprendre aux autres, sur l'antenne. Je suis forcé de rester jeune ! »

Hubert a toujours aimé la musique puisqu'il écrit lui-même des chansons. Marianne Faithful, les Lionceaux et Johnny Halliday ont eu recours à ses talents.

Marc.



DESPAX le romantique

Hubert n'était pas venu seul aux « Oubliettes ». Il était accompagné de son copain Olivier Despax. Lunettes noires remontées sur le front (c'est sa manie), élégant, discret, tel se présente Olivier Despax...

Marc — Olivier, que faites vous actuellement ?

O.D. — En ce moment, je me borne à être chanteur, j'ai terminé un film il y a quelques mois, et depuis je ne travaille que mes chansons. D'ailleurs, mon dernier disque, qui vient de sortir, comprend des chansons toutes nouvelles, j'ai changé mon style, et j'attends beaucoup de cette évolution...

M. : Faites-vous une tournée cet été ?

O.D. : Oui, mais très peu en France. J'ai beaucoup de projets de spectacles à l'étranger. Je pense que la profession est bouchée en France, et très instable. De toute façon, mon style plait beaucoup plus en Italie, en Grèce, ou en Allemagne, qu'en France.



Hubert, Olivier Despax et Marc

pour toute une génération, il représentait une nouvelle forme de pensée, d'abaissement logique de toute une recherche consacrée à une nouvelle approche du phénomène artistique sous toutes ses formes. En un mot, il symbolisait la contre culture naissante des années soixante. C'est au printemps 1968 que je reçus ma plus grande gifle radiophonique avec la naissance de Campus, une émission animée par Michel Lancelot tous les soirs sur Europe N°1. Si mai 68 constituait un mouvement de révolte, Campus annonçait une révolution. Elle se démarquait et de loin des autres émissions musicales de l'époque. Le ton en était tout différent. Michel provoquait un changement radical dans la présentation, la tournure, les débats et les thèmes proposés. En direct, il abordait les sujets tabous et sensibles de notre société (Euthanasie, Drogue, Homosexualité, Peine de mort). Ses propos, concis et éclatant de sincérité dérangeaient. Loin de toute hypocrisie Michel Lancelot osait passer au grill des thèmes pour le moins délicats, et chercher au-delà des simples condamnations d'opportunité ou de principes, les bons raisonnements qui permettraient d'entrevoir la vérité. Pour cela il savait créer un véritable dialogue, conversation sensée et intelligente dénuée de tout formalisme.

Ce parler vrai à l'époque en choquait certains et en ravissait d'autres. De par sa formation, ses goûts, son expérience et son talent Michel Lancelot possédait plus d'une longue avance sur ses contemporains. Tout d'abord journaliste à Combat, il avait vécu ensuite l'angoisse sur le terrain lors de reportages spéciaux pour l'émission télévisée tant prisée d'alors : Cinq Colonnes A La Une. Vivant pleinement le mouvement hippie, en 1966, il rapporte dans ses bagages de nombreux souvenirs, un sérieux vécu et une analyse passionnante de ce qui devait devenir le livre « Je Veux Regarder Dieu En Face » (Le Phéno-



mène Hippie), collection 'J'ai Lu. Plus que tout autre, il aimait son métier et il n'hésitait pas à en bouleverser les conceptions traditionnelles d'approche. Et plus encore, il possédait ce magnétisme synonyme chez lui de séduction.

MICHEL LANCELOT

C'est pendant un match de football au Parc des Princes, le 24 février 1984, alors qu'il était venu supporter le PSG, que Michel Lancelot succombe à une crise cardiaque. Cet anticonformiste notoire, journaliste, écrivain de grand talent doublé d'un remarquable animateur de radio et de TV, nous quittait à l'âge de 46 ans. C'était il y a cinq ans. Juke Box Magazine s'en souvient.



C'est dans cet état d'esprit que j'avais pris contact avec lui en février 1984. Il animalit alors depuis début 1983 : Cosmos et Livre Show, sur une radio privée parisienne 95,2 (également nommée Fréquence Montparnasse) et devenue aujourd'hui Kiss. C'est dans son bureau que je devais le retrouver. Michel, le combiné dans la main droite, me fait signe de m'asseoir. Il a bien vieilli, pense-je. L'image que j'en gardais, était celle du jeune animateur dynamique de Campus sur Europe 1, puis, dans les seventies de « Vous Avez Dit Bizare » sur la 2^e chaîne. Il me propose d'aller déjeuner et je constate à ce moment qu'il s'aide d'une béquille pour marcher. « C'est depuis mon accident de voiture », m'annonce-t-il.

Dominique Martin De La Cruz : Comment en es-tu venu à écrire ton livre sur le phénomène hippie ? Michel Lancelot : A l'époque j'étais journaliste à l'émission 5 Colonnes A La Une (orchestrée par les trois Pierre : Desgraupes, Dumayet et Lazaref) et je me trouvais sans arrêt sur le terrain. A force de voir de très près tomber, j'en ai eu marre. C'est alors que Desgraupes m'a dit : « Ecoute j'ai l'impression qu'il se passe quelque chose à San Francisco, vas-y avec une équipe ». Pierre sentait

très bien les choses. Quelques jours après, je m'envolais pour Frisco avec une équipe réduite d'au moins sept techniciens. Mais très vite j'en ai eu assez et je les ai renvoyés. Et je suis resté plus d'un an. J'ai eu ensuite l'idée de ce livre. A mon retour Lucien Morisse m'engageait pour animer Campus sur Europe N°1, au printemps 68.

D.M.D.L.C. : Justement tu racontes dans ton livre ton expérience à l'acide qui s'est faite en présence d'une de tes amies médecin. J'ai du mal à le croire.

M.L. : Non, bien sûr, cela ne s'est pas passé comme ça mais il fallait que j'enrobe l'expérience pour qu'elle passe dans le livre.



Avec Georges Brassens

D.M.D.L.C. : Dans ton émission Campus tu as rencontré de nombreuses personnalités. Qu'est-ce que te faisait de recevoir Brassens, Brel et tant d'autres ?

M.L. : Tu sais je peux dire, sans aucune prétention, que je leur ai plus apporté que l'inverse. Eux ils étaient trop spécialisés. Ça n'avait rien à voir avec l'expérience hippie que je venais de vivre. A San Francisco il était vraiment en train de se passer quelque chose. Eux ils restaient dans leur truc musical. Mais c'était sympa quand même.

D.M.D.L.C. : Un moment donné l'Indicatif de Campus, après avoir dit « Tigers » par Brian Auger, est devenu « Marbles » de John McLaughlin, pourquoi ce changement ? M.L. : J'aimais bien cet artiste.

Nous parlons ensuite de son essai critique sur la contre culture « Le Jeune Lion D'ort Avec Ses Dents » qui m'avait passionné. Comme je ne partage pas son avis sur son passage consacré à la religion, nous nous opinions sur ce terrain. A mon avis, son athéisme notoire obscurcissait quelque peu son horizon. Mais il appréciait les discussions-débats sur ce genre de thèmes, où il escaillait et cet échange reflétait sans l'ombre d'un doute le début d'une amitié.

Il m'expliqua ce qu'il faisait à 95,2 et me dit, avec un sourire, que Europe 1 lui avait proposé de refaire Campus mais il avait refusé. Il croyait vraiment aux radios libres et était persuadé que le gouvernement autoriserait la publicité (alors interdite). Lorsque je lui avais demandé ce qu'il pensait du creux musical que nous connaissions alors, il m'avait répondu : « Tu sais à chaque moment de notre histoire il y a des pleins et des déliés, des moments forts et puis le vide. Mais je crois que ça va repartir. Ce n'est qu'une période ».

Ce déjeuner restera à jamais gravé dans ma mémoire. Je devais à nouveau le revoir à deux reprises et il m'avait invité à suivre une émission en direct. Quelques jours après, un soir de fin février, la radio annonçait qu'une crise cardiaque l'avait terrassé. Quelques cinq ans après sa mort, l'image de Michel Lancelot est toujours vivante dans mon esprit : il est un des hommes de radio et de télé à avoir su apporter un sang neuf à notre vieux monde en dérive. En appréhendant les événements à sa façon dans son émission Campus, il n'a jamais laissé indifférent. Et depuis il continuait son chemin sans dévier. Sans aucun doute, il a marqué le passage des sixties aux seventies de son empreinte. Son intelligence et sa connaissance n'avaient d'égale que sa modestie. Il a publié deux portraits musicaux : Anton Bruckner et Richard Wagner et juste avant ce stupide accident il était toujours conseiller artistique et producteur sur Antenne 2.

Un dernier livre, un roman « Julien Des Faaves » nous révèle un auteur emprunt d'idéalisme et de sensibilité. Voilà comment était Michel Lancelot et j'aimerais beaucoup que l'on s'en souvienne.

Dominique MARTIN DE LA CRUZ



Daniel Filipacchi vous dit :

"Salut les copains!"

DANIEL, c'est à toi !

A travers la paroi vitrée, l'ingénieur du son fait un signe amical tandis que sa voix retentit dans le studio. Un voyant rouge s'allume et dans le couloir chacun se met à parler à voix basse. Daniel Filipacchi, costume léger anthracite, polo bleu marine, desserre machinalement le col de sa chemise et se penche un peu vers le micro :

— Salut les copains !

Et voilà ! Le grand mot est lâché ! Pendant maintenant une heure et demie, il va présenter et commenter sur un ton badin et décontracté tous les derniers succès mondiaux du rock, du twist, du jazz et des variétés. Il y a plus de trois ans que cette émission existe ; au début, Daniel n'eût droit qu'à une demi-heure d'antenne ; l'année passée, on lui accorda l'heure entière ; aujourd'hui, il tient quotidiennement le micro une heure et demie d'affilée. Chaque jour, sauf le dimanche, le programme environ

8 disques de rock américain, 8 de rock français, 4 de variétés, 3 de jazz et 2 ou 3 curiosités.

Chaque jour, près de 1.500 lettres arrivent à Europe N° 1. Et pourtant, « Salut les Copains » avait débuté dans l'indifférence générale, et tous les spécialistes de la radio avaient souri dans leurs barbes en apprenant la naissance d'une telle émission.

A l'époque où Johnny Hallyday ne chantait que dans sa salle de bains...

— Daniel, comment avez-vous débuté au micro d'Europe N° 1 ?

— Le poste avait seulement quelques jours d'existence lorsque Maurice Hégel, qui m'avait rencontré une ou deux fois et qui connaissait mon amour pour le jazz me téléphona pour me demander si je me sentais capable de leur préparer une émission sur le grand jazzman Charlie Parker, qui venait de disparaître. Je répondis évidemment que j'étais prêt à tenter le coup. L'émission obtint un grand succès, et Europe N° 1, qui se voulait un poste jeune, décida de jouer la carte jazz à fond. J'ai alors commencé à présenter avec mon copain Frank Tenot, l'émission quotidienne : « Pour ceux qui aiment le Jazz », qui entre maintenant dans sa septième année.

— Et « Salut les Copains » ?

— « Salut les Copains », entre dans sa quatrième année. Lorsque Lucien Morisse décida de créer une telle émission, destinée uniquement aux jeunes, il y eut beaucoup de sourires et de moqueries. C'était une nouveauté pour la France. A cette époque, le rock n'était pas spécialement populaire chez nous. Ray Charles était totalement inconnu du grand public

et apprécié seulement de quelques jazz-fans. Jean-Philippe Smet — mais si, vous savez bien, celui qui s'appelle maintenant Johnny Hallyday ! — ne chantait que dans sa salle de bains. Seuls Paul Anka et Elvis Presley avaient quelques fans.

— Mais alors, cette nouvelle émission avait tout d'une opération-suicide ?

— Oui, au départ. Le démarrage fut d'ailleurs très difficile. L'émission se déroulait dans l'indifférence générale. Il y avait des cafouillages. Et puis, très vite, nous avons trouvé la bonne carburation, et notre petite équipe ne sut bientôt plus où donner de la tête. Jour après jour, le facteur nous amenait des lettres plus nombreuses, plus détaillées et plus enthousiastes.

— Quelle était l'origine de ces lettres ?

— Oh ! elles venaient de tous les coins de France, de Suisse, de Belgique et même d'Angleterre. Leurs auteurs étaient presque toujours des jeunes de quinze à vingt ans. Il y avait bien sûr des critiques de détails, mais tout ce courrier nous encourageait à continuer dans la voie que nous nous étions tracée, et qui est d'ailleurs toujours la même.

à vous
tous qui
aimez
le jazz

Ils sont sympas, ils s'y connaissent admirablement en jazz. Frank Tenot et Daniel Filipacchi débutent ensemble dans « Pour ceux qui aiment le Jazz », Daniel crée ensuite « Salut les Copains ! »

« Vous savez, moi, la gominia et les espagnolades !... »

— Quelle est cette voie ?

— Passer tous les bons disques de rock and roll, tant américains qu'européens. Faire une petite place au véritable jazz qui effraie encore beaucoup d'auditeurs. Donner droit de cité à la bonne variété française.

— Qu'appellez-vous la bonne variété française ?

— Brassens !

— C'est tout ?

— Pour moi, oui ! Ceci dit, il y a d'autres chanteurs que j'apprécie beaucoup : Serge Gainsbourg et Claude Nougaro, par exemple. Par contre, il y en a que je ne programmerai jamais à « Salut les Copains ».

— Qui, par exemple ?

— Je ne veux pas donner de noms, mais vous savez moi, les cheveux gominés et les espagnolades roucouantes, ça ne m'excite pas spécialement.

— Je vois. L'émission a-t-elle évolué depuis sa création, et si oui, dans quel sens ?

— Eh bien, tout ce courrier — Je reçois entre trois et quatre cent mille lettres par an — prouvait que les jeunes étaient ravis d'avoir enfin la possibilité d'écouter un programme de radio qui les concernait directement et qui était fait sur mesure pour eux.

— En somme, ce qui manquait pour qu'ils fussent définitivement conquis, c'était que le programme soit préparé par eux ?

— Tout à fait exact ! Et c'est justement pour répondre à ce désir qui perçait à travers les lettres que nous recevions journellement que « Salut les Copains » devint véritablement une émission collective. C'est-à-dire une émission où chacun peut apporter son avis, participer à l'élaboration du programme et au choix des disques.



— Comment cela ?

— Mais en m'envoyant des critiques et des suggestions. Il y a aussi beaucoup de copains qui passent me voir.

« Mais... mais je ne savais pas que vous étiez marié ! »

— Recevez-vous de nombreuses visites ?

— Oh ! la, la, oui ! Et quelquefois, il se trouve qu'un garçon venu me voir pour un sujet futile connaisse parfaitement la carrière d'un rock and roller. Je l'invite alors à venir présenter lui-même une émission au micro. Une fois par contre, j'ai eu une surprise désagréable. J'étais chez moi, à Paris. On sonne à la porte. Ma femme va ouvrir et voit une jeune fille de seize ou dix-sept ans, valise à la main, qui se met à éclater en sanglots. J'arrive pour voir ce qui se passe, et en reniflant, la gosse me déclare : « Mais... mais je ne savais pas que vous étiez marié !... Vous n'en avez jamais parlé au micro ! ». Elle était venue de Begique, en auto-stop, avec tous ses disques, juste pour présenter une émission. Quelle histoire ! Ma femme l'a conduite à l'hôtel, et nous avons télégraphié à ses parents pour qu'ils viennent la rechercher. A la vérité, je crois que cette brave fille était un peu folle !

— Ne parlez-vous que de musique dans vos émissions.

— Evidemment, le rock est la base de « Salut les Copains ». Mais cela ne nous empêche pas d'aborder de temps à autre des sujets totalement extérieurs au monde de la musique, mais très proches du monde de l'adolescence. Ces émissions-débats nous valent toujours un abondant courrier (3.000 lettres par jour dans la semaine qui suit !).

Daniel Filipacchi reçoit régulièrement des noms au studio.

Le voici avec

Sylvie Vartan et Jean-Claude Brial

Salut les copains!

— Les émissions passent-elles en direct sur l'antenne ?

— Oui, bien sûr. C'est cela qui leur donne leur aspect sympa. Si l'on enregistre à l'avance, on a toujours tendance à corriger les petites fautes, et l'émission devient académique et froide. Lorsqu'on passe en direct, eh bien ! si l'on fait une faute, tant pis ou tant mieux.

— Comment expliquez-vous le succès de « Salut les Copains » ?

— Eh bien ! Justement par cet aspect relax et sympa. Ici tout le monde se tutoie et on utilise seulement les prénoms. Mais l'important dans notre émission, à mon avis, c'est que pour la première fois, les moins de vingt ans ont droit à la parole. Ils peuvent un peu dire à ce micro tout ce qu'ils ont sur le cœur.

— Oui, mais pour que leurs « revendications » portent quelques fruits, encore faudrait-il que les parents, les éducateurs, les plus de vingt ans, écoutent votre émission. Est-ce le cas ?

« Les statistiques démontrent que les amotés m'écoutent aussi ! »

— Oui. Les statistiques les plus récentes et les derniers sondages d'opinions menés par Europe N° 1 démontrent que « Salut les Copains » est de plus en plus écouté par des gens d'un âge respectable. Tous ces « amotés » qui m'écoutent, ce sont simplement des parents qui cherchent à comprendre leurs gosses et qui se rappellent qu'ils ont été jeunes eux aussi.

— Les parents vous écrivent-ils ?

Josette,
la charmante
et fidèle
assistante de
Daniel. Elle lit
toutes
les lettres et
indique à Daniel
quelles sont
les préférences
de ses
nombreux
auditeurs.



— Oui, tenez, je me souviens encore d'une lettre amusante. Elle m'a été envoyée, il y a longtemps déjà, à la suite des bagarres qui avaient eu lieu au Palais des Sports, à l'occasion du Festival de Rock and Roll. De jeunes voyous avaient tout démolé. Il était vraiment difficile de prendre leur défense. Pourtant j'ai reçu plusieurs lettres dans le genre de celle-ci, qui m'avait particulièrement frappé : « Le rock me semble un phénomène social normal, m'écrivait ce correspondant, toutes les périodes troubles de l'histoire du monde ont connu leurs folles. Le Moyen Age avait la danse de Saint-Guy. L'ère atomique a le rock and roll ! ».

— Eh bien ! voilà au moins un jeune qui savait bien défendre son point de vue...

— Vous n'y êtes pas du tout ! Cette lettre m'a été envoyée depuis Limoges par un fidèle auditeur âgé de 71 ans !



René, le chanteur des Mercenaires.

Mike Shannon entre deux « Chats ».

ne convainquent pas, je crois, tout à fait !

« Nous nous sommes séparés de Dick Rivers parce qu'il jouait les vedettes avec nous. Et puis, pour le boulot, ça ne gazait plus, nous ont dit dans un mime « miaulement ». les Chats Sauvages.

Le successeur : Mike Shannon, un toulousain de dix-sept ans, blond aux yeux bleus, qui aime le rythme depuis toujours, et qui a passé son BEPC pour obtenir l'autorisation paternelle

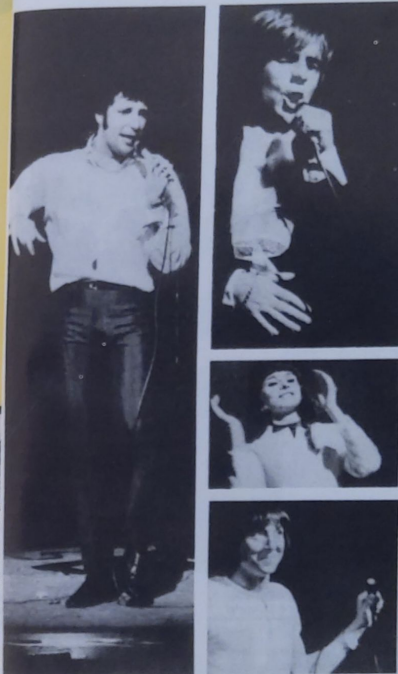
de « monter à Paris ». — J'aime le vrai rock, mais j'aime encore plus, peut-être, le blues, et les chansons mélodiques. Comme nous pensions d'autre part que le rock n'est bon que lorsqu'il s'agit de faire danser les jeunes (donc pas dans une salle de music-hall où le rock devient vite brouhaha), il n'y avait pas de raison pour que nous « n'élargissions » pas notre répertoire avec des chansons lentes, telles que « Sherry » ou encore avec des chachacha !... »

menier
copains

L'AGENDA

des copains et copines

menier
copains



Tom Jones et ses musiciens n'en sont pas encore revenus : jamais ils n'auraient cru qu'en France un club de l'amitié et de la bonne musique puisse réunir, comme cela ne se voit d'ordinaire qu'aux Etats Unis, un auditoire aussi nombreux et passionné. Par deux fois, ce samedi 25 juin, la vaste salle de l'Alhambra de Paris fut en effet réservée aux Copains-Copines MENIER, dont Tom Jones devait dire qu'ils formaient « Le public le plus vivant, le plus réceptif et le plus connaisseur » qu'il ait rencontré en Europe depuis longtemps. Une première partie (abondante) permit à tous de découvrir ou de redécouvrir d'excellents artistes français, accompagnés par un grand orchestre fort excitant dirigé par Gérard Hugé et comprenant notamment le déjà fameux groupe des Sharks. Ce soir là, Pussycat,

Stella et Dani firent des débuts très attendus. Pascal Danel, Tom et Jerry ne furent pas moins applaudis. Les grands triomphateurs de cette première partie furent sans aucun doute Ronnie Bird qui montra quelle maîtrise de la scène (et de la voix) il avait réussi à atteindre, et Noël Deschamps, dont le numéro et les chansons sont d'une très grande classe. Après son tour on scanda : « une autre, une autre ! » jusqu'à en perdre le souffle. Quand vint Tom Jones, ce fut le délire... mais un délire d'enthousiasme qui n'aboutit à aucune destruction de fauteuil, à aucun trouble. Détendu, souriant, en grande forme, Tom chanta superbement ses grands succès, comme « Thunderball », et de nouvelles créations comme « Not responsible ». Sa pulsance vocale et son punch communicatif mirent la salle en transes - on se serait cru à Londres ! Pour le 50000ème adhérent, présenté sur scène, comme pour tous les autres, cette inoubliable soirée donna tout son prix à ce petit carton chargé de promesses : la carte de Copain-Copine MENIER.



COMMENT DEVENIR COPAINS-COPINES MENIER

Vous le savez maintenant ; il vous suffit de rassembler 15 emballages de chocolat Menier, petits ou grands, anciens ou nouveaux, bâtons, tablettes ou poudre, et de les envoyer avec votre bulletin d'adhésion et 2 timbres à 0,30 F, aux « Co-

pains - Copines MENIER, B.P. 150 - Paris 8^e », sous grande enveloppe affranchie à 0,70 F pour éviter la surtaxe. Vous recevrez très rapidement votre carte individuelle numérotée.

Je désire devenir copain-copine Menier

prénom nom _____ n° _____

adresse _____ n° dépt _____

ville _____ sexe M. F.

date de naissance _____

Signature _____

Ci-joint 2 timbres à 0,30 F et 15 emballages Menier.

Nouveaux styles pour Les Mercenaires et Les Chats

« — Ce n'est tout de même pas un bouleversement total, nous a dit René, nouveau chanteur des Mercenaires. « Si nous « abordons » des chansons comme celles de Bécuaud (« Le condamné »), Gainsbourg (Quand tu t'y mets...), Nougaro (« Les Don Juan ») nous n'abandonnons pas pour autant, complètement, le twist. Nous avons tenu surtout à « évoluer » parce qu'on peut être très rock lorsque dans une salle il y a seulement des jeunes ; mais lorsqu'on se trouve dans un Casino ou un cabaret, on a souvent à « défendre » devant des... moins jeunes, que les « Ya-ya » et les « Yé-yé »

SALUT LES COPAINS

Nous voici maintenant à Europe N° 1. Studio très luxueux où nous accueillons amicalement Daniel Filipacchi.

— **Salut les Copains**, nous dit-il, est avant tout une émission musicale et n'a pas d'autre but que de distraire. Nous n'avons pas l'intention d'aborder les problèmes des jeunes au cours de l'émission, nous laissons cet aspect au journal, qui le fait au moyen de débats ou de reportages. J'ai essayé de faire des reportages divers à l'antenne, mais cela n'a pas tellement marché car les auditeurs veulent surtout de la musique. Quant à la formule actuelle, elle nous paraît bonne et nous ne pensons pas la modifier dans les mois à venir. Nous recevons environ un millier de lettres par jour.

LES PRINCIPALES SÉQUENCES :

Le **gros plan** : deux ou trois disques d'un interprète sont choisis et reliés entre eux par de brefs éléments biographiques.

Le **coin du spécialiste** : est une séquence consacrée à l'audition de deux ou trois

disques principalement instrumentaux, considérés comme les modèles du genre.

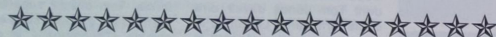
Le **banc d'essai** : est consacré à l'audition de trois disques de jeunes interprètes.

Le **chouchou** : est le disque d'un interprète, diffusé pendant une semaine au début et à la fin de l'émission.

Le **musée** : on y passe les disques, vieux d'un ou deux ans.

L'**invité du jour** : est une séquence généralement enregistrée d'avance, au cours de laquelle un interprète s'entretient avec les auditeurs, et leur propose ses disques préférés.

Les **numéros un de la semaine** : est une séquence hebdomadaire, au cours de laquelle sont diffusées les chansons classées en premier au hit-parade anglais et américain ; pour les chansons françaises, le choix est fait en fonction du vote des auditeurs.



BALZAC 10-10

Premier étage, Radio-Luxembourg. Nous entrons dans le studio : une grande pièce, une petite table, quatre chaises.

A l'antenne aujourd'hui, Nancy Holloway et Philippe Adler, un des animateurs de BAL 10-10.

— Nous avons voulu trouver un but à notre émission, nous dit Philippe, donner un coup de pouce aux jeunes qui le méritent. C'est ainsi que le gagnant de notre concours du « Jeune reporter sportif » est maintenant stagiaire ici avec Jean Bobet.

Par ailleurs, les auditeurs peuvent poser des questions sur tous les sujets ou à la vedette du jour en appelant BAL 10-10 pendant l'émission.

Nous recevons une moyenne de 100 appels téléphoniques au cours de chaque émission et 100 lettres par jour.

UN SCHÉMA DE L'ÉMISSION

Elle est composée de plusieurs points forts :

La **matraque** : est la diffusion systématique d'une chanson ; cette diffusion peut avoir lieu pendant plus de trois semaines.

Le **top ten** : c'est-à-dire le hit-parade des dix meilleurs disques établi en fonction des lettres des auditeurs.

Le **concours** : est très facile. Il s'agit, par exemple, de reconnaître un air ou une version d'une chanson à succès. Les prix sont des disques.

Leur **discothèque** : est une rubrique enregistrée à Bruxelles ; les vedettes de passage dans cette ville proposent leurs disques préférés aux auditeurs.

Le **disque de jazz** : choisi par Philippe Adler.

Les **reportages** : effectués dans la rue ou les collages, par Francis Weber, sur de nombreux sujets ; la mode, la mi-temps pédagogique...

BALZAC

10-10....

ligne de chance pour les copains



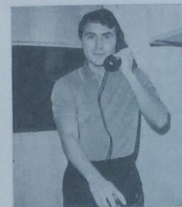
JACQUES GARNIER



PHILIPPE ADLER



MONIQUE FORNAGE



FRANCIS WEBER

« **B**ALZAC dix deux fois dix, un numéro d'appel que les moins de vingt ans n'auraient aucune peine à retenir.

Un numéro qui, depuis le début de ce mois, est le véritable mot de passe de tous les copains.

A l'autre bout du fil, chaque jour, de 17 à 19 heures, Jacques Garnier, Philippe Adler et Francis Weber sont à l'écoute — c'est bien leur tour ! — de la voix des teenagers. Car, « BAL 10-10 » c'est aussi, on le sait, le titre d'une nouvelle émission de Radio-Luxembourg spécialement réalisée à l'intention des jeunes.

Une émission dont on a déjà pu se rendre compte « qu'elle ne serait pas comme les autres ».

Certes, la musique — celle qui plait aux jeunes — y tient la vedette mais point sous les aspects d'une sorte de juke-box géant et anonyme comme c'était trop souvent le cas sur les ondes. Ici, les jeunes auditeurs « vivent » l'actualité du disque, ils assistent à sa naissance, à l'écoute des premières bandes sonores enregistrées

dans les studios de Paris, Londres, New York ou Berlin, des premières notes frappées sur un piano de Harlem ou de St-Germain-des-Près ; ils peuvent s'entretenir directement avec les vedettes et connaître avant tout le monde leurs projets, leurs espoirs.

INFORMER ET SERVIR

On peut affirmer qu'il ne sortira plus désormais un seul disque, qu'il ne naîtra plus une seule chanson dont les copains de « BAL 10-10 » n'aient entendu parler, dont ils ne connaissent l'histoire, fut-elle la plus secrète, la plus confidentielle.

Mais le but des réalisateurs de « BAL 10-10 », ils l'ont prouvé dès les premières émissions, n'est pas seulement de distraire ; ils veulent aussi informer et surtout servir les jeunes dont ils sont les porte-parole. C'est un fait que, dans le monde dur, aride, souvent féroce où nous vivons, les jeunes ont trop souvent quelque peine à se faire une place au sein de la société. Malheur à celui qui n'a vu, dans les relations, les recommandations qui courent les portes de l'avenir. Ces portes,

« BAL 10-10 » veut aider les jeunes à les ouvrir, voire à les forcer ; grâce au « coup de pouce » qu'ils peuvent leur donner dans toutes les circonstances de la vie quotidienne, Jacques Garnier et ses amis veulent faire de « Balzac dix deux fois » la ligne de chance des copains.

SPORTIF !

Un effort spécial est accompli — en collaboration avec « L'Equipe » — dans le domaine sportif ; aucune performance réalisée par un jeune, fut-ce dans le village le plus isolé, ne restera ignorée. Un simple coup de téléphone et l'événement sera officiel, homologué et justement applaudi. Cette liaison qui s'imposait entre les teenagers dépassait d'ailleurs largement le cadre d'un circuit téléphonique qui serait bien vite encombré ; « BAL 10-10 » se double d'une Boîte Postale « PARIS 10-10 » grâce à laquelle les jeunes auditeurs peuvent exprimer en toute liberté leur opinion, exposer leurs désirs, soumettre leurs suggestions, leurs idées, « Balzac dix deux fois » étant réservée aux cas urgents, au

problèmes dont la solution ne souffre pas de retard.

L'équipe de Jacques Garnier n'entend d'ailleurs pas se confiner dans une cabine téléphonique ni même dans les studios de Radio-Luxembourg ; laissant à la charmante Monique Fornage, hôteesse de l'émission, le soin d'assurer la liaison avec les auditeurs, les réalisateurs de « BAL 10-10 » vont se déplacer à travers la France et, à l'occasion de spectacles organisés spécialement à leur intention, prendre directement contact avec les copains de Lille à Perpignan, de Brest à Strasbourg.

Enfin, chaque mercredi soir, un formidable gala va permettre aux jeunes auditeurs d'applaudir directement leurs idées et, par la chaleur de leur accueil, de leurs encouragements, renforcer, maintenir ou affaiblir les positions acquises au baromètre du succès.

Nous sommes loin, on le voit, de la banale émission radiophonique et il n'est pas exagéré de dire de « BAL 10-10 » qu'elle constitue dans le domaine des ondes un véritable phénomène social.

LE PRÉSIDENT ROSKO

Le plus beau – Celui qu'il vous faut – Celui qui marche sur l'eau

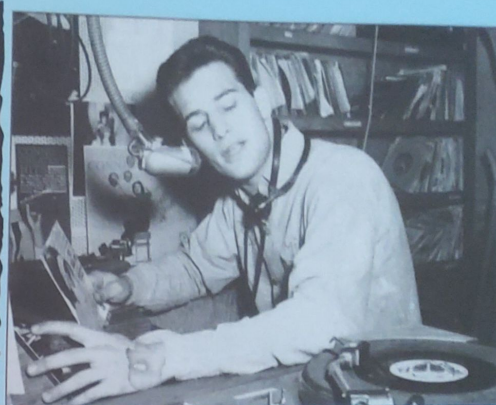


Les radios constituent l'un des principaux moyens de diffusion de la musique. Leur influence est énorme sur les goûts du public, qu'on le veuille ou non. Au début des années 60, il est notoire que l'émission Salut Les Copains, créée sur Europe N°1 par Daniel Filipacchi et Frank Tenot, fut le vecteur privilégié de la révolution constituée par le mouvement rock français. Durant une décennie, l'hégémonie de SLC fut rarement mise à mal, si ce n'est en 1967, par la station concurrente, Radio Luxembourg (RTL) grâce à MiniMax – MINIMUM de bla-bla, MAXIMUM de musique – animée par un Américain à Paris, le Président Rosko. Nous l'avons rencontré et avons cherché à faire dire un maximum de bla-bla de celui qui connaît un maximum la musique.

« Je suis né à Los Angeles, Californie, le 26 décembre 1942. En tant que cadeau, je suis arrivé avec quelques heures de retard ! A treize ans je pars pour la Suisse, faire des études, puis je passe deux années à Paris. À seize ans et demi je rentre aux États-Unis où je fais quatre ans de service militaire, volontaire. À l'époque, si vous n'êtes pas engagé, l'armée vous appelle quand même, il vaut donc mieux devancer l'appel : comme ça au moins on peut choisir son affectation. J'opte pour la Marine. Parlant français, j'imagine que je vais aller à Villefranche, Nice ou Cannes... mais je finis au Vietnam. Quand je termine mon service, à 21 ans, je fais des études pour être animateur de radio. J'aurais fait n'importe quoi pour être dans la musique. Mes présentateurs favoris sont alors Tom Donahue, Bob Mitchell, Wolfman Jack, Roscoe Mercer (un Noir). Je n'ai pas vraiment connu Alan Freed, il vivait surtout sur la Côte Est. D'après les bandes que j'ai pu écouter, il faut admettre qu'il fut le premier à faire ça : mais je ne crois pas qu'il ait été le meilleur, techniquement. Je dirais qu'Alan Freed était programmeur, promoteur et parleur. Moi je serais plutôt technicien, j'aime jouer avec les effets, les mélangeur, etc. Des DJ comme Dewey Phillips, de Memphis, dont j'ai entendu parler, ne poussaient en fait que d'une réputation locale. A Los Angeles, personne ne les connaissait. A quinze ans, j'ai été présenté à Elvis Presley. J'ai été très frappé qu'il s'adresse à moi comme à un adulte : « Happy to meet you, Sir ». Il me disait, SIR – MONSIEUR ! – lui, Elvis, à moi qui n'étais qu'un môme ! Je pense que c'était quelqu'un de très bien élevé ! Mon père, Jo Pasternak, fut le producteur d'une demi-douzaine de films avec lui. Tout était toujours tourné au même endroit. Les réalisations étaient plutôt ennuyeuses pour l'observateur. Une prise ou deux, puis retour à la caravane pour un hamburger et un peu de repos. Ce n'est généralement pas la période d'Elvis que les gens préféraient dans chaque film, il défendait au moins une ou deux bonnes chansons.

PSEUDONYMES

Ne voulant pas réussir grâce à mon père, je choisis d'abord le pseudonyme Mike Prescott. En 1965, je suis engagé par Eddie Barclay (que j'ai revu hier, d'ailleurs, tout comme Hubert – je passe désormais une semaine par an en France). Je pense alors être pris comme directeur artistique. En fait il a une autre idée en tête. Il crée Barclayrama, qui consiste à acheter sur des radios des blocs de trente minutes, et il me dit : « Tiens, pendant que tu es là, si ça t'amuse, présente les blocs ». Et c'est ainsi que Mike Prescott devient Rosko ! J'anime ces séquences destinées à Radio Monte Carlo, Radio An-



Mike « Rosko » Prescott alors animateur de radio militaire sur le USS Coral Sea.

dorre, la RTB, la Martinique... Au bout de six mois, les émissions ont tant de succès qu'Eddie Barclay n'a plus besoin de payer pour qu'elle soient diffusées. Un peu plus tard j'entre à Europe N°1, pour présenter la version dominicale de Salut Les Copains, intitulée Bon Dimanche Les Copains. C'est Lucien Morisse, directeur d'Europe 1, et très copain avec Eddie Barclay, qui m'engage. Un peu de vin rouge et l'affaire est conclue ! Je rencontre alors un camarade anglais qui connaît le patron de Radio Caroline, la station pirate. Je lui fournis une bande de démonstration. Une semaine plus tard, on me demande de venir en Angleterre pour être le pivot de la programmation de l'après-midi. En 1966, monsieur Prouvost, patron de Paris-Match, achète Radio Luxembourg. Mais il n'arrive pas à concurrencer Salut Les Copains. Il prend contact avec Ronald O'Reilly, directeur du bateau d'où émet Radio Caroline, et, grâce à quelques déjeuners – toujours le vin rouge ! –, ils ont l'idée de créer une pseudo-station pirate à l'intérieur de Radio Luxembourg. Et qui choisit-on, parmi les rockbifs présents sur le bateau, pour effectuer cette mission ? Naturellement celui qui parle français : moi ! Je me trouve ainsi une nouvelle fois à Paris, où, respectant la tradition rock publicaine, je me fais appeler Président Rosko. En

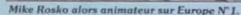
Angleterre, je suis Emperor Rosko, parce que je trouve que ça sonne mieux que King, alors qu'en Allemagne, je deviens le Kaiser Rosko. Je parle un peu allemand. J'envoie mes bandes là-bas, mais c'est le pays où ça marche le moins bien, parce que je n'y réside pas. C'est plus difficile.

SEXE, VIN ROUGE & ROCK N'ROLL

A Radio Luxembourg on me dit : « Voilà, nous aimons que tu gagnes la franchise 16h30-18h ». « Tout peut se faire, je réponds, mais il me faut un budget ». « Pas de problème ! Tu as carte blanche, fais le nécessaire ». C'est ainsi que nous faisons construire le premier studio qui permet de tout faire soi-même. Certains employés de la station commencent alors à se demander ce que je fabrique avec ces choses bizarres : auto-start, cartridge machines... Ils n'avaient jamais vu ça ! Ayant besoin de réglages, que les radios françaises utilisent encore peu, je fais venir d'Amérique un catalogue sur lequel nous en choisissons une certaine qui semblent bons et que j'adapte en français, avec l'aide de mon copain Jean-Claude Corbneau. Ayant recruté trois garçons et trois filles, dont l'ancienne Gam's Suzie Haldy, nous partons les enregistrer, durant une



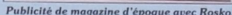
Le Président Rosko à sa grande époque aux commandes de MiniMax sur Radio Luxembourg.



Avec Joe Dassin et France Gall.

ROSKO
 "GRABBIT THE RABBIT"
 AN ANIMATED GENIAL

Simple de Rosko chanteur en 1970 (Philips 6009 070)



Anne Mitchell-Baizant 109

Rosko dans la loge de Johnny Hallyday avec Sandie Shaw

soit les copains

A collage of various celebrities in different poses and settings, including a man in a suit, a woman in a dress, and a man in a suit.

ingles de SLC. A cette

parce qu'on regrette toujours plus ou moins ce qui est passé, c'est naturel. Mais aussi parce que c'était une époque spéciale, sans guerre (pour nous en tout cas), il y avait quasiment le plein emploi, l'argent circulait. Tout cela est devenu plus difficile, alors on se souvient des bons moments. J'avais gardé quelques copies d'émissions MiniMax, hélas !, après plusieurs déménagements et quelques cambriolages, il ne me reste quasiment plus rien. »

Propos recueillis par
Jean-William THOURY & Jacques LEBLANC

Danny Gildard, Surtis, Eric Charden, Billy Bridge, Ronnie Bird, Chantal Goya (pour le jangle d'introduction de « C'est Bien Bernard », ce n'est pas elle qu'on entend mais Annie Philipppe), François Breyer, Jacques Fuster, Jean-François Michael, Gilles Duru, Monty Hervé Vilard, Annie Philipppe, Gam's, Guy Marchand, Herbert Léonard, Sunlights, Harold Nicholas, Noël Desmoulin, André Vigne, Pascal, Daniel Levy, Escudero, Météores, Daniel Pajé, Guy Mardel. Enfin, les artistes étrangers ne sont pas oubliés, avec Tom Jones, Vince Taylor, Equipe, Les Wailers, The Animals, The Beatles, Hendrix, Joe Cockler, Spencer Davis Group, Marianne Faithfull, Moody Blues, Trini Lopez, Simon & Garfunkel, Tren, Exciters, Troggs, Shawn Elliott, Chuck Berry, The Rolling Stones et les autres. Et ça s'additionne tous les grands du \$90 de plaisir, en noir & blanc ou en réveil en secret et quand le rêve bonheeur est total. On touche ici au subtilisme et à la perfection, car c'est tout ce qui est présenté dans un CD comme ça : format cassette, 60 minutes que l'on peut écouter Daniel Filippacchi (qui a droit à une co-hommage avec Michel Drucker en promo radio de 1962-63 vantant SLO) de cher chaque jour à son écoute et celui de Salut Les Cowboys, qui est à 2 fois plus intéressant, séparément mais le choix est évident. Indiscutablement.

Jacques LEBLANC
LC, 60 € pc, JBM, 54 rue St-Lazare, 75009



Lucien Morisse présente « La Discobole », actualité internationale des meilleurs enregistrements, le lundi de 21 h. 30 à 21 h. 50, et « Hit Parade », cote internationale des disques, le vendredi de 20 h. 40 à 21 h. 04. Lui-même possède plus de 50.000 disques.

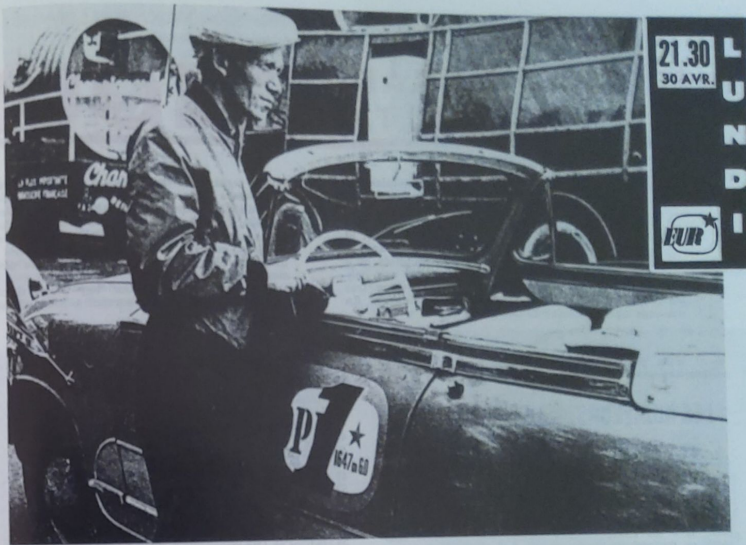
LUCIEN MORISSE: LANCEUR DE DISQUES ET... MATRAQUEUR

« **F**OR - MI - DABLE - CE - DISQUE ! Il va-marcher-très-fort ! » Un grand diable se dépile, fait sourire ses yeux de Philippe Clay blond et, tel un prophète, prédit... C'est Lucien Morisse : « Monsieur Flair ». Livreur à 13 ans, directeur artistique d'Europe No 1 à 33 ans.

Son bureau est une chapelle nouvelle-vague, envahie par les objets de son culte. Une bible : le « cash-box » (sorte de cote des disques en Amérique et dans le monde entier) ; des grandes orgues : son pickup et son magnétophone ; des missels : ses disques éparpillés ; de l'encens : ses cigarettes anglaises qu'il allume avec des gestes étudiés.

« Bon-jour, heu-veux-de-faire-votre-connaissance. » Lucien Morisse parle lentement, mot à mot, comme un funambule avance pas à pas, sur un fil, perdu dans les nuages, au-dessus du vide. Peut-être est-il timide et a-t-il pris l'habitude de maîtriser, avec ce parler haché, ses nerfs ? Peut-être tout simplement est-il ailleurs, occupé à répertorier les sons qu'il a entendus tout le jour. Les sons dont il se souviendra.

— Quelle est la route empruntée par le petit Lucien, fils unique de M. Ventabu, fourreur, pour devenir M. Lucien Morisse, directeur artistique d'Europe No 1 ?



Lucien Morisse, qui a visité presque tous les pays du monde, ne dédaigne pas, chaque été, de visiter la France sous le prétexte de suivre le Tour de France. La populaire épreuve cycliste est pour lui l'occasion de « voir de près » les auditeurs d'Europe No 1.

Il m'a fallu gagner ma vie...

— J'ai suivi des cours commerciaux puis, très jeune, il m'a fallu gagner ma vie. A 13 ans je me suis retrouvé ajusteur-monteur dans un atelier, puis livreur aux Galeries Lafayette et enfin employé, dans une cave, à coudre des morceaux de cuir, destinés à devenir des ballons de football.

« Enfance terrible avec pour seuls champs de rêves des écrans de cinéma et des notes de musique. A 15 ans, je suis entré à la discobothèque de la R.T.F. J'étais engagé pour trier et étiqueter car j'ai une très jolie écriture. J'écoutais tous les disques. Je devorais la musique, je me gavais d'elle... »

Le petit Lucien a de l'oreille

Le petit Lucien a de l'oreille, une extraordinaire mémoire sonore. Les producteurs de radio le remarquent. A 17 ans il produit sa première émission : « Métamorphose », puis devient discothécaire en chef et enregistre à la TV comme illustrateur musical. C'est alors la naissance d'Europe No 1. Engagé comme discothécaire, un mois après il assure

seul huit à neuf heures de programmes par jour. Un an plus tard il est nommé directeur artistique. Claude Agnely entre à ce moment dans le bureau une bande magnétique à la main : « Voilà le nouvel indicatif du « Tiercé de la chanson » Lucien Morisse écoute : — C'est mauvais, il va falloir trouver autre chose.

L'homme à la matraque

On a pu écrire que « Lucien Morisse flairait le « disque gagnant » comme les goretis bien dressés flairaient les truffes ». C'est vrai. Dès qu'il a l'impression de tenir un pareil disque, il commence le « matraquage » : tous les jours la chanson est diffusée sur Europe. L'éditeur phonographique garantit l'exclusivité. Le « matraquage » produit alors la « bosse ». Le disque se vend, s'écoute dans toute la France. Ainsi Lucien Morisse a-t-il fabriqué de toutes pièces le succès de « Le Jour où la pluie viendra », que Bécoud n'aimait pas. Ainsi, alchimiste du XX^e siècle, a-t-il transformé en or Gloria Lasso, Marie-José Neuville, Marino Marini, Dali, Sacha Distel et bien d'autres. Le téléphone sonne. C'est Norman Granz de New York.

— Allo Lucien ? C'est sûr maintenant, Sinatra chantera à Paris.

— For-mi-dable, Norman ! Maurice Siégl, qui occupe le bureau voisin, entre et se mêle à notre conversation. Je suis frappé par l'absence de protocole, par l'atmosphère détendue, par le naturel amical de cette rencontre : c'est cela le style Europe No 1, une certaine jeunesse qui empêche le talent de vieillir.

Lucien Morisse m'apprend encore qu'il collectionne les cravates et les automates, qu'il est fier d'un petit cochon mécanique qui fait des œufs sur le plat, qu'il revient des Etats-Unis où le twist est roi, qu'il a écrit lui-même des paroles de twist (« La Légende de twist »).

— Ca ne vous inquiète pas, les fans du twist ?

— Je préfère ça aux jeunes qui font de la politique.

(Maurice Siégl sourit.) — Et puis ça n'empêchera pas la naissance des grands-grands, des bons-bons comme Montand, Aznavour ou X... ça découragera seulement les imitateurs.

Lucien Morisse s'éclaire soudain et confie :

— Dans la chanson je veux donner leur chance aux jeunes. C'est merveilleux de pouvoir être, même pour une part infime, le père Noël !

Jean-Patrick MAURY.

21.30
30 AVR.

EUROPE

RÉFÉRENDUM-RADIO RÉSULTATS

VOUS AIMEZ...

VOICI la suite des résultats. Côté émissions, victoire de « Salut les copains » qui prouve le fort pourcentage de lecteurs jeunes de « Radio Magazine ». Encore que bien des « adultes » suivent l'émission de Ténôt et Fillpacchi. Même remarque pour ceux qui aiment le jazz » en soulignant toutefois qu'il s'agit là d'émissions quotidiennes et non hebdomadaires, ce qui augmente dans une très forte proportion le nombre des citations. En

fait, il serait plus équitable de dire que le vrai No 1 est « Les auditeurs mènent l'enquête », suivi de « Musicorama » et « Quitte ou double ». D'ailleurs, le classement à rebours de « Pour ceux qui aiment le jazz » et « Salut les copains » prouve combien les participants à notre enquête ont été sensibilisés sur ces émissions quotidiennes.

Côté chansons, Aznavour bat d'une courte tête Hallyday, en partie surtout à cause de son

mauvais (ou bon) classement dans les « mal aimés ». Johnny Hallyday, en effet, n'obtient pas un très gros succès, chez nos lecteurs d'un certain âge... Chez les chanteuses, Petula Clark précède Edith Piaf et Dalida, troisième, malgré la première place de celle-ci au tableau d'honneur à l'envers. Qu'elle se console en pensant que certains ou certaines sont encore plus défavorisés : le public les ignore et manifeste à leur égard la plus grande indifférence...



C'est en sélectionnant très sévèrement leurs disques que D. Fillpacchi et F. Ténôt ont réussi à classer 1re, avec 29.396 points, leur émission « Salut les copains ».

★ Vos dix émissions préférées :

“LES AUDITEURS MÈNENT L'ENQUÊTE” ...ET GAGNENT LE RÉFÉRENDUM !

★ Le classement a été obtenu de la manière suivante : l'émission citée en tête des 10 marque 10 points, la suivante 9 points, etc... jusqu'à la 10^e qui marque 1 point. De surcroît, le total obtenu était minoré de 5 points chaque fois qu'une émission était citée parmi les « non aimées ». Même méthode pour les autres catégories en ramenant les points marqués à 5, 4, 3, 2, 1 lorsque les noms à classer étaient ceux d'un total de cinq.

1. SALUT LES COPAINS (EI).....	29.396 pts
2. LES AUDITEURS MÈNENT L'ENQUÊTE (EI).....	20.738 »
3. MUSICORAMA (EI).....	16.907 »
4. QUITTE OU DOUBLE (RL).....	13.271 »
5. SUPER-BOUM (RL).....	11.620 »
6. LE SIFFLEUR (EI).....	11.309 »
7. MENAGE EN MUSIQUE (RL).....	9.361 »
8. CLUB DES CHANSONNIERS (RL).....	9.348 »
9. POUR CEUX QUI AIMENT LE JAZZ (EI).....	8.235 »
10. MATINEE BIRAUD-FRANCEY (EI).....	6.815 »
11. Le monde est fantastique (EI).....	6.162 »
12. Cavalcade (RL).....	5.543 »
13. Le Discobole (EI).....	4.109 »
14. Mystères de Paris 62 (EI).....	3.977 »
15. Vous avez vécu cela (RL).....	3.962 »
16. Hélène et son destin (EI).....	3.843 »
17. La Famille Duranton (RL).....	3.749 »
18. Le Tiercé de la chanson (EI).....	3.683 »
19. Le Tandem de la chanson (RL).....	3.518 »
20. L'Inspecteur V (RL).....	3.508 »
21. Grand Spectacle (RL).....	3.201 »
22. Les informations.....	3.149 »
23. Moi j'aime le music-hall (RL).....	2.817 »
24. Le 21 (RL).....	2.473 »
25. Carrousel (RL).....	2.780 »
26. L'Opérette et moi (EI).....	2.625 »
27. Seul contre tous (RL).....	2.473 »
28. Ça va bouillir (RL).....	2.383 »
29. Catarina (EI).....	2.360 »
30. Dira, dira pas (EI).....	2.205 »
31. 20 questions (RL).....	2.104 »
32. Service de nuit (EI).....	1.851 »
33. Les Maîtres du mystère (F2).....	1.800 »
34. Midi musique (RL).....	1.683 »
35. L'Homme à la voiture rouge (RL).....	1.636 »
36. Hello Johnny (M.C.).....	1.492 »
37. 10 millions d'auditeurs (RL).....	1.419 »
38. O.S.S. 117 (EI).....	1.361 »
39. Bonjour voisins (EI).....	1.302 »

40. Faites-nous rire (EI).....	1.277 pts
41. Parade du succès (RL).....	1.248 »
42. Nick Carter (F2).....	1.234 »
43. Sérénade (RL).....	1.175 »
44. Le Café de l'Europe (EI).....	1.148 »
45. Compagnons de l'accordéon (RL).....	1.114 »
46. Filles contre garçons (EI).....	1.082 »
47. Marche du temps (EI).....	1.060 »
48. Hit parade (EI).....	1.013 »
49. Le Turlupin (EI).....	861 »
50. Bon après-midi (RL).....	839 »
51. Carnet de bal (RL).....	767 »
52. 42, rue Courte (RL).....	628 »
53. Prix Nobel (RL).....	623 »
54. B.P. 150 (EI).....	618 »
55. Le passe-temps des dames et des demoiselles (RL).....	617 »

EMISSIONS NON AIMÉES : 1. Pour ceux qui aiment le jazz (E. 1) : 102 pts; 2. Salut les copains (E. 1) : 54 pts; 3. Dimanche des auditeurs (RL) : 48 pts; 4. Les rois de l'accordéon (RL) : 46 pts; 5. Tiercé de la chanson (E. 1) : 38 pts; 6. Seul contre tous (RL) : 34 pts.

★ Vos cinq chanteurs préférés :

LA VOIX CASSÉE D'AZNAVOUR L'EMPORTE SUR JOHNNY HALLYDAY

1. CHARLES AZNAVOUR.....	9.058 pts
2. JOHNNY HALLYDAY.....	8.579 »
3. MARCEL AMONT.....	8.464 »
4. LES CHAUSSETTES NOIRES.....	5.923 »
5. GILBERT BECAUD.....	4.726 »
6. Richard Anthony.....	4.293 »
7. Ray Charles.....	3.479 »
8. Les Compagnons.....	3.289 »
9. Jacques Brel.....	2.620 »
10. Yves Montand.....	2.185 »
11. Les Chats Sauvages.....	1.893 »
12. Sacha Distel.....	1.832 »
13. Elvis Presley.....	1.620 »
14. Tino Rossi.....	1.551 »
15. Henri Salvador.....	1.246 »
16. Georges Brassens.....	1.234 »
17. Charles Trénet.....	1.209 »
18. François Deguelt.....	892 »
19. Léo Ferré.....	860 »
20. Alain Barrière.....	835 »

21. Jean-Claude Pascal.....	814 pts
22. André Claveau.....	717 »
23. Jean Ferrat.....	673 »
24. Philippe Clay.....	604 »
25. Les Pirates.....	528 »
26. Jean-Paul Mauric.....	505 »
27. André Dassary.....	460 »
28. Vince Taylor.....	442 »
29. John William.....	421 »
30. Frankie Jordan.....	396 »
etc....	

CHANTEUSES NON AIMÉES : 1. Johnny Hallyday : 362 pts; 2. Léo Ferré : 307 pts; 3. Guy Béart : 288 pts; 4. Georges Brassens : 282 pts; 5. Yves Montand : 265 pts; 6. Jacques Brel : 254 pts; 7. Luis Mariano : 228 pts; 8. Charles Trenet : 218 pts; 9. Tino Rossi : 135 pts; 10. Charles Aznavour : 124 pts; 11. Jean Sablon : 119 pts; 12. André Claveau : 66 pts.

★ Vos cinq chanteuses préférées :

PETULA CLARK : C'EST LA VICTOIRE DE LA GENTILLESSE

1. PETULA CLARK.....	8.688 pts
2. EDITH PIAF.....	7.986 »
3. DALIDA.....	4.281 »
4. SYLVIE VARTAN.....	3.817 »
5. ISABELLE AUBRET.....	3.422 »
6. Ella Fitzgerald.....	2.860 »
7. Colette Deréal.....	2.616 »
8. Juliette Gréco.....	2.345 »
9. Colette Renard.....	2.072 »
10. Helen Shapiro.....	1.814 »
11. Brenda Lee.....	1.473 »
12. Catarina Valente.....	1.413 »
13. Patachou.....	1.396 »
14. Gloria Lasso.....	1.312 »
15. Annie Cordy.....	1.287 »
16. Marie-José.....	1.243 »
17. Jacqueline François.....	1.067 »
18. Maria Candido.....	869 »
19. Line Renaud.....	854 »
20. Gillian Hills.....	458 »
etc....	

CHANTEUSES NON AIMÉES : 1. Dalida : 592 points; 2. Juliette Gréco : 391 points; 3. Edith Piaf : 318 points; 4. Gloria Lasso : 229 points; 5. Colette Renard : 117 points.

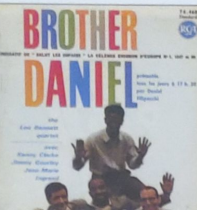


Petula Clark est rayonnante de joie. Elle est arrivée 1^{re} de la série « Chanteuse préférée » avec 8.688 points.



« Il faut savoir » se classe dans les premiers au hit-parade, mais il faut savoir chanter comme Aznavour pour se classer chanteur n°1 avec 9.058 points !

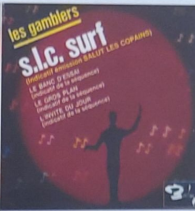
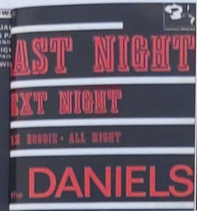
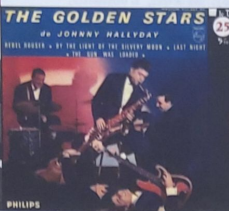
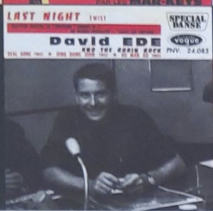
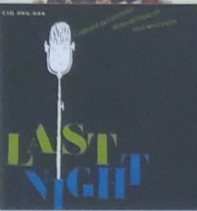
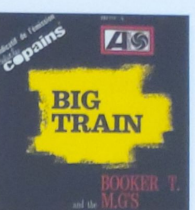
Il était une fois...



SALUT LES COPAINS

Aucune émission de radio n'aura marqué une génération comme l'a fait Salut Les Copains. Créé par Daniel Filipacchi en octobre 1959, sur Europe N°1, SLC a propagé la musique que les jeunes voulaient entendre, le rock et le twist, bien sûr, mais aussi le R&B, le yé-yé, une certaine chanson française, avec des touches de prosélytisme blues ou jazz.

honky tonk trumpet indicatif du musée de l'émission **salut les copains** a sunday kind of love people are talking honky tonk trumpet trompette : dave bartholomew



50 ans plus tard, pour le plaisir des baby-boomers qui se souviennent et l'amusement de ceux qui n'ont pas connu le phénomène en direct, sortent deux ouvrages de teneurs différentes mais complémentaires. « Nos Années Salut Les Copains - 1959/1976 » de Christophe Quillien, préfacé par Jean-Marie Périer, retrace l'histoire de l'émission et du magazine homonyme. « L'Aventure Salut Les Copains » de Michel Brillié et Christian Gaufrès, préfacé par Daniel Filipacchi, reproduit au format original, dans l'ordre chronologique de parution, une sélection d'articles et de photos révélatrices de l'esprit spécifique à cette publication. Parallèlement, le coffret « Salut Les Copains » contenant 3 DVD propose une immersion en musique et en images dans l'univers de cette époque. En attendant les coffrets CD chez Universal, UMI a rencontré trois acteurs majeurs de l'épopée SLC, Josette Bortot-Sainte-Marie, Michel Poulin et Michel Brillié, dont voici les réflexions et souvenirs mêlés.

DANIEL
Le jeudi 24 septembre 1959, jour de repos des écoliers, à 18 heures, une jeune Américaine pré-nommée Suzy anime, avec son chat, la nouvelle émission d'Europe N°1, Salut Les Copains. Durant une demi-heure, Lucien Morisse, le directeur des programmes, n'est pas convaincu et il propose à Daniel Filipacchi de présenter Salut Les Copains, chaque jour à 17 h 30, dès le lundi 19

octobre 1959, avec une programmation à l'américaine. Daniel s'occupe déjà d'émissions sur Europe N°1, dont une sur les musiques de film. Il dit qu'il est d'accord à condition d'en être le producteur. Lucien Morisse accepte. Josette travaille déjà à Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz, avec Daniel et Frank Ténêt. Elle intègre donc l'équipe de manière naturelle. Michel Brillié habite à côté d'Europe N°1, sis 26 bis rue François 1^{er}. C'est un fan de l'émission : Comme Daniel ne veut pas prendre partie, il préfère avoir le point de vue de quelqu'un comme moi. Si je lui dis que j'aime Elvis mais pas Hallyday, il répond Ah bon... Cela lui sert pour comprendre où en sont ses auditeurs. Parfois, on nous demande de raconter au micro des trucs, mes vacances en Angleterre, ce genre. Ou d'interviewer Henri Salvador. Je n'ai que quinze ans, c'est une opportunité formidable, une chance extraordinaire de se retrouver à faire ça ! Une fois, en janvier 1964, Daniel nous dit, à moi et d'autres jeunes, de préparer des questions à poser aux Beatles pour leur passage à l'Olympia. Quand on les lui montre, il ne les trouve pas fertiles et nous demande d'en faire d'autres. Je crois que c'est la seule fois où il ne nous a pas laissés entièrement libres. Comme il parle bien anglais, on fait appel à Michel Brillié quand des artistes anglais ou américains sont invités. Lors de leur venue à SLC, John, Paul, George et Ringo sont ébahis par notre discothèque. Nous leur prêtons plein de disques, que nous ne reverrons jamais, dont l'album « En Route Libre... » (« The Freewheelin' ») de Bob Dylan qu'ils découvrent à cette occasion.



DE LA RADIO AU MAGAZINE
Michel Poulin est d'abord fan de jazz, il va aux concerts, etc. Il sympathise avec Raymond Moully, journaliste à Jazz Magazine. Un jour, Raymond me dit que ça l'ennuie d'écrire les deux feuillets consacrés aux nouveautés, il me propose de faire un essai et me donne trois albums. Je lui rends ma copie, qu'il réécrit, normal, mais m'encourage à continuer. C'est comme ça que j'entre à Jazz Mag, comme pigiste. J'écris ensuite des articles. En 1962, quand Daniel a les moyens de lancer Salut Les Copains sous la forme d'un magazine décliné de l'émission, il prend les gens qu'il a déjà sous la main. Comme ça, après John Clafrane ou le Modern Jazz Quartet, j'écris sur Brenda Lee ou Claude Nougaro. Quand je vais voir Daniel à son bureau, il voit bien que la radio m'intéresse plus que le journal, il me demande de choisir entre l'un ou l'autre. Je débarque là-dedans aux côtés de Daniel, Josette... C'est le rêve ! Comme un musicien n'ai jamais qu'il ravale, mais qu'il joue, moi j'ai toujours fait ce que j'avais envie de faire.



Le magazine est d'abord préparé dans les bureaux de l'émission mais, quand ça démarre, la fabrication est effectuée à Jazz Magazine. André Bureau, qui travaillait rue de l'Échelle, à Jazz Mag, est la première secrétaire de rédaction puis c'est Liliane Dorval. Daniel Filipacchi, contrairement à d'autres, n'est jamais condescendant vis-à-vis de son public. D'ailleurs, il n'utilise pas le mot jeunes. Il sait établir une complicité, il a une grande capacité d'écoute et reste neutre, sans tenter d'imposer son point de vue. Réciproquement, il faut que nous l'écoutions attentivement pour savoir ce qu'il veut. Des gens comme Thierry Adrien admirent Daniel parce que, pour eux, il demeure une énigme alors que nous, c'est

probablement une question de compatibilité, nous savons discerner ce qu'il veut sans même qu'il ait à nous dire toutes ces choses. Daniel a tout compris. Il crée Billy Gluboh, personnage anti-Hallyday qui apparaît dans le courrier des lecteurs de SLC, il a trois longueurs d'avance ! Le courrier, ce n'est pas ce qu'on remarque en premier dans un magazine, mais cela contribue à la fidélisation des lecteurs.

UN INNOVATEUR
Dans l'émission, pareil, pendant que passent différents titres instrumentaux, nous citons à l'antenne une liste de noms préparée par Sylvie et Odette, pour que les auditeurs se sentent



Page radio de Télé Magazine annonçant la première de Salut Les Copains le 24 septembre 1959 de 18 à 18h30.

Michel Brillié, Sylvie Vartan, Daniel Filipacchi et Eddie Vartan en 1962.



concernés. Quand il part en week-end à Marney, Daniel emporte une pile de 45 tours, sans pochettes, qu'il va écouter. Un jour, en 1965, il revient en disant que le quatrième morceau sur un EP est marquant, qu'on peut l'essayer. Il s'agit de « La Passionnata » par Guy Marchand. Personne n'y avait fait attention jusque-là. Il lui arrive de choisir des artistes qui à première vue n'entraient pas dans les normes de l'émission, par exemple Claude Nougrou, Lény Escudero, Jean-Claude Annoux... Quand Salvatore Adamo commence à marcher en Belgique, cela semble un peu anachronique par rapport à ce qui se passe. Du coup, nous créons *La Séquence Belge* pour pouvoir diffuser Adamo ! Les gens nous ont vite réclamé « *Tombe La Neige* ». Nous inventons le *Bide Parade* mais cela ne dure pas parce qu'il n'y a aucun intérêt à être négatif, ce n'est pas drôle. On fait l'émission comme on le sent. Une heure et demie puis deux heures, tous les jours, en direct, de 5 à 7. Quand Daniel revient des USA, il nous raconte les débuts de la FM là-bas, comment un type avec deux platines, dans un garage, fait une radio pour le quartier. Ce qu'il retient de cela, c'est que l'animateur en question parle quand il en a envie. Pour pouvoir faire pareil, il demande à Claude Chéissou, notre technicien chargé de la maintenance, jeune et sympathique – il a la fibre artistique et deviendra un grand ami de Georges Brassens –, de nous concocter une boîte, en bois, peinte en gris, qui permet à Daniel d'ouvrir son micro quand il veut. Les premiers jours, la boîte fait des clics qui dé-

clenchent les limiteurs d'antenne, du coup la voix de Daniel est écrasée. Ce sont des auditeurs qui nous le signalent. Alors Claude se remet au travail, trouve la solution, et nous pouvons ouvrir le micro désormais sans inconvénient. Jalous de son invention, il nous demande de toujours laisser la fameuse boîte enfermée dans un placard, pour pas que quelqu'un lui vole son procédé ! Daniel est l'un des premiers à parler sur l'introduction des disques. En dehors de l'instinct naturel, afin de tomber pile pour que la présentation se termine quand le chant commence, nous sommes amenés à chronométrer. En fait, le mieux reste tout de même de le faire à l'oreille ! L'esprit de liberté qui règne à SLC est exceptionnel.

LES ARTISTES

Nous ne subissons pas de pression particulière de la part des maisons de disques. Daniel est séduisant, il est souvent sollicité par de jeunes chanteuses. Pour Gillian Hills, il y a sa maman qui cravate, et Hervé Vilard une casquette. Michel Poulain, il me semble que quelqu'un nous a envoyé un poste de télévision. Josette : Nous sommes amis avec Monty puisque nous nous fréquentons tous les jours. Il existe aussi des relations plutôt amicales avec Claude François. Pour les fêtes de fin d'année, évidemment, on nous apporte une boîte de chocolat ou une bouteille, mais c'est tout. Ce qui amène un changement, c'est la création de DiscAZ, en 1963, label

financé par Europe 1, dirigé par Lucien Morisse. Daniel, diplomate, commence par programmer « Je » de Danyel Gérard, la première des publications DiscAZ, mais ensuite il faudrait que chaque nouveau disque soit automatiquement chouchou, ce qui est insupportable. Du coup, Daniel, qui a toujours refusé l'ingérence de qui que ce soit, supprime la pratique du chouchou qu'il reprendra plus tard, en 1966. Mais cette fois, le titre retenu est celui classé 11^e au hit-parade de SLC diffusé le dimanche, l'émission passant alors sept jours sur sept. Chouchou est aussi un personnage dessiné par Fix qui est la mascotte du magazine Salut Les Copains. Nous avons des contacts directs avec les artistes plus qu'avec des gens chargés de la promotion. Nous partons en week-end avec Johnny et Sylvie dans leur maison de Locoenville. Voilà le style de rapports que nous entretenons. Les managers ou les éditeurs aussi passent nous voir. Jean-

salut les copains
à Paris

chouchou en fait des bonds de joie ! la mascotte de SLC

juillet 1962
185.000 exemplaires

AVRIL 1963
O. J. D. : 831.138 exemplaires de diffusion

JUILLET 1963
UN MILLION D'EXEMPLAIRES

DANIEL PARLE...

Le lundi 19 octobre 2009, à 8h35, Daniel Filipacchi a accordé une courte interview, ce qui est rarissime, au micro de Marc-Olivier Fogiel, sur Europe 1, pour les 50 ans de Salut Les Copains sur cette radio. Voici un résumé des paroles du démiurge visionnaire de la jeunesse française des années 60, avant de devenir un magnat français (très américanisé) d'un empire de presse, créé sur les fondations de SLC.

Je ne reconnais rien d'Europe 1. Ça a beaucoup changé. C'est très impressionnant, c'est moderne. Au début, j'y avait Suzy. On programmat surtout des Américains comme Brenda Lee. Le concept, c'était une présentation très courte, pas compliquée. Avec une présentation des disques en parlant sur l'intro. On parlait très peu. Les artistes rock n'ont [Daniel emploie cette terminologie et non celle de jé-jé-jé] avaient-ils besoin de SLC ? C'est SLC qui a existé grâce à eux. Johnny Hallyday, Richard Anthony, Françoise Hardy... Mais il fallait y passer. Cela aidait beaucoup. Oui, j'ai amené le matriageage. Avant on prenait soin de ne pas répéter trop souvent la diffusion d'un disque. En visite aux USA, j'y ai constaté qu'on y entendait la même chose toutes les dix minutes. Le matriageage a beaucoup marqué. On a eu un énorme impact sur les goûts de la jeunesse. Il n'y avait pas d'ordinateur. Le courrier faisait le programme. Comme du disque à la demande. Ma qualité première ? L'instinct. A un certain moment, on le perd, on n'est plus dans la course. On est dépassé à un certain moment. J'ai 81 ans et demi. Mon avis sur Hadopi ? A l'époque les amateurs de disques de jazz les repiquaient sur des magnéto. L'idée était déjà là avant le développement gigantesque aujourd'hui. Couper l'accès à internet, je n'y crois pas. J'ai décelé ce qu'il y avait d'intéressant chez les gens. En devenant ami avec les gens avec qui on a travaillé. ■

Gillian Hills avec Michel et Daniel en 1961.



Michel Brillié et Oncle Dan en 1962.



Michel Poulain, Michel Brillié, Josette Bortol-Sainte-Marie, Madeleine Constant, Monty et Claude Chéissou en 1967.



Jacques Tilié pour Claude François ; Même lach qui nous apporte le dernier Sheila... Quand ils viennent à SLC, les artistes se comportent normalement, sans problèmes particuliers d'égo. Les plus mal élevés, ce sont les Beach Boys. Outre les Beatles, que nous emmenons à pieds de l'hôtel George V à la rue François 1^{er}, sont également venus Trini Lopez, Procol Harum, Paul Simon qu'on nous supplie de recevoir parce qu'il n'est pas encore connu. Il arrive avec sa cape et ses sabots. Michel Brillié : J'ai fait les Mamas & Papas au George V. Ils étaient quand même un peu stoned. Barry McGuire était avec eux. J'ai interviewé Jimi Hendrix à son hôtel même s'il s'est aussi rendu à Europe. Josette : Les Rolling Stones sont venus deux fois dans les coulisses d'Europe N°1. Michel Brillié : J'ai encore interviewé Mick Jagger, en français, quand est sorti le film « Performance » mais c'était pour Campus dont j'étais devenu le réalisateur après SLC.

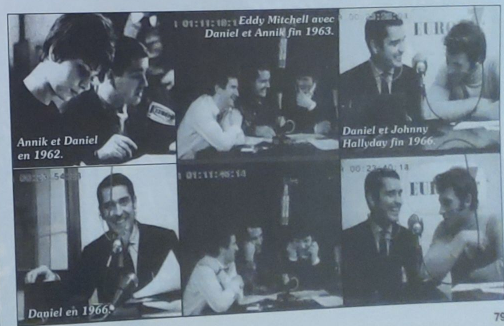
JINGLES

Ce qui est également très important, c'est l'habillage sonore. Vers 1963, des indicatifs sont conçus sur des play-backs de disques, des morceaux de Bill Doggett, Booker T. & The MG's... Suivant les époques, on utilise « Honky Tonk Trumpet » de Dave Bartholomew, « Big Train »



Annik Beauchamp (en arrière-plan Frank Tenot) en 1962.

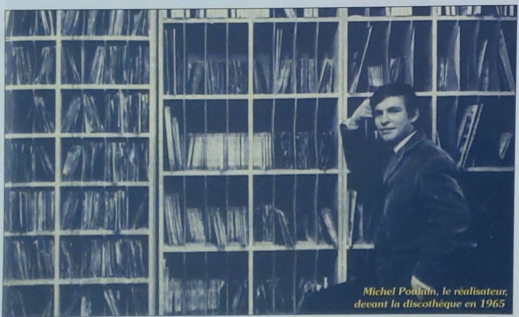
de Booker T. ; etc. L'un des tout premiers, pour la séquence du Musée, c'est Daniel qui le trouve sur un album de jazz. C'est juste un coup de trombone. C'est un choix curieux mais qui, fait, marche très bien. Daniel a le chic pour ce genre de choses. Il est fort. Tout en gardant un air détaché. Il suit bien son affaire ! France Gall chante l'indicatif du Musée de Salut Les Copains sur du Sound Orchestra. Tous les artistes enregistrent un ou plusieurs indicatifs pour SLC, d'Eddy Mitchell à Claude François, d'Adamo à



Annik et Daniel en 1962.

Daniel et Johnny Hallyday fin 1966.

Daniel en 1966.



Michel Poulain, le réalisateur, devant la discothèque en 1965.

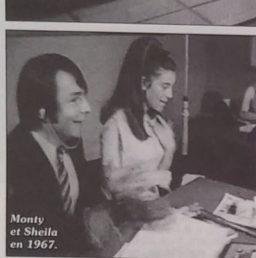
Dick Rivers... En 1966, nous demandons aux auteurs de classer par ordre de préférence quatre versions d'une même publicité, soit juste parlée par la meneuse de jeu Madeleine Constant, qui a succédé à Annik Beauchamps partie sur France Inter; soit avec la musique en fond; soit chantée sur l'air de « Sunny » de Bobby Hebb; soit sur une musique originale de Michel Colombier. Sans contestations, ce sont les deux versions chantées qui remportent les suffrages. Ce sondage marque le début de la vogue des publicités chantées. Michel Colombier est alors notre compositeur attitré mais d'autres ont collaboré. Lou Bennett, Eddie Vartan (qui s'est inspiré de « Last Night » des Markeys pour « SLC Twist »), les Gamblers avec « SLC Surf », les Lionceaux pour « SLC Jerk », Jacques Denjean, les Gam's, Paul Pilot, Pussy Cat et même la spécialiste des Ondes Martenot ! Frank Ténêt ne fait pas partie de l'équipe de départ. Il refuse la proposition, il vient ensuite donner des coups de main. Il présente aussi une séquence jazz. Les choses se passent très bien au sein de l'équipe. Il n'y a ni conflits ni rivalités. Nous tendons vers le même but et tout se fait de manière naturelle. Quand un invité spécial vient présenter l'émission avec Daniel, comme Johnny Hallyday, Eddy Mitchell ou Sylvie Vartan, cela ne change pas grand chose à la programmation parce que ce qu'ils ont envie d'entendre ne diffère guère de ce que nous avons envie de passer. Eventuellement, ils peuvent demander une chanson particulière, parce qu'il y a un nouveau Lionceaux ou quelque chose comme ça, mais c'est tout. Nous ne préparons pas les questions. Tout ce que nous disons est spontané. Nous avons juste un plan, préparé au dernier moment, une ossature avec l'ordre des séquences et les indicatifs correspondants.

PROGRAMMATION

Le rapport entre le choix des chansons et le courrier des auditeurs fonctionnent généralement à l'envers. Les programmes sont établis, dans un esprit artistique, et ensuite on cherche dans le courrier qui a réclamé les disques que nous avons sélectionnés. On maîtrise sans savoir que cela signifie, avec le disque *chouchou* qui passe trois fois par émission pendant une semaine, il arrive qu'il y ait deux *chouchous* alors bien sûr, dans ce cas là, le programme est déjà moitié fait ! Il faut rajouter un *Coin du spécialiste*, un *Gros plan*, un *Musée de Salut Les Copains* ou *L'Invité vient d'arriver à SLC...* L'idée du *chouchou* vient de Daniel, le *Musée* également. Les rubriques donnent une structure. Les morceaux diffusés dans le *Musée* ne sont parfois vieux que d'un an. D'une manière générale, nous ne diffusons pas de chansons très anciennes. Daniel a un abonnement chez Brentano's à New York. Nous attendons comme le messie les paquets. Brentano's expédient tous les titres figurant dans le Top 100 du Cashbox ou du Billboard. Nos bibles. Il arrive que l'on passe un disque qui ne sera commercialisé que trois semaines après. Certains chanteurs français nous écoutent et reçoivent ainsi d'éventuelles adaptations. Une fois, en 1962, depuis deux semaines, nous avions *chouchou* en anglais, et nous voudrions en trouver un en français. Nous sommes lundi. Avant le début de l'émission arrive Jean-Jacques Tilière, directeur artistique de Claude François. Dans une petite cabine qui se trouve dans le couloir de la room, proche du studio, il y a un magnétophone. Il a apporté le bobino de « Belles Belles ». Daniel lance : « OK, on n'a pas de *chouchou*, on prend. Le morceau reste *chouchou* deux semaines consécutives. Aux réactions des auditeurs, qui nous écrivent, nous savons très vite si notre *chouchou* est fort ou non. Le téléphone n'est quasiment pas utilisé. Quand nous organisons un concours, les gens répondent sur carte postale. La poste nous livre des sacs. Il peut avoir jusqu'à quatre ou cinq mille réponses ! En dehors des concours, tous les jours nous recevons un sac de courrier à la légendaire adresse : Daniel, Boîte Postale 150, Paris 8. Des lettres, des postales avec juste la mention Daniel, sans adresse, parviennent néanmoins à SLC via l'impressionnante carte de l'émission, sur laquelle on passe nos contenus de rencontrer des artistes ou de repartir avec un disque. Quand c'est un jour fâché, certains auditeurs qui ont réclamé un titre particulier, qui a effectivement été diffusé dans l'émission, reçoivent un disque-cadeau.



Josette Bortot-Sainte-Marie, la programmatrice de l'émission en 1962.



Monty et Sheila en 1967.



Sondage Johnny Hallyday et Claude François se rencontrent.

Deux grande de la chanson se sont rencontrées hier dans les studios d'Europe 1 à l'occasion de la dernière émission de Salut Les Copains. Claude François y présentait son album de l'année et Johnny Hallyday, invité, Eddie Mitchell et Sylvie Vartan y étaient aussi. Les deux artistes ont eu l'occasion de se rencontrer et de discuter de leur musique.

De source de l'émission, Johnny Hallyday et Claude François (ici gauche à droite).

10 Mai 1969 4019.-

Johnny Hallyday et Claude François pour la dernière de SLC avec la dépêche de presse au-dessus de la photo datée du 10 mai 1969.

DE LA NATION A MEGÈVE

Quand est organisée la Nuit de la Nation, en juin 1963, nous voyons la foule arriver, nous avons la trouille. Se sentant dépassés, certains envisagent l'annulation, comme une réaction de sauvegarde. Heureusement, le concert a bien lieu, avec Johnny, Sylvie, Richard, les Chats, etc., sinon, c'eût été la catastrophe. Il y a peu d'éclairage et surtout beaucoup trop de monde, des gens juchés partout. Ce qui a été prévu comme une petite fête se développe d'un seul coup et devient un événement. Personne ne sait comment ça va finir. C'est devenu mythique, depuis, mais nous n'avons jamais voulu le refaire ! Europe N°1 avait organisé ça au moment du départ du Tour de France mais ce n'était pas du tout le style de Daniel qui est au contraire un homme réservé qui n'a ni besoin ni envie de se montrer. Nous ne faisons quasiment jamais d'émissions hors des studios parisiens. Sauf une fois à Megève, une autre au Cnlt de la Défense et une fois à Grenoble en février 1965 pour les Jeux Olympiques d'hiver. C'est tout. Michel Poullain : « Je suis parti à Megève en DS avec le coffre plein de disques et de matériel. Il y avait de la neige sur la route et je n'avais pas de chaînes à mettre sur les pneus alors, pour ne pas glisser en arrière, je roulais en crapaud, me frottant en permanence aux bas côtés. Dans les montées comme dans les descentes. Je suis arrivé à destination au petit matin, épuisé, la carrosserie de la voiture toute cabossée ! A Megève, où toute l'antenne d'Europe N°1 s'est déplacée, l'intérêt est que le public puisse nous regarder réaliser SLC, en direct, or Daniel préfère faire installer un rideau afin qu'on ne le voit pas ! Il a peur que son public pense qu'il est trop âgé pour animer une telle émission et soit déçu de le voir !

L'ESPRIT EUROPE N°1

Dans SLC, il y a aussi des séquences extérieures à l'émission, dans les premières années, tels les feuilletons préenregistrés *Le Club des Cinq* puis *Les Malheurs de Sylvie*, ou *Le Jeu du Père Savon*, ils sont diffusés pendant le cours de Salut Les Copains, mais nous ne les écoutons pas parce que nous sommes occupés à préparer la suite, chercher les disques, etc. Nous sommes fiers de ce qui se fait à Europe N°1, qui est exceptionnel du matin jusqu'au soir. Plutôt que de partir en week-end, il nous arrive de revenir le dimanche juste pour le plaisir de voir travailler Gérard Sire ou Francis Blanche. C'est une sacrée époque. Maurice Braud est formidable. Les flashs d'André Arnaud également à 17 et 18 heures durant SLC. Sur le coup, naturellement, on ne se rend pas bien compte de la chance que nous avons, mais nous apprenons beaucoup au contact de tous ces gens. Il y a un état d'esprit de liberté mais aussi beaucoup de talent. Si nous avions été plus conscients, nous aurions évidemment fait plus d'archivages, gardé des enregistrements, des traces. Il n'y a qu'une seule émission de SLC dans la magnétothèque d'Europe N°1, celle du 21 mai 1965 ! Il y a également une sorte de bétisier avec notamment Daniel qui ne peut aller jusqu'au bout d'une publicité. C'est quand même dingue d'avoir interviewé les Beatles et que pas une seule personne n'ait pensé à enregistrer ! Vers la fin, en 1967, Lucien Bernard nous demande de lui communiquer la programmation d'avance, la veille pour le lendemain. Du coup, nous retrouvons nos disques dans les autres émissions de la journée ! Daniel est remplacé durant les week-ends et les vacances par Frank Ténêt, Michel Poullain, et surtout par Michel Bernard Brille... Dès 1967, Daniel se retire petit à petit. Le micro est d'abord confié à Jean-Bernard Héby puis surtout à Monty et Bernard en attente qui succèdent à Daniel, toujours présent mais plus rarement. À la fin avril 1968, Europe N°1 transforme SLC en Super SLC avec une autre équipe, Hubert présente du lundi au vendredi, et Daniel le samedi, ce qu'il fait jusqu'en septembre 1968. « Last Night » des Mar-Keys est de nouveau utilisé comme indicatif. Daniel Filippachi met un terme à Salut Les Copains en tant qu'émission de radio, alors présentés par l'animateur québécois Michel Desrochers, fin mai 1969.

Propos recueillis et mis en forme par Jean-William THOURY & Jacques LEBLANC

SPECIAL
COPAINS
SPECIAL

ROUTE 66 • I JUST WANT TO
MAKE LOVE TO YOU • HONEST I
DO • I NEED YOU BABY • NOW
I'VE GOT A WITNESS • LITTLE
BY LITTLE • I'M A KING BEE •
CAROL • TELL ME • CAN I GET
A WITNESS • YOU CAN MAKE
IT IF YOU TRY • WALKING
THE DOG

DECCA
33 T. 30 cm LK 4.605

I WANNA BE
YOUR MAN 457.026
MONEY
BYE BYE JOHNNY
YOU BETTER MOVE ON
NOT FADE AWAY
LITTLE BY LITTLE
STONES
POISON IVY 457.031

salut les copains

EN DVD ET
COFFRET COLLECTOR 3DVD (ÉDITION LIMITÉE)

LE 3 NOVEMBRE 2009

PLUS DE
140
CHANSONS CULTE
+ 1 LIVRET
16 PAGES

PLUS DE
45
CHANSONS
PAR DVD

salut les
copains

Le premier
45 tours de
JOHNNY HALLYDAY
en bonus offert
dans ce coffret !

Des compléments exceptionnels !

LES BEATLES au Palais d'Hiver de Lyon • Des images d'époque de Daniel Filipacchi recevant JOHNNY HALLYDAY
• SERGE GAINSBOURG évoquant la génération Ya-Ya • FRANÇOIS HALLUY dans l'intimité
• La mode des mini-jupes ; les voitures décapotables... • Les jingles de l'émission

Nom : _____ Prénom : _____
E-mail : _____
Adresse : _____
Ville : _____ Code Postal : _____

TITRE	PRIX	QUANTITÉ	TOTAL
Salut les Copains vol.1	20 €		€
Salut les Copains vol.2	20 €		€
Salut les Copains coffret 3 DVD + 45 tours Johnny Hallyday	50 €		€
		Frais de port 1 DVD	5 €
		de 2 à 4 DVD	6 €
		Coffret 3 DVD	10 €
TOTAL GÉNÉRAL :			€

Conformément à la loi et libérée du 6 janvier 1978, vous disposez d'un
accès et de rectification des données vous concernant. Vous pouvez être amené
à être informé de nos offres par e-mail ou par courrier. Si vous ne le souhaitez

Date et signature obligatoires

Je vous joins mon règlement
☐ Paiement par chèque (libellé à Jacques Leblanc Editions)
ou
☐ Par virement bancaire
BPRIVES MONTPARNASSE IBAN FR76 1020 7000 2204 0220 2489 700 CDBPRFPMTO

CD
TIRAGE
LIMITÉ
OFFRE EXCLUSIVE
5 € CHAQUE

JUKEBOX

54, rue Saint-Lazare, 75009 Paris - 9h30-18h30 - Métro : Trinité - Tél. : 01.55.07.81.07

4 CD
40 €
AU LIEU DE 60 €
+ 10 € de port

LES ARISTOCRATES
Aigles Noires
Mickey Blue, Copains Paris
Live à Paris, 16 titres

LES ARISTOCRATES
Paris-Nice, La Route Du Twist
Intégrale 61-62, 20 titres

BELLES ! BELLES ! BELLES !
1961-68
Belles ! Belles ! Belles !
Rock, Twist, Surf, Jive, etc.
24 titres rares par 12 belles

BELLES ! BELLES ! BELLES !
Twist, Show, Surf, Jive, etc.
24 titres rares par 12 belles

LES BOOTS
Boots
Twist, Show, Surf, Jive, etc.
24 titres rares par 12 boots

60 STREET RUNNERS
Les 60's
Soul Agents, 24 titres

DANNY BOY
Duo de rock
Rétrospective 1958-2009, 25 titres

CLAUDE & TRINITY
JEAN-PIERRE & REBELLES
Rock / Twist / Musique
Intégrale 63-65, 24 titres

DAVE DACOSTA
Hey Pony !
+ Vince Taylor, Johnny Kidd, 20 titres

NOËL DESCHAMPS
Pour Le Plus
Une fine sélection 65-68, 20 titres

NOËL DESCHAMPS & C.
J'ai Le Blues / J'ai Le Rock
+ 19cm, P.D. Rock, 54-61, 25 titres

DON FARDON
Don Fardon
After The Sunset 63-70
Le meilleur, 24 titres

FESTIVAL 67
Live in Paris
24 titres public par 7 groupes

MIKEY FINN & BLUE MEN
Keep Moving !
Avec Jimmy Page, 63-67, 20 titres

GÉLOU
Rock'n'Roll
Intégrale 61-63, 20 titres

GÉNÉRATION PERDUE
Rock Français 65-68
24 titres rares par 12 groupes

GÉNÉRATION PERDUE
Rock Français 65-68
24 titres rares par 12 groupes

MICKIE MOST
Theatrical
Le meilleur, 34-64, 24 titres

ROCK EN FRANCE
Volume 1
22 titres rares 63-67 par 11 groupes

ROCK EN FRANCE
Volume 2
22 titres rares 62-67 par 11 artistes

THE VIPs
I Wanna Be Free
Le meilleur, 20 titres

Je désire commander au prix de 15 € les CD suivants :

NOM : _____
ADRESSE : _____
CODE POSTAL : _____ VILLE : _____
Port colis : 1 disque : 5 € / 2 à 3 : 5,50 € / 4 à 7 : 6,80 € / 8 à 11 : 7,80 € / 12 à 15 : 8,80 € / 16 à 20 : 9,50 €
ou mandat ☐ ou virement bancaire ☐ BPRIVES MONTPARNASSE IBAN FR76 1020 7000 2204 0220 2489 700 CDBPRFPMTO
à l'ordre de JACQUES LEBLANC ÉDITIONS, 54, rue Saint-Lazare, 75009 PARIS

(à découper, recopier ou photocopier)

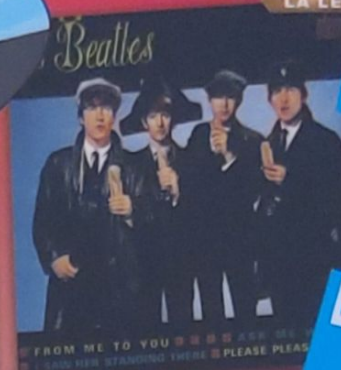
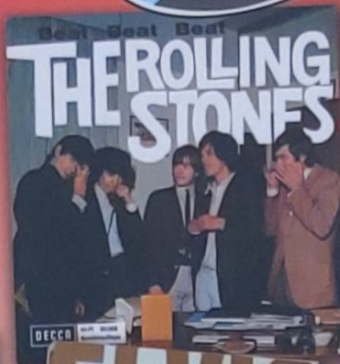
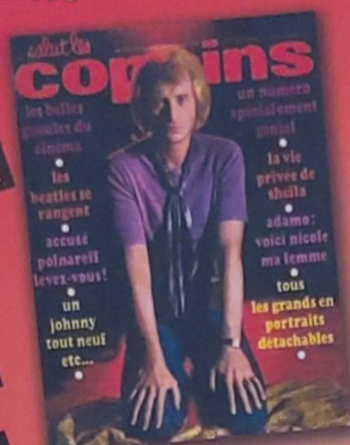
PRENOM : _____
PAYS : _____
E-mail : _____
E (port) : _____
VENTE EXCLUSIVE PAR CORRESPONDANCE OU À JUKEBOX

JUKEBOX
éditions montparnasse

JUKEBOX
MAGAZINE
présente

69^e cidisc

NOSTALGIE
LA LEGENDE



VINYLE

CD

DISQUES
D'OR

DVD

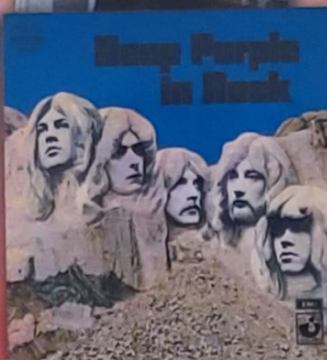
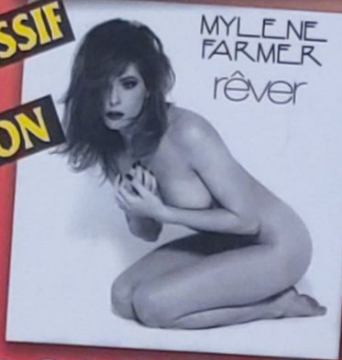
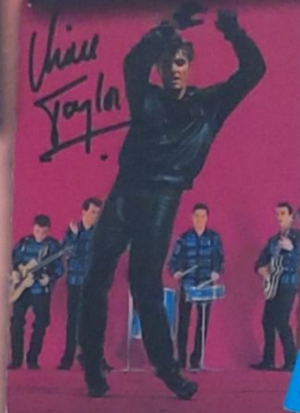
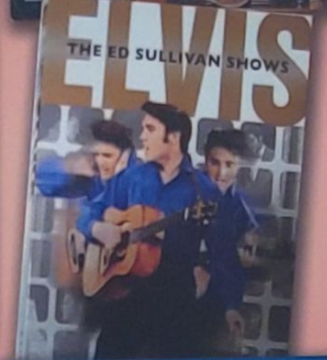
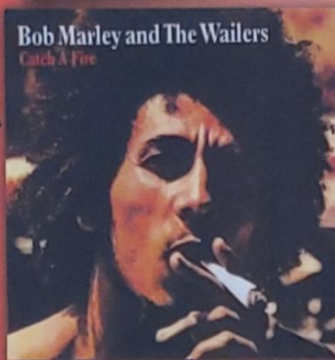
JOURNAUX

NEUF

OCCASION

DE
1 €
A
5000 €

PRÉSENCE
D'EXPERTS



CONVENTION INTERNATIONALE

DISQUES DE COLLECTION

PARIS - ESPACE CHAMPERRET

**SAMEDI
DIMANCHE**

17 & 18 AVRIL 2010

**10H
18H30**

PARIS 17^e - MÉTRO : PORTE DE CHAMPERRET - LOUISE MICHEL / BUS : PC - 84 - 92 - 93

L'OFFICIEL DU GROOVE
Batterie

BASSISTE
MAGAZINE

JUKEBOX
MAGAZINE
01.55.07.81.07

GUIPURE XTREME
LE MAG DU GUITARISTE ET DU BASSISTE